ŒUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE

ET

DE TENCIN.







P. Roger Sc.

Claudine Alexandrine Guerin

DE TENCIN,

Née en 1681 Morte en 1749.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE

ET

DE TENCIN.

NOUVELLE ÉDITION, revue, corrigée, précédée de notices historiques et littéraires, et augmentée de *la Comtesse de Tende*, par madame de La Fayette, de la *Correspondance* de madame de Tencin avec M. de Richelieu, de *la Comtesse de Savoie* et d'*Aménophis*, par madame de Fontaines, etc.

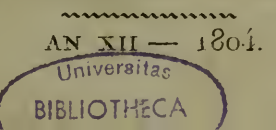
TOME QUATRIÈME.

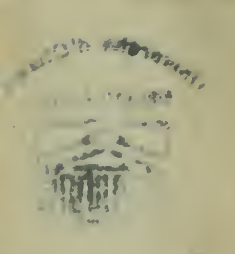
DE L'IMPRIMERIE DE FAIN JEUNE ET COMPAGNIE.

A PARIS,

CHEZ
COLNET, Libraire, au coin de la rue du Bac et du quai Voltaire.
FAIN jeune, et Compagnie, Imprimeur, Place du Panthéon.
MONGIE, aîné, Libraire, Cour des Fontaines, n°. 1.
DEBRAY, Libraire, rue St.-Honoré, barrière des Sergens.
DELAUNAI, Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois.

AN XII — 1804.





NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE MADAME

DE TENCIN.

MADAME de La Fayette, comme nous l'avons vu, avoit la première introduit dans le roman les événemens vraisemblables, les mœurs réelles de la société et les mouvemens naturels du cœur humain. Encouragées par son exemple et ne voulant pas laisser enlever à leur sexe une palme qu'il avoit conquise sur le nôtre, nombre de femmes ont ambitionné des succès dans le même genre; mais elles sont restées bien loin de leur modèle, pour l'art d'inventer et d'écrire. A peine se rappelle-t-on les noms de mesdames de Villedieu, d'Aulnoy, de La Force, Durand, de La Roche-Guilhem. Il en est mille autres dont les noms ont été oubliés depuis longtemps, ou n'ont jamais été connus. Une seule femme avoit mérité qu'on la distinguât de cette foule obscure : c'étoit madame de Fontaines, auteur du joli roman de *la Comtesse de Savoie* (*). Il est entièrement dans le genre des romans de madame de La Fayette, et rien n'en approcheroit davantage pour le talent, si madame de Tencin n'avoit fait *le Comte de Comminge*, *le Siége de Calais* et *les Malheurs de l'Amour*; mais ces trois productions d'un mérite plus

(*) Il est imprimé à la fin du troisième volume de cette collection avec *Aménophis*, roman du même auteur.

remarquable encore, ont été jugées dignes de prendre rang immédiatement après *Zayde* et *la Princesse de Clèves.*

On désire connoître la vie, le caractère et jusqu'à la personne de ceux qui ont écrit. Je ne veux point frustrer ici un désir si naturel: je dirai quelle a été madame de Tencin; mais, je l'avouerai, cette tâche n'est pas sans quelque difficulté. Je n'ai plus à peindre, comme je l'ai fait pour madame de La Fayette, cette heureuse union des qualités de l'âme et des dons de l'esprit, qui nous permet de ne pas séparer notre estime de notre admiration. L'amour et l'intrigue se sont partagé la jeunesse de madame de Tencin. On lui reprochera peut-être moins sévèrement sa conduite, lorsqu'on se rappellera qu'elle vivoit sous la régence, à cette époque si souvent décrite, où les courtisans, jetant le masque de la dévotion dont ils s'étoient couverts pendant les dernières années du règne de Louis XIV, passèrent tout à coup de la dissimulation à l'effronterie, de la retenue à la dissolution, de la débauche cachée à la débauche ouverte, et où la licence, plus grande à mesure que le rang étoit plus élevé, alloit porter l'émulation du vice et la honte de la vertu dans toutes les classes de la société. Peu d'âmes résistèrent à cette épidémie morale; celle de madame de Tencin en fut atteinte. Qu'eussé-je gagné à taire cette vérité que tant d'autres ont divulguée? Mon silence n'eût point réhabilité sa mémoire; et d'ailleurs, on ne voit pas que jusqu'ici les torts de la femme aient diminué aux yeux de personne le mérite de l'écrivain. Au reste, si je crois devoir à l'exactitude historique de rappeler les fautes de madame de Tencin, on n'aura point à me reprocher d'en avoir étendu complaisamment le récit, et d'avoir été chercher dans des sources suspectes, ces anecdotes scandaleuses qui font le charme de tant d'ouvrages et les délices de tant de lecteurs. Je puiserai la plupart de mes faits dans Duclos, dont la

causticité un peu cynique n'a jamais passé pour s'être exercée aux dépens de la vérité, et qui, ayant été l'ami et le confident de madame de Tencin, n'est que trop croyable dans ce qu'il a raconté d'elle.

Claudine-Alexandrine Guerin de Tencin naquit à Grenoble en 1681 d'Antoine Guerin, président à mortier au parlement de cette ville, et de Louise de Bufevant

Ses parens la contraignirent à se faire religieuse dans le couvent de Montfleury près de Grenoble. On sent combien peu l'état monastique devoit convenir à une femme douée d'un penchant décidé pour l'amour et pour l'ambition. Cette dernière passion auroit pu trouver, dans les petites tracasseries du cloître, dans les préférences, dans les honneurs à briguer et à obtenir sur des compagnes, un aliment qui, jusqu'à certain point, nourrît ou trompât son activité; mais il n'en étoit pas de même de l'amour. Toutefois, si la jeune religieuse ne voyoit personne qui pût lui faire éprouver ce sentiment, elle ne renonçoit point à l'inspirer; et ce fut là ce qui lui donna les moyens de recouvrer sa liberté. Son directeur, homme honnête et pieux, mais foible et peu éclairé, se laissa insensiblement subjuguer par les charmes de son esprit et de sa personne; en un mot, il en devint amoureux, mais sans s'en douter, et croyant ne ressentir pour elle que cet intérêt tendre et pur, dont la charité chrétienne et les liens de la paternité spirituelle lui faisoient doublement un devoir. Sa pénitente avoit trop de pénétration pour se méprendre sur la nature de cet attachement, et elle conçut promptement quel parti elle en pouvoit tirer. Ne songeant, depuis son entrée en religion, qu'à rompre un engagement auquel sa volonté n'avoit point souscrit, elle obtint de son confesseur tous les renseignemens, toutes les démarches qui pouvoient préparer l'exécution de son dessein; et, lorsqu'elle

vit les choses convenablement disposées, elle protesta contre les vœux qu'on l'avoit forcée de faire, et demanda à en être relevée. On lui permit de sortir du couvent de Montfleury, après cinq ans de profession, et d'entrer, comme chanoinesse, au chapitre de Neuville, près de Lyon. C'étoit un grand pas de fait vers la liberté; elle ne s'y arrêta pas. Elle quitta Neuville, et vint à Paris. Fontenelle l'y accueillit, prit intérêt à son sort, et sollicita pour elle le rescrit du pape qui devoit la dégager de tout lien religieux, et la rendre entièrement au monde. Le rescrit fut accordé; mais, comme on apprit à la cour de Rome qu'il avoit été obtenu sur un exposé de faits peu exact, il ne fut point fulminé. Ce défaut de formalité n'en empêcha point l'effet, et madame de Tencin fut désormais aussi libre qu'elle avoit souhaité de l'être.

Elle avoit un frère qu'elle aimoit passionnément (ce sont les propres expressions de Duclos) : ne pouvant diriger ses désirs de fortune et les moyens qu'elle se sentoit pour les satisfaire, vers aucun objet qui lui fût personnel, l'avancement de ce frère devint son unique pensée, son unique affaire. Le caractère du prince, qui gouvernoit alors la France, lui donnoit lieu de croire qu'avec de la jeunesse et des charmes, elle n'y travailleroit pas sans succès. Mais ce prince n'aimoit point qu'une jolie femme lui parlât d'affaires : il l'avoit déjà dit d'une manière fort galante à madame de Parabère, l'une de ses maîtresses. Il s'exprima dans le même sens au sujet de madame de Tencin, mais en termes moins honnêtes, et que je ne rapporterai pas. L'abbé Dubois, qui n'avoit point là-dessus la même répugnance que le régent, l'écouta plus favorablement, et elle en obtint tout ce qu'elle pouvoit désirer. Son frère fut chargé de la conversion du fameux Law : ce qui lui valut, dit Duclos, beaucoup d'actions et de billets de banque. Ensuite il fut envoyé

ambassadeur à Rome, où il contribua puissamment à l'élection du pape Innocent XIII, et fit donner à l'abbé Dubois le chapeau de cardinal. Enfin, il l'obtint pour lui-même, lorsqu'il étoit archevêque d'Embrun, et de ce siége il passa à celui de Lyon, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Cette fortune prodigieuse fut, en très-grande partie, l'ouvrage de madame de Tencin. Ne seroit-ce point trop loin pousser l'indulgence que de chercher dans la fin louable, qu'elle se proposoit, une sorte d'excuse aux moyens peu réguliers qu'elle employoit pour y parvenir?

La carrière de l'intrigue n'est pour personne exempte de dangers. Tandis que l'archevêque d'Embrun présidoit le concile qui se tint dans cette ville en 1727, et où l'on déposa Jean Joanen, évêque de Senez, l'un des plus célèbres appelans de la bulle *Unigenitus*, madame de Tencin animoit et fortifioit, par ses discours, le parti des constitutionnaires. Je ne sais s'il faut faire à son esprit l'honneur ou l'injure de croire qu'elle entendoit parfaitement le fond d'une question que mille volumes de part et d'autre étoient bien loin d'éclaircir; mais elle argumentoit avec tant de feu et de grâce tout ensemble, que l'on ne sortoit d'auprès d'elle qu'enflammé d'amour pour la bulle, ou plutôt de fureur contre ceux qui la rejetoient. La cour, dont ce prosélytisme ardent secondoit les vues, craignit pourtant qu'il n'allumât des haines trop dangereuses entre les deux partis, et l'indiscrète théologienne eut ordre de se retirer à Orléans pour laisser aux têtes qu'elle avoit échauffées le temps de se refroidir un peu. Son exil ne fut pas long: le crédit de son frère auprès du cardinal de Fleury lui fit bientôt accorder la permission de revenir à Paris.

Toutes ses foiblesses n'avoient pas eu pour but l'élévation de son frère. Elle avoit cédé à un penchant désintéressé, en

aimant le chevalier Destouches. Le fruit de cet amour fut le célèbre d'Alembert. On prétend qu'il fut exposé sur les marches de l'église St.-Roch, et recueilli par une pauvre vitrière, qui lui donna tous les soins d'une mère tendre. On ajoute que madame de Tencin, lorsque les talens de ce fils commencèrent à jeter quelqu'éclat, voulut se faire connoître à lui, et que le jeune géomètre, peu sensible à cette marque tardive et équivoque d'amour maternel, répondit : *Je ne connois qu'une mère, c'est la vitrière.* J'aime à croire qu'en cette occasion le cœur de madame de Tencin lui reprocha bien vivement d'avoir sacrifié le plus doux et le plus naturel des devoirs, au soin d'une réputation qu'elle avoit déjà fortement compromise.

C'étoit peu que jusqu'ici madame de Tencin eût mené une vie agitée par les passions; elle devoit essuyer un des coups du sort les plus accablans et les moins prévus. Elle fut impliquée très-gravement dans une affaire criminelle. Un nommé de La Fresnaye, conseiller au grand conseil, se tua chez elle d'un coup de pistolet. Ce suicide, dont les causes ni les détails ne sont venus à ma connoissance, prit d'abord aux yeux de la justice, le caractère d'un assassinat. Madame de Tencin fut soupçonnée d'y avoir contribué, par la seule raison sans doute que ce prétendu meurtre avoit été commis dans son appartement. Elle fut mise au Châtelet, d'où on la transféra à la Bastille. Cependant la justice fut éclairée, revint de ses préventions, et renvoya madame de Tencin pleinement justifiée de l'odieuse imputation qu'on lui avoit faite.

Ici commence pour madame de Tencin une existence toute nouvelle, toute différente. Ce n'est plus cette femme que l'empire pernicieux des mœurs et des opinions de son temps, la fougue et l'irréflexion de son âge, l'ardeur de son esprit, de son âme et de ses sens, et, plus que tout cela

peut-être, son excessif dévouement aux intérêts d'un frère, avoient précipitée dans mille écarts de conduite et de sentimens. Elle renonce tout à la fois à l'activité de l'intrigue, à la chaleur des disputes théologiques, aux plaisirs et aux tourmens de l'amour; le loisir, doucement occupé, remplace l'agitation des affaires; à la dissipation succède une vie réglée et sédentaire; pour effacer la célébrité peu honorable que lui avoient donnée ses agrémens, ses succès et ses torts, elle aspire à la considération que procurent une sage conduite, des talens bien employés, et l'amitié des hommes de mérite. Sa maison devint le rendez-vous de beaucoup de savans et de gens de lettres; et, pour que l'on n'ait point envie de confondre une telle réunion avec ces bureaux d'esprit, ces coteries littéraires, où les plus médiocres auteurs vont faisant échange de complaisances et d'applaudissemens, pour se venger du public, qui les dédaigne ou les ignore, je dirai que Fontenelle et Montesquieu étoient les personnages les plus assidus de la société de madame de Tencin. A l'amitié de ces deux grands hommes elle joignit celle de Benoît XIV. Ce suffrage si respectable ne pouvoit pas être seulement accordé au mérite, et il prouve combien madame de Tencin avoit su réparer, par les qualités de son âge mûr, les inconséquences de sa jeunesse. Lorsque Lambertini n'étoit encore que cardinal, elle entretenoit avec lui une correspondance assez suivie. Dès qu'il fut fait pape, il lui envoya son portrait.

Madame de Tencin, qui avoit si fort contribué à porter son frère au comble des grandeurs et de la fortune, ne jouit jamais que d'un revenu très-médiocre. « Elle n'étoit nullement intéressée, dit Duclos; elle regardoit l'argent comme un moyen de parvenir, et non comme un but digne de la satisfaire. Elle ne vouloit de richesses que

» pour son frère. » L'économie, qui conserve les grandes fortunes, double les petites. Madame de Tencin épargna pour dépenser honorablement, et ses foibles moyens, bien ménagés, lui permirent de faire ce que trouve souvent impossible la prodigue opulence. Lorsque l'*Esprit des Lois* parut, elle en prit un nombre considérable d'exemplaires, dont elle fit des présens à ses amis. Elle fit une chose agréable à ceux-ci, et en même temps elle donna la première impulsion au succès d'un ouvrage qui devoit être un des plus beaux titres de notre gloire littéraire. Tant de fois les ligues de société ont fait la fortune de livres médiocres ou mauvais! Il faut applaudir à la femme éclairée et sensible, qui protégea un chef-d'œuvre en servant un ami. Il n'est pas en mon pouvoir de passer sous silence les deux aunes de velours qu'elle donnoit pour étrennes aux hommes de lettres admis chez elle. Je n'imiterai point dans son courroux comique, le précédent éditeur des œuvres de madame de Tencin, qui s'emporte beaucoup contre l'indécence de celle qui faisoit un semblable cadeau, et la vile complaisance de ceux qui l'acceptoient. « Hommes de lettres, s'écrie-t-il, vous êtes » bien plus respectables sous le vêtement simple et modeste » qui vous couvre, que sous le velours fastueux. Laissez » aux riches ces décorations, ces vains attributs de la puis» sance. » Voilà, certes, une apostrophe bien pompeuse à propos de deux aunes de velours. Ces culottes, *puisqu'il faut les appeler par leur nom*, ne méritoient pas de faire tant de bruit; et, sans la célébrité des personnages, le don qui s'en faisoit n'étoit qu'un de ces usages dont il n'y a ni bien, ni mal à dire, et dont on n'a ordinairement connoissance que dans la maison où ils se pratiquent. Voilà à quoi se bornera de ma part l'apologie de ces culottes, contre lesquelles le rigide éditeur a fait une sortie si violente. Je ne

m'appesantirai pas non plus autant que lui sur le nom que madame de Tencin donnoit aux gens de lettres de sa société. On sait qu'elle les appeloit ses *bêtes*, et qu'un jour elle invita un grand seigneur à dîner avec sa *ménagerie*. Qui ne voit que c'étoit là une plaisanterie, une contrevérité obligeante, et qu'enfin le nom de *bête* donné à Fontenelle, n'étoit qu'une manière un peu moins commune de l'appeler un homme d'esprit.

Madame de Tencin, entourée des hommes les plus instruits et les plus aimables; et, ce qui vaut encore mieux, des amis les plus tendres et les plus fidèles, vécut jusqu'à l'âge de soixante-huit ans. Elle mourut à Paris le 4 décembre 1749.

Le caractère de madame de Tencin ne fut guère moins attaqué que sa conduite; mais il est plus facile de le défendre. On a déjà vu combien elle avoit de désintéressement et de générosité. Moitié bienveillance, moitié désir de plaire et de réussir, elle s'étoit fait, dit-on, un système suivi de flatterie, qui alloit quelquefois jusqu'à dégoûter ceux-mêmes envers qui elle le pratiquoit. Des censeurs chagrins y ont vu de la fausseté, sans songer que cette complaisance, qui porte à tout louer, n'est un défaut essentiel et nuisible, qu'autant que l'on immole d'une main ceux que l'on encense de l'autre; or, rien ne prouve que madame de Tencin se soit rendue coupable de cette perfidie. A tout prendre, l'excès qu'on lui reproche est bien moins contraire au véritable esprit de la société, que cette rudesse brutale et grossière, vice réel caché sous les dehors d'une vertu, qui offense celui qui en est l'objet, sans lui être utile, et nuit à celui qui l'exerce, sans que l'estime puisse le consoler de l'aversion qu'il inspire. On vantoit, devant l'abbé Trublet, la douceur de madame de Tencin. *Oui*, dit-il, *si elle avoit intérêt de vous empoisonner, elle choisiroit le poison le plus doux*. Il est

impossible de ne pas voir dans ce mot, très-spirituel d'ailleurs, une saillie d'animosité personnelle. Quelle apparence que l'abbé Trublet ait seul découvert dans madame de Tencin, à travers l'aménité de ses discours et de ses manières, ce fonds de noirceur qui l'auroit rendue si dangereuse? Et enfin, dans sa vie publique et privée, quelle action, quel propos vient à l'appui d'un mot aussi cruel? Pour l'honneur seul de l'humanité, croyons que l'amie de Fontenelle, si recommandable par la douceur et la sûreté de son commerce, de Montesquieu, dont la vertu n'est pas plus contestée que le mérite, et de tant d'autres encore qu'on pourroit citer avec honneur après eux, ne fut point indigne de leur amitié. Est-ce trop prétendre, en effet, que d'opposer à une parole sans preuve, que des motifs de haine vains et passagers ont peut-être surprise à son auteur, cet attachement constant de tant d'hommes bons et éclairés, attachement que les agrémens de la personne et de l'esprit peuvent avoir fait naître, mais que les qualités de l'âme ont pu seules rendre durable? Duclos, qu'il seroit odieux de croire moins lorsqu'il loue madame de Tencin, que lorsqu'il révèle les torts de sa conduite, assure qu'elle étoit très-serviable, et amie vive autant qu'ennemie déclarée: ce dernier trait est décisif contre ceux qui l'ont taxée de duplicité.

Duclos parle aussi de son esprit: « On ne pouvoit, dit-» il, en avoir davantage, et elle avoit toujours celui de la » personne à qui elle avoit affaire. » Douée de beaucoup de finesse et de vivacité, entourée continuellement d'hommes aimables et spirituels, dont les saillies ou les réflexions provoquoient les siennes, il n'étoit pas possible qu'il ne lui échappât soit des mots piquans, soit de ces traits d'observation ou de sentiment qu'on rencontre si souvent dans ses ouvrages: on en a retenu quelques-uns; je n'en citerai que

deux. *Les gens d'esprit font beaucoup de fautes en conduite*, disoit-elle, *parce qu'ils ne croyent jamais le monde assez bête, aussi bête qu'il l'est.* On sait que la principale qualité de Fontenelle étoit la modération, et qu'il ne se piquoit nullement de cette chaleur de sentiment qui est presque toujours le principe de nos actions généreuses, et la source de nos malheurs. Madame de Tencin lui dit un jour en lui posant la main sur le cœur : *Ce n'est pas un cœur que vous avez-là, mon cher Fontenelle, c'est de la cervelle comme dans la tête.* Le philosophe se reconnut dans ce mot, et ne s'en formalisa point.

Quoique l'exemple de beaucoup de poëtes dramatiques et de romanciers prouve sans réplique que, pour bien peindre les passions il n'est pas absolument nécessaire de les avoir ressenties, et qu'il suffit d'en avoir observé les effets dans les autres, toujours est-il certain que celui-là a un très-grand avantage sur ses rivaux, qui décrit des situations qui ont été les siennes, et des sentimens que lui-même a éprouvés. L'amour avoit rempli et troublé une partie de la vie de madame de Tencin; elle en employa l'autre à le peindre, et sans doute c'est dans sa propre expérience qu'elle a puisé cette connoissance parfaite des mouvemens les plus secrets de la passion, des formes si variées sous lesquelles elle se cache ou se montre aux yeux; en un mot, cette science du cœur que toute l'attention, toute la sagacité d'un observateur désintéressé ne pourroient jamais acquérir au même degré.

Le Comte de Comminge est sans contredit le plus parfait de ses romans. M. de La Harpe, après avoir parlé de la *Princesse de Clèves* de madame de La Fayette, dans les termes de l'admiration la plus vive et la mieux sentie, dit: « Il n'a été donné qu'à une autre femme de peindre un siècle » après, avec un succès égal, l'amour luttant contre les obs-

» tacles et la vertu. *Le Comte de Comminge* peut être » regardé comme le pendant de la *Princesse de Clèves.* » Quel jugement plus honorable et quel juge plus éclairé? J'oserai pourtant ajouter que, si nul roman n'est plus attendrissant que le *Comte de Comminge*, nul aussi n'offre des leçons de vertu et de conduite plus fortes et en plus grand nombre. Quel tableau plus frappant des maux qu'entraînent les haines de famille, la dureté des parens qui combattent sans motifs légitimes l'inclination de leurs enfans, les mariages mal assortis et contractés avec répugnance, les coupables imprudences d'une passion que la raison ne règle pas! Quel plus beau triomphe de la religion sur l'amour, que les derniers momens d'Adélaïde, mourant sur la cendre, et exhortant aux vertus austères du christianisme l'amant qu'elle a enfin sacrifié à son Dieu! Cette catastrophe déchirante a fait le sujet de deux ouvrages en vers, et le sujet a fait la plus grande partie de ce qu'ils ont eu de succès. L'un est une heroïde de Dorat, l'autre est un drame de M. d'Arnaud, l'auteur des *Épreuves du sentiment* et des *Délassemens de l'homme sensible.* On se rappellera que les deux autres femmes dont les ouvrages sont réunis dans cette collection, madame de La Fayette et madame de Fontaines, ont eu aussi cet honneur, qui n'en est pas toujours un bien grand, de fournir des sujets aux auteurs dramatiques.

On prétend que *le Siége de Calais* fut fait presque par gageure. On se plaignoit dans la société de madame de Tencin de la marche uniforme des romans qui, pour la plupart, retracent l'origine et les progrès d'une passion que couronne la possession de l'objet aimé, et ne diffèrent entr'eux que par la nature et le nombre des incidens qui retardent et amènent ce dénouement. Madame de Tencin promit d'en

faire un qui commenceroit par où les autres finissent. Elle tint parole. Madame de Granson et M. de Canaple, au moment où leur amour ne fait que de naître, se trouvent dans les bras l'un de l'autre par un concours fortuit de circonstances qui les trompent tous deux. La vérité se découvre aussitôt, et dès lors le roman entier n'a pour but que d'amener madame de Granson à accorder de plein gré au comte de Canaple, une faveur qu'il n'avoit due d'abord qu'au hasard. La circonstance du siége de Calais, par Édouard III, roi d'Angleterre, fournit à cet amant les occasions de développer un attachement et une générosité à toute épreuve, qui finissent par lui mériter le pardon de sa faute involontaire et la main de sa maîtresse. Ce sujet difficile et délicat est traité avec toute l'adresse, toute la décence qu'une femme pouvoit y mettre. Le plus vif intérêt y règne d'un bout à l'autre : les caractères, principalement celui de M. de Canaple, y ont une physionomie neuve et piquante. Si l'art pouvoit y reprendre quelque chose, ce seroit d'une part la complication et l'arrangement quelquefois peu naturel des aventures; de l'autre, la lenteur de l'action causée par la multiplicité des personnages et des épisodes. Si l'unité d'objet, la marche simple et rapide de l'action ont valu au *Comte de Comminge* l'honneur d'être placé à côté de *la Princesse de Clèves*, le mélange des beautés et des défauts donne au *Siége de Calais* plus de rapport avec *Zayde*.

On a écrit sans réflexion et faussement que Dubelloy avoit pris le sujet de sa tragédie du *Siége de Calais* dans le roman de madame de Tencin. Les deux ouvrages n'ont de commun entr'eux que ce que l'histoire a fourni également aux deux auteurs.

C'est une opinion généralement reçue que M. de Pont-de-Veyle, neveu de madame de Tencin, et auteur du *Somnam-*

bule et de plusieurs autres petites pièces de théâtre, a travaillé aux romans du *Comte de Comminge* et au *Siége de Calais*.

Un ouvrage, dont on a laissé toute la gloire à madame de Tencin, quoiqu'il ne fût à dédaigner pour personne d'y avoir une part, ce sont *les Malheurs de l'Amour*. Il est écrit en forme de *Mémoires* comme *le Comte de Comminge*. Cette forme, ainsi que la forme épistolaire, me paroît avoir des avantages très-réels sur l'autre. Ici c'est le héros d'une histoire qui la raconte lui-même; là, ce sont les principaux personnages d'une action qui se communiquent réciproquement ce qu'ils ont fait ou dit, vu ou entendu : le lecteur se trouve naturellement instruit par eux-mêmes de leurs pensées les plus intimes. Il n'en est pas de même des romans où l'auteur décrit des aventures qui lui sont étrangères : tout en jouissant de l'art avec lequel il semble démêler les causes secrètes qui ont produit tel événement, mis en jeu telle passion, je ne sais quoi nous dit qu'il n'a pas pu être informé de tout ce qu'il nous apprend, et que son histoire n'est qu'une fable; or, on sait qu'en général le mérite d'un ouvrage de fiction se mesure sur l'air plus ou moins grand de vérité qui s'y fait sentir et que la continuité de l'illusion est le plus beau triomphe qu'il puisse obtenir. Le roman des *Malheurs de l'Amour*, remplit parfaitement son titre : l'amour en effet y cause un enchaînement d'infortunes que termine de la manière la plus douloureuse la mort violente de ce Barbasan, toujours si aimé et si digne de l'être, lorsque les apparences les plus fortes accusent sa fidélité. Il existe entre ce roman et celui du *Comte de Comminge* un rapport très-honorable ; c'est qu'il offre comme lui une foule d'instructions salutaires. Elles ne consistent pas en froids et vains discours ; elles résultent des malheurs produits par l'oubli des devoirs ou des règles de la

prudence. L'action est conduite d'une manière plus simple, plus vraisemblable que dans *le Siége de Calais*. Elle est à la vérité suspendue par un très-long épisode qui n'y tient pas essentiellement; mais cet épisode est amené d'une manière si naturelle, il offre lui-même tant d'intérêt, que le plaisir du lecteur n'est point affoibli pour avoir changé d'objet.

Le dernier des ouvrages de madame de Tencin est intitulé: *Anecdotes de la cour et du règne d'Edouard II, roi d'Angleterre*. Elle n'en a fait que les deux premières parties; la troisième et dernière est de madame Élie de Beaumont, femme du célèbre avocat de ce nom, et auteur des *Lettres du marquis de Roselle*, roman également recommandable par la pureté de la morale et celle de la diction. Elle a repris avec tant d'adresse le fil interrompu de l'action, et modelé avec tant de justesse son style sur celui de madame de Tencin, que le roman semble avoir été imaginé d'un seul jet et écrit par une même plume.

Le style de madame de Tencin est plein de naturel, d'agrément et de bon goût; on y remarque de temps en temps de ces heureuses irrégularités qu'on ne pourroit rectifier sans donner à la phrase un tour moins vif et moins énergique; sa narration, également éloignée de la sécheresse et de la diffusion, n'omet rien d'intéressant, n'admet rien de superflu; les discours qu'elle fait tenir à ses personnages sont toujours assortis à leur caractère et à leur situation. La nature de ses romans en général a souvent exigé d'elle l'emploi du pathétique, et l'on peut dire qu'elle en a parfaitement connu et déployé toutes les ressources. Je crois très-difficile de lire telle page du *Comte de Comminge* et des *Malheurs de l'Amour*, sans se sentir ému jusqu'aux larmes. Soit que, vivant habituellement avec des écrivains penseurs, accoutumés à tirer des résultats généraux de leurs observa-

tions particulières, elle imitât involontairement leur manière, soit que le tour de son esprit l'y portât naturellement, madame de Tencin a fait dans ses écrits un assez fréquent usage des réflexions.

On n'a su qu'après sa mort qu'elle étoit l'auteur de ses ouvrages (*); de son vivant, le secret en étoit renfermé entre un fort petit nombre d'amis. Ce fut Montesquieu qui le divulgua le premier.

On trouvera pour la première fois réunie aux œuvres de madame de Tencin, sa correspondance avec le duc, depuis maréchal de Richelieu, dont elle semble avoir été l'amie très-intime. Sous le seul rapport littéraire, cette augmentation seroit déja précieuse, puisqu'on doit aimer à voir ce qu'étoit madame de Tencin dans un genre où les femmes ont acquis une prééminence si marquée; mais d'un autre côté les amateurs de particularités historiques ne trouveront point sans intérêt dans ses lettres, une foule de détails peu connus sur Louis XV, Madame de Châteauroux, sa maîtresse, le cardinal de Tencin, MM. de Maurepas, d'Argenson et autres personnages du temps. Leurs caractères, leurs intérêts, leurs actions y sont décrits d'une manière d'autant plus exacte, que celle qui tient la plume étoit alors dans la position la plus favorable pour voir de près et juger les hommes et les choses.

L. S. AUGER.

(*) On trouvera la preuve de l'*incognito* qu'elle gardoit sur ses écrits dans cette épitre dédicatoire, mise en tête de la première édition du *Siége de Calais*. « C'est à vous que j'offre cet ouvrage, à » vous à qui je dois le bonheur d'aimer. J'ai le plaisir de vous rendre » un hommage public, *qui cependant ne sera connu que de vous*.»

MÉMOIRES

DU

COMTE DE COMMINGE.

JE n'ai d'autre dessein, en écrivant les mémoires de ma vie, que de rappeler les plus petites circonstances de mes malheurs, et de les graver encore, s'il est possible, plus profondément dans mon souvenir.

La maison de Comminge, dont je sors, est une des plus illustres du royaume. Mon bisaïeul, qui avoit deux garçons, donna au cadet des terres considérables, au préjudice de l'aîné, et lui fit prendre le nom de marquis de Lussan. L'amitié des deux frères n'en fut point altérée; ils voulurent même que leurs enfans fussent élevés ensemble; mais cette éducation commune, dont l'objet étoit de les unir, les rendit au contraire ennemis presqu'en naissant.

Mon père, qui étoit toujours surpassé dans ses exercices par le marquis de Lussan, en conçut une jalousie qui devint bientôt de la haine; ils avoient souvent des disputes, et, comme mon père étoit toujours l'agresseur, c'étoit lui qu'on pu-

nissoit. Un jour qu'il s'en plaignoit à l'intendant de notre maison : Je vous donnerai, lui dit cet homme, les moyens d'abaisser l'orgueil de M. de Lussan ; tous les biens qu'il possède vous appartiennent par une substitution, et votre grand-père n'a pu en disposer. Quand vous serez le maître, ajouta-t-il, il vous sera aisé de faire valoir vos droits.

Ce discours augmenta encore l'éloignement de mon père pour son cousin ; leurs disputes devenoient si vives, qu'on fut obligé de les séparer ; ils passèrent sans se voir plusieurs années, pendant lesquelles ils furent tous deux mariés. Le marquis de Lussan n'eut qu'une fille de son mariage, et mon père n'eut aussi que moi.

A peine fut-il en possession des biens de la maison, par la mort de mon grand-père, qu'il voulut faire usage des avis qu'on lui avoit donnés ; il chercha tout ce qui pouvoit établir ses droits ; il rejeta plusieurs propositions d'accommodement ; il intenta un procès qui n'alloit pas à moins qu'à dépouiller le marquis de Lussan de tout son bien. Une malheureuse rencontre qu'ils eurent un jour à la chasse, acheva de les rendre irréconciliables. Mon père, toujours vif et plein de sa haine, lui dit des choses piquantes sur l'état où il prétendoit le réduire ; le marquis, quoi-

que naturellement d'un caractère doux, ne put s'empêcher de répondre. Ils mirent l'épée à la main; la fortune se déclara pour M. de Lussan; il désarma mon père, et voulut l'obliger à lui demander la vie : Elle me seroit odieuse, si je te la dévois, lui dit mon père. Tu me la devras malgré toi, répondit M. de Lussan, en lui jetant son épée et en s'éloignant.

Cette action de générosité ne toucha point mon père; il sembla au contraire que sa haine étoit augmentée par la double victoire que son ennemi avoit remportée sur lui; aussi continua-t-il avec plus de vivacité que jamais les poursuites qu'il avoit commencées.

Les choses étoient en cet état, quand je revins des voyages qu'on m'avoit fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée, l'abbé de R..., parent de ma mère, donna avis à mon père, que les titres d'où dépendoit le gain de son procès, étoient dans les archives de l'abbaye de R..., où une partie des papiers de notre maison avoit été transportée pendant les guerres civiles.

Mon père étoit prié de garder un grand secret, de venir lui-même chercher ses papiers, ou d'envoyer une personne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa santé, qui étoit alors mauvaise, l'obligea à me charger de cette commission; après m'en avoir exagéré l'importance : Vous allez, me dit-il, travailler pour vous plus que pour moi; ces biens vous appartiendront; mais, quand vous n'auriez nul intérêt, je vous crois assez bien né pour partager mon ressentiment, et pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai reçues.

Je n'avois nulle raison de m'opposer à ce que mon père désiroit de moi; aussi l'assurai-je de mon obéissance.

Après m'avoir donné toutes les instructions qu'il crut nécessaires, nous convînmes que je prendrois le nom de marquis de Longaunois, pour ne donner aucun soupçon dans l'abbaye, où madame de Lussan avoit plusieurs parens; je partis, accompagné d'un vieux domestique de mon père et de mon valet de chambre. Je pris le chemin de l'abbaye de R...; mon voyage fut heureux. Je trouvai dans les archives les titres qui établissoient incontestablement la substitution dans notre maison; je l'écrivis à mon père; et, comme j'étois près de Bagnières, je lui demandai la permission d'y aller passer le temps des eaux. L'heureux succès de mon voyage lui donna tant de joie, qu'il y consentit.

J'y parus encóre sous le nom de marquis de

Longaunois; il auroit fallu plus d'équipage que je n'en avois pour soutenir la vanité de celui de Comminge : je fus mené, le lendemain de mon arrivée, à la fontaine. Il règne dans ces lieux-là une gaîté et une liberté qui dispensent de tout le cérémonial; dès le premier jour, je fus admis dans toutes les parties de plaisir; on me mena dîner chez le marquis de la Valette qui donnoit une fête aux dames; il y en avoit déjà quelques-unes d'arrivées que j'avois vues à la fontaine, et à qui j'avois débité quelque galanterie, que je me croyois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une d'elles, quand je vis entrer une femme bien faite, suivie d'une fille qui joignoit à la plus parfaite régularité des traits, l'éclat de la plus brillante jeunesse. Tant de charmes étoient encore relevés par son extrême modestie : je l'aimai dès ce premier moment, et ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avois eu jusque-là disparut, je ne pus plus faire autre chose que la suivre et la regarder. Elle s'en aperçut, et en rougit. On proposa la promenade; j'eus le plaisir de donner la main à cette aimable personne. Nous étions assez éloignés du reste de la compagnie pour que j'eusse pu lui parler; mais moi qui, quelques momens auparavant, avois toujours eu les yeux attachés sur elle, à pei-

ne osai-je les lever quand je fus sans témoin; j'avois dit jusque-là à toutes les femmes, même plus que je ne sentois; je ne sus plus que me taire, aussitôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignîmes la compagnie, sans que nous eussions prononcé un seul mot, ni l'un ni l'autre; on ramena les dames chez elles, et je revins m'enfermer chez moi. J'avois besoin d'être seul pour jouir de mon trouble et d'une certaine joie qui, je crois, accompagne toujours le commencement de l'amour. Le mien m'avoit rendu si timide, que je n'avois osé demander le nom de celle que j'aimois; il me sembloit que ma curiosité alloit trahir le secret de mon cœur : mais que devins-je, quand on me nomma la fille du comte de Lussan? Tout ce que j'avois à redouter de la haine de nos pères se présenta à mon esprit; mais, de toutes les réflexions, la plus accablante fut la crainte que l'on n'eût inspiré à Adélaïde (c'étoit le nom de cette belle fille) de l'aversion pour tout ce qui portoit le mien. Je me sus bon gré d'en avoir pris un autre; j'espérois qu'elle connoîtroit mon amour sans être prévenue contre moi; et que, quand je lui serois connu moi-même, je lui inspirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la résolution de cacher ma véritable condition encore mieux que je n'avois fait,

et de chercher tous les moyens de plaire; mais j'étois trop amoureux pour en employer d'autre que celui d'aimer; je suivois Adélaïde partout: je souhaitois avec ardeur une occasion de lui parler en particulier, et, quand cette occasion tant désirée s'offroit, je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés dont je jouissois, me retenoit; et ce que je craignois encore plus, c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette sorte, quand, nous promenant un soir avec toute la compagnie, Adélaïde laissa tomber en marchant un bracelet où tenoit son portrait; le chevalier de Saint-Odon, qui lui donnoit la main, s'empressa de le ramasser, et, après l'avoir regardé assez long-temps, le mit dans sa poche; elle le lui demanda d'abord avec douceur; mais, comme il s'obstinoit à le garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté; c'étoit un homme d'une jolie figure, que quelqu'aventure de galanterie où il avoit réussi, avoit gâté. La fierté d'Adélaïde ne le déconcerta point. Pourquoi, lui dit-il, mademoiselle, voulez-vous m'ôter un bien que je ne dois qu'à la fortune? J'ose espérer, ajouta-t-il, en s'approchant de son oreille, que, quand mes sentimens vous seront connus, vous voudrez bien consentir au présent qu'elle vient de me faire; et, sans attendre la réponse

que cette déclaration lui auroit sans doute attirée, il se retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle; je m'étois arrêté un peu plus loin avec la marquise de la Valette; quoique je ne la quittasse que le moins qu'il me fût possible, je ne manquois à aucune des attentions qu'exigeoit le respect infini que j'avois pour elle; mais, comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, je m'approchai; elle contoit à sa mère, avec beaucoup d'émotion, ce qui venoit d'arriver. Madame de Lussan en fut aussi offensée que sa fille; je ne dis mot; je continuai même la promenade avec les dames; et, aussitôt que je les eus remises chez elles, je fis chercher le chevalier. On le trouva chez lui; on lui dit de ma part que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué; il y vint. Je suis persuadé, lui dis-je en l'abordant, que ce qui vient de se passer à la promenade, est une plaisanterie; vous êtes un trop galant homme pour vouloir garder le portrait d'une femme malgré elle. Je ne sais, me répliqua-t-il, quel intérêt vous pouvez y prendre; mais je sais bien que je ne souffre pas volontiers des conseils. J'espère, lui dis-je, en mettant l'épée à la main, vous obliger de cette façon à recevoir les miens. Le chevalier étoit brave; nous nous battîmes quelque temps

avec assez d'égalité ; mais il n'étoit pas animé comme moi par le désir de rendre service à ce qu'il aimoit. Je m'abandonnai sans ménagement ; il me blessa légèrement en deux endroits; il eut à son tour deux grandes blessures ; je l'obligeai de demander la vie et de me rendre le portrait. Après l'avoir aidé à se relever, et l'avoir conduit dans une maison qui étoit à deux pas de là, je me retirai chez moi, où, après m'être fait panser, je me mis à considérer le portrait, à le baiser mille et mille fois. Je savois peindre assez joliment ; il s'en falloit cependant beaucoup que je fusse habile : mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout ? J'entrepris de copier ce portrait ; j'y passai toute la nuit, et j'y réussis si bien, que j'avois peine moi-même à distinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la pensée de substituer l'un à l'autre ; j'y trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à Adélaïde, et de l'obliger, sans qu'elle le sût, à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choses sont considérables quand on aime, et mon cœur en savoit bien le prix.

Après avoir ajusté le bracelet de façon que mon vol ne pût être découvert, j'allai le porter à Adélaïde. Madame de Lussan me dit sur cela mille choses obligeantes. Adélaïde parla peu ; elle étoit embarrassée ; mais je voyois à travers cet embar-

ras la joie de m'être obligée, et cette joie m'en donnoit à moi-même une bien sensible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces momens délicieux; et, si mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires, je ne croirois pas les avoir trop achetés.

Cette petite aventure me mit tout à fait bien auprès de madame de Lussan; j'étois toujours chez elle; je voyois Adélaïde à toutes les heures, et, quoique je ne lui parlasse pas de mon amour, j'étois sûr qu'elle le connoissoit, et j'avois lieu de croire que je n'étois pas haï. Les cœurs aussi sensibles que les nôtres s'entendent bien vite : tout est expressif pour eux.

Il y avoit deux mois que je vivois de cette sorte, quand je reçus une lettre de mon père qui m'ordonnoit de partir. Cet ordre fut un coup de foudre : j'avois été occupé tout entier du plaisir de voir et d'aimer Adélaïde. L'idée de m'en éloigner me fut toute nouvelle; la douleur de m'en séparer, les suites du procès qui étoit entre nos familles, se présentèrent à mon esprit avec tout ce qu'elles avoient d'odieux. Je passai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets qui se détruisoient l'un l'autre, il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avois entre les mains, et

qui établissoient nos droits sur les biens de la maison de Lussan. Je fus étonné que cette idée ne me fût pas venue plutôt. Je prévenois par là les procès que je craignois tant. Mon père, qui y étoit très-engagé, pouvoit, pour les terminer, consentir à mon mariage avec Adélaïde; mais, quand cette espérance n'auroit point eu lieu, je ne pouvois consentir à donner des armes contre ce que j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé si long-temps quelque chose dont ma tendresse m'auroit dû faire faire le sacrifice beaucoup plutôt. Le tort que je faisois à mon père ne m'arrêta pas; ses biens m'étoient substitués, et j'avois eu une succession d'un frère de ma mère que je pouvois lui abandonner, et qui étoit plus considérable que ce que je lui faisois perdre.

En falloit-il davantage pour convaincre un homme amoureux? Je crus avoir droit de disposer de ces papiers; j'allai chercher la cassette qui les renfermoit: je n'ai jamais passé de moment plus doux, que celui où je les jetai au feu. Le plaisir de faire quelque chose pour ce que j'aimois, me ravissoit. Si elle m'aime, disois-je, elle saura quelque jour le sacrifice que je lui ai fait; mais je le lui laisserai toujours ignorer, si je ne puis toucher son cœur. Que ferois-je d'une reconnoissance qu'on seroit fâché de me devoir?

Je veux qu'Adélaïde m'aime, et je ne veux pas qu'elle me soit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvai plus de hardiesse pour lui parler ; la liberté que j'avois chez elle m'en fit naître l'occasion dès le même jour.

Je vais bientôt m'éloigner de vous, belle Adélaïde, lui dis-je : vous souviendrez-vous quelquefois d'un homme dont vous faites toute la destinée? Je n'eus pas la force de continuer; elle me parut interdite; je crus même voir de la douleur dans ses yeux; vous m'avez entendu, repris-je; de grâce répondez-moi un mot. Que voulez-vous que je vous dise, me répondit-elle? je ne devrois pas vous entendre, et je ne dois pas vous répondre. A peine se donna-t-elle le temps de prononcer ce peu de paroles; elle me quitta aussitôt; et, quoi que je pusse faire dans le reste de la journée, il me fut impossible de lui parler; elle me fuyoit: elle avoit l'air embarrassée. Que cet embarras avoit de charmes pour mon cœur ! Je le respectai ; je ne la regardois qu'avec crainte, il me sembloit que ma hardiesse l'auroit fait repentir de ses bontés.

J'aurois gardé cette conduite si conforme à mon respect et à la délicatesse de mes sentimens, si la nécessité où j'étois de partir ne m'avoit pressé

de parler ; je voulois, avant de me séparer d'Adélaïde, lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me coûta encore plus que celui de mon amour. Vous me fuyez, lui dis-je : eh ! que ferez-vous, quand vous saurez tous mes crimes, ou plutôt tous mes malheurs ! Je vous ai abusée par un nom supposé ; je ne suis point ce que vous me croyez ; je suis le fils du comte de Comminge. Vous êtes le fils du comte de Comminge, s'écria Adélaïde ? Quoi ! vous êtes notre ennemi ? C'est vous, c'est votre père, qui poursuivez la ruine du mien ? Ne m'accablez point, lui dis-je, d'un nom aussi odieux. Je suis un amant prêt à tout sacrifier pour vous. Mon père ne vous fera jamais de mal ; mon amour vous assure de lui.

Pourquoi, me répondit Adélaïde, m'avez-vous trompée ? que ne vous montriez-vous sous votre véritable nom ? il m'auroit averti de vous fuir. Ne vous repentez pas de la bonté que vous avez eue pour moi, lui dis-je, en prenant sa main que je baisai malgré elle. Laissez-moi, me dit-elle ; plus je vous vois, et plus je rends inévitables les malheurs que je crains.

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie qui ne me montra que des espérances. Je me flattai que je rendrois mon père favorable à ma passion ; j'étois si plein de mon sentiment qu'il

me sembloit que tout devoit sentir et penser comme moi. Je parlai à Adélaïde de mes projets, en homme sûr de réussir.

Je ne sais pourquoi, me dit-elle, mon cœur se refuse aux espérances que vous voulez me donner : je n'envisage que des malheurs, et cependant je trouve du plaisir à sentir ce que je sens pour vous. Je vous ai laissé voir mes sentimens ; je veux bien que vous les connoissiez ; mais souvenez-vous que je saurai, quand il le faudra, les sacrifier à mon devoir.

J'eus encore plusieurs conversations avec Adélaïde, avant mon départ ; j'y trouvois toujours de nouvelles raisons de m'applaudir de mon bonheur : le plaisir d'aimer et de connoître que j'étois aimé remplissoit tout mon cœur ; aucun soupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troubloient la douceur de nos entretiens : nous étions sûrs l'un de l'autre, parce que nous nous estimions ; et cette certitude, bien loin de diminuer notre vivacité, y ajoutoit encore les charmes de la confiance. La seule chose qui inquiétoit Adélaïde, étoit la crainte de mon père. Je mourrois de douleur, me disoit-elle, si je vous attirois la disgrace de votre famille : je veux que vous m'aimiez ; mais je veux sur-tout que vous soyez heureux. Je partis enfin, plein de la plus tendre

et de la plus vive passion qu'un cœur puisse ressentir, et tout occupé du dessein de rendre mon père favorable à mon amour.

Cependant, il étoit informé de tout ce qui s'étoit passé à Baguières. Le domestique qu'il avoit mis près de moi, avoit des ordres secrets de veiller sur ma conduite; il n'avoit laissé ignorer ni mon amour, ni mon combat contre le chevalier de St.-Odon. Malheureusement le chevalier étoit fils d'un ami de mon père. Cette circonstance, et le danger où il étoit de sa blessure, tournoient encore contre moi. Le domestique, qui avoit rendu un compte si exact, m'avoit dit beaucoup plus heureux que je n'étois; il avoit peint, remplies d'artifices, madame et mademoiselle de Lussan, qui m'avoient connu pour le comte de Comminge, et qui avoient eu dessein de me séduire.

Plein de ces idées, mon père, naturellement emporté, me traita, à mon retour, avec beaucoup de rigueur; il me reprocha mon amour, comme il m'auroit reproché le plus grand crime. Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis! me dit-il; et, sans respect pour ce que vous me devez, et pour ce que vous vous devez à vous-même, vous vous liez avec eux! que sais-je même si vous n'avez point fait quelque projet plus odieux encore?

Oui, mon père, lui dis-je, en me jetant à ses pieds, je suis coupable; mais je le suis malgré moi : dans ce même moment où je vous demande pardon, je sens que rien ne peut arracher de mon cœur cet amour qui vous irrite; ayez pitié de moi; j'ose vous le dire, ayez pitié de vous : finissez une querelle qui trouble le repos de votre vie; l'inclination que la fille de M. de Lussan et moi avons prise l'un pour l'autre, aussitôt que nous nous sommes vus, est peut-être un avertissement que le ciel vous donne. Mon père, vous n'avez que moi d'enfant, voulez-vous me rendre malheureux? et combien mes malheurs me seront-ils plus sensibles encore, quand ils seront votre ouvrage! laissez-vous attendrir pour un fils qui ne vous offense que par une fatalité dont il n'est pas le maître.

Mon père, qui m'avoit laissé à ses pieds tant que j'avois parlé, me regarda long-temps avec indignation. Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience dont je suis moi-même étonné, et dont je ne me serois pas cru capable; aussi c'est la seule grâce que vous devez attendre de moi; il faut renoncer à votre folie, ou à la qualité de mon fils; prenez votre parti sur cela, et commencez à me rendre les papiers dont vous êtes chargé; vous êtes indigne de ma confiance.

Si mon père s'étoit laissé fléchir, la demande qu'il me faisoit m'auroit embarrassé; mais sa dureté me donna du courage. Ces papiers, lui dis-je, ne sont plus en ma puissance, je les ai brûlés; prenez, pour vous dédommager, les biens qui me sont déjà acquis. A peine eus-je le temps de prononcer ce peu de paroles; mon père furieux vint sur moi l'épée à la main; il m'en auroit percé sans doute, car je ne faisois pas le plus petit effort pour l'éviter, si ma mère ne fût entrée dans ce moment. Elle se jeta entre nous : Que faites-vous, lui dit-elle? songez-vous que c'est votre fils? et, me poussant hors de la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la sienne.

Je l'attendis long-temps; elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportemens et des fureurs que j'eus à combattre, ce fut une mère tendre qui entroit dans mes peines, qui me prioit avec des larmes d'avoir pitié de l'état où je la réduisois. Quoi! mon fils, me disoit-elle, une maîtresse, et une maîtresse encore que vous ne connoissez que depuis quelques jours, peut l'emporter sur une mère! Hélas! si votre bonheur ne dépendoit que de moi, je sacrifierois tout pour vous rendre heureux. Mais vous avez un père qui veut être obéi; il est prêt à prendre les résolutions les plus violentes contre vous : voulez-vous m'accabler de douleur? étouf-

fez une passion qui nous rendra tous malheureux.

Je n'avois pas la force de lui répondre : je l'aimois tendrement ; mais l'amour étoit plus fort dans mon cœur. Je voudrois mourir, lui dis-je, plutôt que de vous déplaire, et je mourrai si vous n'avez pitié de moi. Que voulez-vous que je fasse? il m'est plus aisé de m'arracher la vie, que d'oublier Adélaïde : pourquoi trahirois-je les sermens que je lui ai faits? Quoi ! je l'aurois engagée à me témoigner de la bonté, je pourrois me flatter d'en être aimé, et je l'abandonnerois ! Non, ma mère, vous ne voulez pas que je sois le plus lâche des hommes.

Je lui contai alors tout ce qui s'étoit passé entre nous. Elle vous aimeroit, ajoutai-je, et vous l'aimeriez aussi; elle a votre douceur, elle a votre franchise; pourquoi voudriez-vous que je cessasse de l'aimer? Mais, me dit-elle, que prétendez-vous faire? votre père veut vous marier, et veut, en attendant, que vous alliez à la campagne; il faut absolument que vous paroissiez déterminé à lui obéir. Il compte vous faire partir demain avec un homme qui a sa confiance; l'absence fera peut-être plus sur vous que vous ne croyez; en tout cas, n'irritez pas encore M. de Comminge par votre résistance; demandez du temps. Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi, pour vo-

tre satisfaction. La haine de votre père dure trop long-temps : quand sa vengeance auroit été légitime, il la pousseroit trop loin ; mais vous avez eu un très-grand tort de brûler les papiers ; il est persuadé que c'est un sacrifice que madame de Lussan a ordonné à sa fille d'exiger de vous. Ah ! m'écriai-je, est-il possible qu'on puisse faire cette injustice à madame de Lussan ? bien loin d'avoir exigé quelque chose, Adélaïde ignore ce que j'ai fait, et je suis bien sûr qu'elle auroit employé, pour m'en empêcher, tout le pouvoir qu'elle a sur moi.

Nous prîmes ensuite des mesures, ma mère et moi, pour que je pusse recevoir de ses nouvelles. J'osai même la prier de m'en donner d'Adélaïde, qui devoit venir à Bordeaux. Elle eut la complaisance de me le promettre, en exigeant que, si Adélaïde ne pensoit pas pour moi comme je le croyois, je me soumettrois à ce que mon père souhaiteroit. Nous passâmes une partie de la nuit dans cette conversation, et, dès que le jour parut, mon conducteur me vint avertir qu'il falloit monter à cheval.

La terre où je devois passer le temps de mon exil, étoit dans les montagnes, à quelques lieues de Bagnières, de sorte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'as-

sez bonne heure, le second jour de notre marche, dans un village où nous devions passer la nuit; en attendant l'heure du souper, je me promenois dans le grand chemin, quand je vis de loin un équipage qui alloit à toute bride, et qui versa très-lourdement à quelques pas de moi.

Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident. Je volai à ce carrosse; deux hommes, qui étoient descendus de cheval, se joignirent à moi pour secourir ceux qui étoient dedans; on s'attend bien que c'étoient Adélaïde et sa mère; c'étoient effectivement elles. Adélaïde s'étoit fort blessée au pied; il me sembla cependant que le plaisir de me revoir ne lui laissoit pas sentir son mal.

Que ce moment eut de charme pour moi! après tant de douleurs, après tant d'années, il est présent à mon souvenir. Comme elle ne pouvoit marcher, je la pris entre mes bras, elle avoit les siens passés autour de mon cou, et une de ses mains touchoit à ma bouche; j'étois dans un ravissement qui m'ôtoit presque la respiration. Adélaïde s'en aperçut; sa pudeur en fut alarmée; elle fit un mouvement pour se dégager de mes bras. Hélas! qu'elle connoissoit peu l'excès de mon amour! j'étois trop plein de mon bonheur pour penser qu'il y en eût quelqu'un au-delà.

Mettez-moi à terre, me dit- elle d'une voix basse et timide, je crois que je pourrai marcher. Quoi! lui répondis-je, vous avez la cruauté de m'envier le seul bien que je goûterai peut-être jamais? Je serrois tendrement Adélaïde, en prononçant ces paroles; elle ne dit plus mot, et un faux pas que je fis l'obligea à reprendre sa première attitude.

Le cabaret étoit si près, que j'y fus bientôt. Je la portai sur un lit, tandis qu'on mettoit sa mère, qui étoit beaucoup plus blessée qu'elle, dans un autre : pendant qu'on étoit occupé auprès de madame de Lussan, j'eus le temps de conter à Adélaïde une partie de ce qui s'étoit passé entre mon père et moi. Je supprimai l'article des papiers brûlés dont elle n'avoit aucune connoissance. Je ne sais même si j'eusse voulu qu'elle l'eût su. C'étoit en quelque façon lui imposer la nécessité de m'aimer, et je voulois devoir tout à son cœur. Je n'osai lui peindre mon père tel qu'il étoit. Adélaïde étoit vertueuse. Je sentois que, pour se livrer à son inclination, elle avoit besoin d'espérer que nous serions unis un jour; j'appuyai beaucoup sur la tendresse de ma mère pour moi, et sur ses favorables dispositions. Je priai Adélaïde de la voir. Parlez à ma mère, me dit-elle, elle connoît vos sentimens; je lui ai fait

l'aveu des miens; j'ai senti que son autorité m'étoit nécessaire pour me donner la force de les combattre, s'il le faut, ou pour m'y livrer sans scrupule; elle cherchera tous les moyens pour amener mon père à proposer encore un accommodement; nous avons des parens communs que nous ferons agir. La joie que nos espérances donnoient à Adélaïde, me faisoit sentir encore plus vivement mon malheur. Dites-moi, lui répondis-je, en lui prenant la main, que, si nos pères sont inexorables, vous aurez quelque pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, pour régler mes sentimens par mon devoir; mais je sens que je serai très-malheureuse, si ce devoir est contre vous

Ceux qui avoient été occupés à secourir madame de Lussan s'approchèrent alors de sa fille, et rompirent notre conversation. Je fus au lit de la mère, qui me reçut avec bonté; elle me promit de faire tous ses efforts pour réconcilier nos familles. Je sortis ensuite pour les laisser en liberté. Mon conducteur, qui m'attendoit dans ma chambre, n'avoit pas daigné s'informer de ceux qui venoient d'arriver, ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adélaïde, avant que de partir. J'entrai dans sa chambre dans un état plus aisé à imaginer qu'à représenter; je craignois de

la voir pour la dernière fois. Je m'approchai de la mère ; ma douleur lui parla pour moi bien mieux que je n'eusse pu faire ; aussi en reçus-je encore plus de marques de bonté, que le soir précédent. Adélaïde étoit à un autre bout de la chambre ; j'allai à elle d'un pas chancelant. Je vous quitte, ma chère Adélaïde : je répétai la même chose deux ou trois fois ; mes larmes que je ne pouvois retenir, lui dirent le reste ; elle en répandit aussi. Je vous montre toute ma sensibilité, me dit-elle, je ne m'en fais aucun reproche ; ce que je sens dans mon cœur autorise ma franchise, et vous méritez bien que j'en aie pour vous : je ne sais quelle sera vôtre destinée ; mes parens décideront de la mienne. Et pourquoi nous assujétir, lui répondis-je, à la tyrannie de nos pères ? laissons-les se haïr, puisqu'ils le veulent, et allons dans quelque coin du monde jouir de notre tendresse, et nous en faire un devoir. Que m'osez-vous proposer, mé répondit-elle ? voulez-vous me faire repentir des sentimens que j'ai pour vous ? ma tendresse peut me rendre malheureuse, je vous l'ai dit ; mais elle ne me rendra jamais criminelle. Adieu, ajouta-t-elle, en me tendant la main, c'est par notre constance et par notre vertu que nous devons tâcher de rendre notre fortune meilleure ; mais, quoi qu'il nous ar-

rive, promettons-nous de ne rien faire qui puisse nous faire rougir l'un de l'autre. Je baisois, pendant qu'elle me parloit, la main qu'elle m'avoit tendue; je la mouillois de mes larmes. Je ne suis capable, lui dis-je enfin, que de vous aimer, et de mourir de douleur.

J'avois le cœur si serré, que je pus à peine prononcer ces dernières paroles. Je sortis de cette chambre, je montai à cheval, et j'arrivai au lieu où nous devions dîner, sans avoir fait autre chose que de pleurer; mes larmes couloient, et j'y trouvois une espèce de douceur: quand le cœur est véritablement touché, il sent du plaisir à tout ce qui lui prouve à lui-même sa propre sensibilité.

Le reste de notre voyage se passa, comme le commencement, sans que j'eusse prononcé une seule parole. Nous arrivâmes le troisième jour dans un château bâti auprès des Pyrénées; on voit à l'entour, des pins, des cyprès, des rochers escarpés et arides, et on n'entend que le bruit des torrens qui se précipitent entre les rochers. Cette demeure si sauvage me plaisoit, par cela même qu'elle ajoutoit encore à mà mélancolie; je passois les journées entières dans les bois; j'écrivois, quand j'étois revenu, des lettres où j'exprimois tous mes sentimens. Cette occupation é-

toit mon unique plaisir. Je les lui donnerai un jour, disois-je ; elle verra par là, à quoi j'ai passé le temps de l'absence. J'en recevois quelquefois de ma mère ; elle m'en écrivit une qui me donnoit quelqu'espérance. Hélas ! c'est le dernier moment de joie que j'ai ressenti ; elle me mandoit que tous nos parens travailloient à raccommoder notre famille, et qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réussiroient.

Je fus ensuite six semaines sans recevoir des nouvelles : Grand Dieu ! de quelle longueur les jours étoient pour moi ! j'allois dès le matin sur le chemin par où les messagers pouvoient venir ; je n'en revenois que le plus tard qu'il m'étoit possible, et toujours plus affligé que je ne l'étois en partant ; enfin, je vis de loin un homme qui venoit de mon côté ; je ne doutois point qu'il ne vînt pour moi, et, au lieu de cette impatience que j'avois quelques momens auparavant, je ne sentis plus que de la crainte ; je n'osois m'avancer ; quelque chose me retenoit ; cette incertitude, qui m'avoit semblé si cruelle, me paroissoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas : les lettres, que je reçus par cet homme qui venoit effectivement pour moi, m'apprirent que mon père n'avoit voulu entendre à aucun accommodement ; et, pour met-

tre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage étoit arrêté avec une fille de la maison de Foix; que la noce devoit se faire dans le lieu où j'étois; que mon père viendroit lui-même dans peu de jours pour me préparer à ce qu'il désiroit de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment sur le parti que je devois prendre. J'attendis mon père avec assez de tranquillité; c'étoit même un adoucissement à ma malheureuse situation, d'avoir un sacrifice à faire à Adélaïde; j'étois sûr qu'elle m'étoit fidèle; je l'aimois trop pour en douter: le véritable amour est plein de confiance.

D'ailleurs, ma mère, qui avoit tant de raisons de me détacher d'elle, ne m'avoit jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre soupçon. Que cette constance d'Adélaïde ajoutoit de vivacité à ma passion! Je me trouvois heureux quelquefois, que la dureté de mon père me donnât lieu de lui marquer combien elle étoit aimée. Je passai les trois jours qui s'écoulèrent jusqu'à l'arrivée de mon père, à m'occuper du nouveau sujet que j'allois donner à Adélaïde, d'être contente de moi; cette idée, malgré ma triste situation, remplissoit mon cœur d'un sentiment qui approchoit presque de la joie.

L'entrevue de mon père et de moi fut, de ma part, pleine de respect, mais de beaucoup de froideur; et de la sienne, de hauteur et de fierté. Je vous ai donné le temps, me dit-il, de vous repentir de vos folies, et je viens vous donner le moyen de me les faire oublier. Répondez par votre obéissance à cette marque de bonté, et préparez-vous à recevoir, comme vous devez, monsieur le comte de Foix et mademoiselle de Foix, sa fille, que je vous ai destinée; le mariage se fera ici; ils arriveront demain avec votre mère, et je ne les ai devancés que pour donner les ordres nécessaires. Je suis bien fâché, monsieur, dis-je à mon père, de ne pouvoir faire ce que vous souhaitez; mais je suis trop honnête homme pour épouser une personne que je ne puis aimer; je vous prie de trouver bon que je parte d'ici tout à l'heure; mademoiselle de Foix, quelqu'aimable qu'elle puisse être, ne me feroit pas changer de résolution, et l'affront que je lui fais en deviendroit plus sensible pour elle, si je l'avois vue. Non, tu ne la verras point, me répondit-il avec fureur. Tu ne verras pas même le jour, je vais t'enfermer dans un cachot destiné pour ceux qui te ressemblent. Je jure qu'aucune puissance ne sera capable de t'en faire sortir, que tu ne sois rentré dans ton devoir; je te punirai de toutes

les façons dont je puis te punir; je te priverai de mon bien; je l'assurerai à mademoiselle de Foix, pour lui tenir, autant que je le puis, les paroles que je lui ai données.

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour; le lieu où l'on me mit ne recevoit qu'une foible lumière d'une petite fenêtre grillée qui donnoit sur une des cours du château : mon père ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, et qu'on ne me laissât parler à personne : je passai dans cet état les premiers jours avec assez de tranquillité, et même avec une sorte de plaisir. Ce que je venois de faire pour Adélaïde, m'occupoit tout entier, et ne me laissoit presque pas sentir les incommodités de ma prison; mais, quand ce sentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une absence qui pouvoit être éternelle; mes réflexions ajoutoient encore à ma peine; je craignois qu'Adélaïde ne fût forcée de prendre un engagement. Je la voyois entourée de rivaux empressés à lui plaire; je n'avois pour moi que mes malheurs; il est vrai qu'auprès d'Adélaïde c'étoit tout avoir : aussi me reprochois-je le moindre doute, et lui en demandois-je pardon comme d'un crime. Ma mère me fit tenir une lettre, où elle m'exhortoit à me soumettre à mon père, dont la colère devenoit tous les jours plus

violente : elle ajoutoit qu'elle en souffroit beaucoup elle-même ; que les soins qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement, l'avoient fait soupçonner d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je causois à ma mère ; mais il me sembloit que ce que je souffrois moi-même, m'excusoit envers elle. Un jour que je rêvois, comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma rêverie par un petit bruit qui se fit à ma fenêtre ; je vis tout de suite tomber un papier dans ma chambre ; c'étoit une lettre ; je la décachetai avec un saisissement qui me laissoit à peine la liberté de respirer : mais que devins-je après l'avoir lue ! Voici ce qu'elle contenoit :

« Les fureurs de M. de Comminge m'ont instruite de tout ce que je vous dois ; je sais ce que » votre générosité m'avoit laissé ignorer. Je sais » l'affreuse situation où vous êtes, et je n'ai, pour » vous en tirer, qu'un moyen qui vous rendra » peut-être plus malheureux ; mais je le serai » aussi bien que vous, et c'est-là ce qui me donne » la force de faire ce qu'on exige de moi. On » veut, par un engagement avec un autre, s'assurer que je ne pourrai être à vous : c'est à ce » prix que M. de Comminge met votre liberté ; » il m'en coûtera peut-être la vie, et sûrement » tout mon repos. N'importe, j'y suis résolue.

» Vos malheurs, votre prison, sont aujourd'hui
» tout ce que je vois. Je serai mariée dans peu de
» jours au marquis de Benavidés. Ce que je con-
» nois de son caractère m'annonce tout ce que
» j'aurai à souffrir ; mais je vous dois du moins
» cette espèce de fidélité de ne trouver que des
» peines dans l'engagement que je vais prendre.
» Vous, au contraire, tâchez d'être heureux ; vo-
» tre bonheur seroit ma consolation. Je sens que
» je ne devrois point vous dire tout ce que je vous
» dis ; si j'étois véritablement généreuse, je vous
» laisserois ignorer la part que vous avez à mon
» mariage ; je me laisserois soupçonner d'in-
» constance. J'en avois formé le dessein ; je n'ai
» pu l'exécuter ; j'ai besoin, dans la triste situa-
» tion où je suis, de penser que du moins mon
» souvenir ne vous sera pas odieux. Hélas ! il ne
» me sera pas bientôt permis de conserver le vô-
» tre ; il faudra vous oublier ; il faudra du moins
» y faire mes efforts. Voilà de toutes mes peines
» celle que je sens le plus ; vous les augmenterez
» encore, si vous n'évitez avec soin les occasions
» de me voir et de me parler. Songez que vous me
» devez cette marque d'estime, et songez com-
» bien cette estime m'est chère, puisque, de tous
» les sentimens que vous aviez pour moi, c'est
» le seul qu'il me soit permis de vous demander ».

Je ne lus cette fatale lettre que jusqu'à ces mots : « On veut, par mon engagement avec un autre, » s'assurer que je ne pourrai être à vous ». La douleur, dont ces paroles me pénétrèrent, ne me permit pas d'aller plus loin : je me laissai tomber sur un matelas qui composoit tout mon lit. J'y demeurai plusieurs heures sans aucun sentiment, et j'y serois peut-être mort, sans le secours de celui qui avoit soin de m'apporter à manger. S'il avoit été effrayé de l'état où il me trouvoit, il le fut bien davantage de l'excès de mon désespoir, dès que j'eus repris la connoissance. Cette lettre que j'avois toujours tenue pendant ma foiblesse, et que j'avois enfin achevé de lire, étoit baignée de mes larmes, et je disois des choses qui faisoient craindre pour ma raison.

Cet homme, qui jusque-là avoit été inaccessible à la pitié, ne put alors se défendre d'en avoir; il condamna le procédé de mon père; il se reprocha d'avoir exécuté ses ordres; il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naître la pensée de lui proposer de me laisser sortir seulement pour huit jours, lui promettant qu'au bout de ce temps-là, je viendrois me remettre entre ses mains. J'ajoutai tout ce que je crus capable de le déterminer. Attendri par mon état, excité par son intérêt et par la crainte que je ne me vengeasse un

jour des mauvais traitemens que j'avois reçus de lui, il consentit à ce que je voulois, avec la condition qu'il m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le moment; mais il fallut aller chercher des chevaux, et l'on m'annonça que nous ne pourrions en avoir que pour le lendemain. Mon dessein étoit d'aller trouver Adélaïde, de lui montrer tout mon désespoir, et de mourir à ses pieds, si elle persistoit dans ses résolutions : il falloit, pour exécuter mon projet, arriver avant son funeste mariage, et tous les momens que je différois me paroissoient des siècles. Cette lettre que j'avois lue et relue, je la lisois encore; il sembloit qu'à force de la lire, j'y trouverois quelque chose de plus. J'examinois la date, je me flattois que le temps pouvoit avoir été prolongé : elle se fait un effort, disois-je; elle saisira tous les prétextes pour différer. Mais puis-je me flatter d'une si vaine espérance, reprenois-je? Adélaïde se sacrifie pour ma liberté, elle voudra en hâter le moment. Hélas! comment a-t-elle pu croire que la liberté sans elle fût un bien pour moi? je retrouverai partout cette prison dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur : elle a jugé de moi comme des autres hommes; voilà ce qui me perd. Je suis encore plus malheureux que je ne croyois,

puisque je n'ai pas même la consolation de penser que du moins mon amour étoit connu.

Je passai la nuit entière à faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin ; je montai à cheval avec mon conducteur : nous avions marché une journée sans nous arrêter un moment, quand j'aperçus ma mère dans le chemin, qui venoit de notre côté : elle me reconnut ; et, après m'avoir montré sa surprise de me trouver là, elle me fit monter dans son carrosse. Je n'osois lui demander le sujet de son voyage : je craignois tout dans la situation où j'étois, et ma crainte n'étoit que trop bien fondée. Je venois, mon fils, me dit-elle, vous tirer moi-même de prison ; votre père y a consenti. Ah ! m'écriai-je, Adélaïde est mariée ! Ma mère ne me répondit que par son silence. Mon malheur, qui étoit sans remède, se présenta à moi dans toute son horreur : je tombai dans une espèce de stupidité, et, à force de douleur, il me sembloit que je n'en sentois aucune.

Cependant mon corps se ressentit bientôt de l'état de mon esprit. Le frisson me prit, que nous étions encore en carrosse ; ma mère me fit mettre au lit : je fus deux jours sans parler, et sans vouloir prendre aucune nourriture ; la fièvre augmenta, et on commença le troisième à désespérer de ma vie. Ma mère, qui ne me quittoit point,

étoit dans une affliction inconcevable ; ses larmes, ses prières, et le nom d'Adélaïde qu'elle employoit, me firent enfin résoudre à vivre. Après quinze jours de la fièvre la plus violente, je commençai à être un peu mieux ; la première chose que je fis, fut de chercher la lettre d'Adélaïde ; ma mère, qui me l'avoit ôtée, me vit dans une si grande affliction, qu'elle fut obligée de me la rendre : je la mis dans une bourse qui étoit sur mon cœur, et où j'avois déjà mis son portrait : je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois seul.

Ma mère, dont le caractère étoit tendre, s'affligeoit avec moi ; elle croyoit d'ailleurs qu'il falloit céder à ma tristesse, et laisser au temps le soin de me guérir.

Elle souffroit que je lui parlasse d'Adélaïde ; elle m'en parloit quelquefois ; et, comme elle s'étoit aperçue que la seule chose qui me donnoit de la consolation, étoit l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avoit déterminé Adélaïde à se marier. Je vous demande pardon, mon fils, me dit-elle, du mal que je vous ai fait ; je ne croyois pas que vous y fussiez si sensible : votre prison me faisoit tout craindre pour votre santé, et même pour votre vie. Je connoissois d'ailleurs l'humeur inflexible de votre père, qui ne vous rendroit ja-

mais la liberté, tant qu'il craindroit que vous pussiez épouser mademoiselle de Lussan : je me résolus de parler à cette généreuse fille; je lui fis part de mes craintes; elle les partagea; elle les sentit peut-être encore plus vivement que moi. Je la vis occupée à chercher les moyens de conclure promptement son mariage : il y avoit longtemps que son père, offensé des procédés de M. de Comminge, la pressoit de se marier : rien n'avoit pu l'y déterminer jusque-là. Sur qui tombera votre choix, lui demandai-je? Il ne m'importe, me répondit-elle; tout m'est égal, puisque je ne puis être à celui à qui mon cœur s'étoit destiné. Deux jours après cette conversation, j'appris que le marquis de Benavidés avoit été préféré à ses concurrens; tout le monde en fut étonné, et je le fus comme les autres.

Benavidés a une figure désagréable, qui le devient encore davantage par son peu d'esprit et par l'extrême bizarrerie de son humeur : j'en craignis les suites pour la pauvre Adélaïde; je la vis pour lui en parler dans la maison de la comtesse de Gerlande, où je l'avois vue. Je me prépare, me dit-elle, à être très-malheureuse; mais il faut me marier; et, depuis que je sais que c'est le seul moyen de délivrer monsieur votre fils, je me reproche tous les momens que je diffère. Cepen-

dant ce mariage, que je ne fais que pour lui, sera peut-être la plus sensible de ses peines; j'ai voulu du moins lui prouver par mon choix, que son intérêt étoit le seul motif qui me déterminoit. Plaignez-moi; je suis digne de votre pitié, et je tâcherai de mériter votre estime, par la façon dont je vais me conduire avec M. de Benavidés. Ma mère m'apprit encore qu'Adélaïde avoit su, par mon père même, que j'avois brûlé nos titres; il le lui avoit reproché publiquement le jour qu'il avoit perdu son procès; elle m'a avoué, me disoit ma mère, que ce qui l'avoit le plus touchée, étoit la générosité que vous aviez eue de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées se passoient dans de pareilles conversations; et, quoique ma mélancolie fût extrême, elle avoit cependant je ne sais quelle douceur inséparable, dans quelqu'état que l'on soit, de l'assurance d'être aimé.

Après quelques mois de séjour dans le lieu où nous étions, ma mère reçut ordre de mon père de retourner auprès de lui; il n'avoit presque pris aucune part à ma maladie; la manière dont il m'avoit traité avoit éteint en lui tout sentiment pour moi. Ma mère me pressa de partir avec elle; mais je la priai de consentir que je restasse à la campagne, et elle se rendit à mes instances.

Je me retrouvai encore seul dans mes bois ; il me passa dès lors dans la tête d'aller habiter quelque solitude, et je l'aurois fait, si je n'avois été retenu par l'amitié que j'avois pour ma mère. Il me venoit toujours en pensée de tâcher de voir Adélaïde; mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irrésolutions, j'imaginai que je pourrois du moins tenter de la voir sans en être vu.

Ce dessein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bordeaux, pour savoir où elle étoit, un homme qui étoit à moi depuis mon enfance, et qui m'étoit venu retrouver pendant ma maladie; il avoit été à Bagnières avec moi; il connoissoit Adélaïde; il me dit même qu'il avoit des liaisons dans la maison de Benavidès.

Après lui avoir donné toutes les instructions dont je pus m'aviser, et les lui avoir répétées mille fois, je le fis partir : il apprit en arrivant à Bordeaux, que Benavidès n'y étoit plus, qu'il avoit emmené sa femme, peu de temps après son mariage, dans des terres qu'il avoit en Biscaye. Mon homme, qui se nommoit Saint-Laurent, me l'écrivit, et me demanda mes ordres; je lui mandai d'aller en Biscaye sans perdre un moment. Le désir de voir Adélaïde s'étoit tellement augmen-

té par l'espérance que j'en avois conçue, qu'il ne m'étoit plus possible d'y résister.

Saint-Laurent demeura près de six semaines à son voyage : il revint au bout de ce temps-là ; il me conta qu'après beaucoup de peines et de tentatives inutiles, il avoit appris que Benavidés avoit besoin d'un architecte ; qu'il s'étoit fait présenter sous ce titre, et qu'à la faveur de quelques connoissances qu'un de ses oncles qui exerçoit cette profession lui avoit autrefois données, il s'étoit introduit dans la maison : Je crois, ajouta-t-il, que madame de Benavidés m'a reconnu ; du moins me suis-je aperçu qu'elle a rougi la première fois qu'elle m'a vu : il me dit ensuite qu'elle menoit la vie du monde la plus triste et la plus retirée ; que son mari ne la quittoit presque jamais ; qu'on disoit dans la maison qu'il en étoit très-amoureux, quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que son extrême jalousie ; qu'il la portoit si loin, que son frère n'avoit la liberté de voir madame de Benavidés que quand il étoit présent.

Je lui demandai qui étoit ce frère : il me répondit que c'étoit un jeune homme, dont on disoit autant de bien que l'on disoit de mal de Benavidés ; qu'il paroissoit fort attaché à sa belle-sœur. Ce discours ne fit alors nulle impression sur moi ; la triste situation de madame de Bena-

vidés, et le désir de la voir m'occupoient tout entier. Saint-Laurent m'assura qu'il avoit pris toutes les mesures pour m'introduire chez Benavidés : Il a besoin d'un peintre, me dit-il, pour peindre un appartement; je lui ai promis de lui en mener un; il faut que ce soit vous.

Il ne fut plus question que de régler notre départ; j'écrivis à ma mère que j'allois passer quelque temps chez un de mes amis, et je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biscaye. Mes questions ne finissoient point sur madame de Benavidés; j'eusse voulu savoir jusqu'aux moindres choses de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me satisfaire; il ne l'avoit vue que très-peu. Elle passoit les journées dans sa chambre, sans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup : cet article m'intéressa particulièrement; ce chien venoit de moi. Je me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé; quand on est bien malheureux, on sent toutes ces petites choses qui échappent dans le bonheur. Le cœur dans le besoin qu'il a de consolation, n'en laisse perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Benavidés pour sa belle-sœur; il ajouta qu'il calmoit souvent les emportemens de son frère, et qu'on étoit persuadé que,

sans lui, Adélaïde seroit encore plus malheureuse. Il m'exhorta aussi à me borner au plaisir de la voir et à ne faire aucune tentative pour lui parler. Je ne vous dis point, continua-t-il, que vous exposeriez votre vie, si vous étiez découvert; ce seroit un foible motif pour vous retenir; mais vous exposeriez la sienne. C'étoit un si grand bien pour moi de voir du moins Adélaïde, que j'étois persuadé de bonne foi que ce bien me suffiroit : aussi me promis-je à moi-même, et promis-je à Saint-Laurent encore plus de circonspection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivâmes après plusieurs jours de marche qui m'avoient paru plusieurs années; je fus présenté à Benavidés, qui me mit aussitôt à l'ouvrage. On me logea avec le prétendu architecte, qui de son côté devoit conduire des ouvriers; il y avoit plusieurs jours que mon travail étoit commencé, sans que j'eusse encore vu madame de Benavidés; je la vis enfin un soir passer sous les fenêtres de l'appartement où j'étois, pour aller à la promenade : elle n'avoit que son chien avec elle; elle étoit négligée; il y avoit dans sa démarche un air de langueur; il me sembloit que ses beaux yeux se promenoient sur tous les objets, sans en regarder aucun. Mon Dieu! que cette vue me causa de trouble! Je restai appuyé sur la fenêtre,

tant que dura la promenade. Adélaïde ne revint qu'à la nuit : je ne pouvois plus la distinguer quand elle repassa sous ma fenêtre; mais mon cœur savoit que c'étoit elle.

Je la vis la seconde fois dans la chapelle du château. Je me plaçai de façon que je la pusse regarder pendant tout le temps qu'elle y fut, sans être remarqué. Elle ne jeta point les yeux sur moi; j'en devois être bien aise, puisque j'étois sûr que, si j'en étois reconnu, elle m'obligeroit à partir. Cependant je m'en affligeai; je sortis de cette chapelle avec plus de trouble et d'agitation que je n'y étois entré. Je ne formai pas encore le dessein de me faire connoître; mais je sentois que je n'aurois pas la force de résister à une occasion, si elle se présentoit.

La vue du jeune Benavidés me donnoit aussi une espèce d'inquiétude; il venoit me voir travailler assez souvent; il me traitoit, malgré la distance qui paroissoit être entre lui et moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être touché : je ne l'étois cependant point. Ses agrémens et son mérite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnoissance; je craignois en lui un rival; j'apercevois dans toute sa personne une certaine tristesse passionnée qui ressembloit trop à la mienne, pour ne pas venir de la même cau-

se; et, ce qui acheva de me convaincre, c'est qu'après m'avoir fait plusieurs questions sur ma fortune : Vous êtes amoureux, me dit-il; la mélancolie où je m'aperçois que vous êtes plongé, vient de quelque peine de cœur : dites-le moi; si je puis quelque chose pour vous, je m'y emploierai avec plaisir : tous les malheureux en général ont droit à ma compassion; mais il y en a d'une sorte que je plains encore plus que les autres.

Je crois que je remerciai de très-mauvaise grâce dom Gabriel (c'étoit son nom) des offres qu'il me faisoit. Je n'eus cependant pas la force de lui nier que je fusse amoureux; mais je lui dis que ma fortune étoit telle, qu'il n'y avoit que le temps qui pût y apporter quelque changement. Puisque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connois des gens encore plus à plaindre que vous.

Quand je fus seul, je fis mille réflexions sur la conversation que je venois d'avoir; je conclus que dom Gabriel étoit amoureux, et qu'il l'étoit de sa belle-sœur : toutes ses démarches, que j'examinois avec attention, me confirmèrent dans cette opinion. Je le voyois attaché à tous les pas d'Adélaïde, la regarder des mêmes yeux dont je la regardois moi-même. Je n'étois cependant pas

jaloux ; mon estime pour Adélaïde éloignoit ce sentiment de mon cœur. Mais pouvois-je m'empêcher de craindre que la vue d'un homme aimable qui lui rendoit des soins, même des services, ne lui fît sentir d'une manière plus fâcheuse pour moi, que mon amour ne lui avoit causé que des peines.

J'étois dans cette disposition, lorsque je vis entrer dans le lieu où je peignois, Adélaïde menée par dom Gabriel. Je ne sais, lui disoit-elle, pourquoi vous voulez que je voye les ajustemens qu'on fait à cet appartement. Vous savez que je ne suis pas sensible à ces choses-là. J'ose espérer, lui dis-je, madame, en la regardant, que, si vous daignez jeter les yeux sur ce qui est ici, vous ne vous repentirez pas de votre complaisance. Adélaïde, frappée de mon son de voix, me reconnut aussitôt; elle baissa les yeux quelques instans, et sortit de la chambre sans me regarder, en disant que l'odeur de la peinture lui faisoit mal.

Je restai confus, accablé de la plus vive douleur. Adélaïde n'avoit pas daigné même jeter un regard sur moi; elle m'avoit refusé jusqu'aux marques de sa colère. Que lui ai-je fait, disois-je? il est vrai que je suis venu ici contre ses ordres; mais, si elle m'aimoit encore, elle me pardonne-

roit un crime qui lui prouve l'excès de ma passion. Je concluois ensuite que, puisqu'Adélaïde ne m'aimoit plus, il falloit qu'elle aimât ailleurs. Cette pensée me donna une douleur si vive et si nouvelle, que je crus n'être malheureux que de ce moment. Saint-Laurent, qui venoit de temps en temps me voir, entra et me trouva dans une agitation qui lui fit peur. Qu'avez-vous, me dit-il? que vous est-il arrivé? Je suis perdu, lui répondis-je : Adélaïde ne m'aime plus. Elle ne m'aime plus! répétai-je; est-il bien possible? Hélas! que j'avois tort de me plaindre de ma fortune avant ce cruel moment! Par combien de peines, par combien de tourmens ne racheterois-je pas ce bien que j'ai perdu, ce bien que je préférois à tout, ce bien qui, au milieu des plus grands malheurs, remplissoit mon cœur d'une si douce joie!

Je fus encore long-temps à me plaindre, sans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cause de mes plaintes; il sut enfin ce qui m'étoit arrivé : Je ne vois rien, dit-il, dans tout ce que vous me contez, qui doive vous jeter dans le désespoir où vous êtes; madame de Benavidés est, sans doute, offensée de la démarche que vous avez faite de venir ici. Elle a voulu vous en punir, en vous marquant de l'indifférence; que savez-vous

même si elle n'a point craint de se trahir, si elle vous eût regardé? Non, non, lui dis-je, on n'est point si maître de soi, quand on aime; le cœur agit seul dans un premier mouvement : il faut, ajoutai-je, que je la voye; il faut que je lui reproche son changement. Hélas ! après ce qu'elle a fait, devoit-elle m'ôter la vie d'une manière si cruelle ! que ne me laissoit-elle dans cette prison ! j'y étois heureux, puisque je croyois être aimé.

Saint-Laurent, qui craignoit que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étois, m'emmena dans la chambre où nous couchions; je passai la nuit entière à me tourmenter. Je n'avois pas un sentiment qui ne fût aussitôt détruit par un autre : je condamnois mes soupçons; je les reprenois; je me trouvois injuste de vouloir qu'Adélaïde conservât une tendresse qui la rendoit malheureuse. Je me reprochois dans ces momens de l'aimer plus pour moi que pour elle : Si je n'en suis plus aimé, disois-je à Saint-Laurent, si elle en aime un autre, qu'importe que je meure? Je veux tâcher de lui parler; mais ce sera seulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucun reproche de ma part : ma douleur, que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette résolution; il fut conclu que je partirois aussitôt que je lui aurois par-

lé; nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit qu'il falloit prendre le temps que dom Gabriel iroit à la chasse, où il alloit assez souvent, et celui où Benavidés seroit occupé à ses affaires domestiques, auxquelles il travailloit certains jours de la semaine.

Il me fit promettre que, pour ne faire naître aucun soupçon, je travaillerois comme à mon ordinaire, et que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage; j'avois presque, sans m'en apercevoir, quelqu'espérance qu'Adélaïde viendroit encore dans ce lieu; tous les bruits que j'entendois me donnoient une émotion que je pouvois à peine soutenir; je fus dans cette situation plusieurs jours de suite; il fallut enfin perdre l'espérance de voir Adélaïde de cette façon, et chercher un moment où je pusse la trouver seule.

Il vint enfin, ce moment: Je montois, comme à mon ordinaire, pour aller à mon ouvrage, quand je vis Adélaïde qui entroit dans son appartement; je ne doutai pas qu'elle ne fût seule. Je savois que dom Gabriel étoit sorti dès le matin, et j'avois entendu Benavidés dans une salle basse, parler avec un de ses fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipi-

tation, qu'Adélaïde ne me vit que quand je fus près d'elle : elle voulut s'échapper aussitôt qu'elle m'aperçut; mais, la retenant par sa robe : Ne me fuyez pas, lui dis-je, madame; laissez-moi jouir pour la dernière fois du bonheur de vous voir; cet instant passé, je ne vous importunerai plus; j'irai, loin de vous, mourir de douleur des maux que je vous ai causés, et de la perte de votre cœur. Je souhaite que dom Gabriel, plus fortuné que moi... Adélaïde, que la surprise et le trouble avoient jusque-là empêchée de parler, m'arrêta à ces mots, et jetant un regard sur moi : Quoi! me dit-elle, vous osez me faire des reproches! vous osez me soupçonner, vous!...

Ce seul mot me précipita à ses pieds : Non, ma chère Adélaïde, lui dis-je, non, je n'ai aucun soupçon qui vous offense; pardonnez un discours que mon cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout, me dit-elle, pourvu que vous partiez tout à l'heure, et que vous ne me voyiez jamais. Songez que c'est pour vous que je suis la plus malheureuse personne du monde; voulez-vous faire croire que je suis la plus criminelle? Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous m'ordonnerez; mais promettez-moi du moins que vous ne me haïrez pas.

Quoiqu'Adélaïde m'eût dit plusieurs fois de me

lever, j'étois resté à ses genoux; ceux qui aiment savent combien cette attitude a de charmes. J'y étois encore, quand Benavidés ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre; il ne me vit pas plutôt aux genoux de sa femme, que, venant à elle l'épée à la main : Tu mourras, perfide, s'écria-t-il. Il l'auroit tuée infailliblement, si je ne me fusse jeté au-devant d'elle : je tirai en même-temps mon épée. Je commencerai donc par toi ma vengeance, dit Benavidés, en me donnant un coup qui me blessa à l'épaule. Je n'aimois pas assez la vie pour me défendre; mais je haïssois trop Benavidés pour la lui abandonner. D'ailleurs ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de sa femme ne me laissoit plus l'usage de la raison; j'allai sur lui; je lui portai un coup qui le fit tomber sans sentiment.

Les domestiques, que les cris de madame de Benavidés avoient attirés, entrèrent dans ce moment; ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître ; plusieurs se jetèrent sur moi ; ils me désarmèrent, sans que je fisse aucun effort pour me défendre. La vue de madame de Benavidés, qui étoit à terre fondant en larmes auprès de son mari, ne me laissoit de sentiment que pour ses douleurs. Je fus traîné dans une chambre, où je fus enfermé.

C'est-là que, livré à moi-même, je vis l'abîme où j'avois plongé madame de Benavidés. La mort de son mari, que je croyois alors tué à ses yeux, et tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naître des soupçons contr'elle. Quel reproche ne me fis-je point ! j'avois causé ses premiers malheurs, et je venois d'y mettre le comble par mon imprudence. Je me représentois l'état où je l'avois laissée, tout le ressentiment dont elle devoit être animée contre moi; elle me devoit haïr, je l'avois mérité : la seule espérance qui me resta, fut de n'être pas connu; l'idée d'être pris pour un scélérat, qui dans toute autre occasion m'auroit fait frémir, ne m'étonna point. Adélaïde me rendroit justice, et Adélaïde étoit pour moi tout l'univers.

Cette pensée me donna quelque tranquillité, qui étoit cependant troublée par l'impatience que j'avois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit. Je fus surpris en voyant entrer dom Gabriel. Rassurez-vous, me dit-il, en s'approchant; je viens par ordre de madame de Benavidés; elle a eu assez d'estime pour moi pour ne me rien cacher de ce qui vous regarde. Peut-être, ajouta-t-il avec un soupir qu'il ne put retenir, auroit-elle pensé différemment, si elle m'avoit bien connu. N'importe, je répondrai à

sa confiance ; je vous sauverai et je la sauverai, si je puis. Vous ne me sauverez point, lui dis-je à mon tour ; je dois justifier madame de Benavidés, et je le ferois aux dépens de mille vies.

Je lui expliquai tout de suite mon projet de ne point me faire connoître. Ce projet pourroit avoir lieu, me répondit dom Gabriel, si mon frère étoit mort, comme je vois que vous le croyez ; mais sa blessure, quoique grande, peut n'être pas mortelle, et le premier signe de vie qu'il a donné, a été de faire renfermer madame de Benavidés dans son appartement. Vous voyez par là qu'il l'a soupçonnée, et que vous vous perdriez sans la sauver. Sortons, ajouta-t-il ; je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai peut-être plus demain. Et que deviendra madame de Benavidés, m'écriai-je ? non, je ne puis me résoudre à me tirer d'un péril où je l'ai mise, et à l'y laisser. Je vous ai déjà dit, me répondit dom Gabriel, que votre présence ne peut que rendre sa condition plus fâcheuse. Hé bien ! lui dis-je, je fuirai, puisqu'elle le veut, et que son intérêt le demande. J'espérois en sacrifiant ma vie lui donner du moins quelque pitié ; je ne méritois pas cette consolation. Je suis un malheureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-la, dis-je à dom Gabriel ; vous êtes généreux ; son innocence, son

malheur doivent vous toucher. Vous pouvez juger, me répliqua-t-il, par ce qui m'est échappé, que les intérêts de madame de Benavidés me sont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos; je ferai tout pour elle. Hélas! ajouta-t-il, je me croirois payé, si je pouvois encore penser qu'elle n'a rien aimé. Comment se peut-il que le bonheur d'avoir touché un cœur comme le sien ne vous ait pas suffi? Mais sortons, poursuivit-il, profitons de la nuit. Il me prit par la main, tourna une lanterne sourde, et me fit traverser les cours du château. J'étois si plein de rage contre moi-même, que, par un sentiment de désespéré, j'aurois voulu être encore plus malheureux que je n'étois.

Dom Gabriel m'avoit conseillé, en me quittant, d'aller dans un couvent de religieux, qui n'étoit qu'à un quart de lieue du château: Il faut, me dit-il, vous tenir caché dans cette maison pendant quelques jours, pour vous dérober aux recherches que je serai moi-même obligé de faire; voilà une lettre pour un religieux de la maison, à qui vous pouvez vous confier. J'errai encore long-temps autour du château; je ne pouvois me résoudre à m'en éloigner; mais le désir de savoir des nouvelles d'Adélaïde, me détermina enfin à prendre la route du couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour. Ce religieux,

après avoir lu la lettre de dom Gabriel, m'emmena dans une chambre. Mon extrême abattement et le sang qu'il aperçut sur mes habits, lui firent craindre que je ne fusse blessé. Il me le demandoit, quand il me vit tomber en foiblesse; un domestique qu'il appela, et lui, me mirent au lit. On fit venir le chirurgien de la maison pour visiter ma plaie; elle s'étoit extrêmement envenimée par le froid et par la fatigue que j'avois soufferts.

Quand je fus seul avec le père à qui j'étois adressé, je le priai d'envoyer à une maison du village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint-Laurent: j'avois jugé qu'il s'y seroit réfugié; je ne m'étois pas trompé; il vint avec l'homme que j'avois envoyé. La douleur de ce pauvre garçon fut extrême, quand il sut que j'étois blessé; il s'approcha de mon lit pour s'informer de mes nouvelles. Si vous voulez me sauver la vie, lui dis-je, il faut m'apprendre dans quel état est madame de Benavidés; sachez ce qui se passe; ne perdez pas un moment pour m'en éclaircir, et songez que ce que je souffre est mille fois pire que la mort. Saint-Laurent me promit de faire ce que je souhaitois; il sortit dans l'instant pour prendre les mesures nécessaires.

Cependant la fièvre me prit avec beaucoup de

violence : ma plaie parut dangereuse : on fut obligé de me faire de grandes incisions; mais les maux de l'esprit me laissoient à peine sentir ceux du corps. Madame de Benavidés, comme je l'avois vue, en sortant de sa chambre, fondant en larmes, couchée sur le plancher, auprès de son mari que j'avois blessé, ne me sortoit pas un moment de l'esprit : je repassois les malheurs de sa vie, je me trouvois partout : son mariage, le choix de ce mari, le plus jaloux, le plus bizarre de tous les hommes, s'étoient faits pour moi, et je venois de mettre le comble à tant d'infortunes, en exposant sa réputation. Je me rappelois ensuite la jalousie que je lui avois marquée : quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un seul mot l'eût fait cesser, je ne pouvois me la pardonner. Adélaïde me devoit regarder comme indigne de ses bontés; elle devoit me haïr. Cette idée, si douloureuse, si accablante, je la soutenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours; il me dit que Benavidés étoit très-mal de sa blessure, que sa femme paroissoit inconsolable, que dom Gabriel faisoit mine de nous faire chercher avec soin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer : je ne savois ce que je devois désirer; tous les événemens étoient contre moi; je ne pou-

vois même souhaiter la mort : il me sembloit que je me devois à la justification de madame de Benavidès.

Le religieux qui me servoit prit pitié de moi ; il m'entendoit soupirer continuellement ; il me trouvoit presque toujours le visage baigné de larmes. C'étoit un homme d'esprit, qui avoit été long-temps dans le monde, et que divers accidens avoient conduit dans le cloître. Il ne chercha point à me consoler par ses discours ; il me montra seulement de la sensibilité pour mes peines : ce moyen lui réussit ; il gagna peu à peu ma confiance ; peut-être aussi ne la dut-il qu'au besoin que j'avois de parler et de me plaindre. Je m'attachois à lui à mesure que je lui contois mes malheurs ; il me devint si nécessaire au bout de quelques jours, que je ne pouvois consentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vu dans personne plus de vraie bonté ; je lui répétois mille fois les mêmes choses ; il m'écoutoit, il entroit dans mes sentimens.

C'étoit par son moyen que je savois ce qui se passoit chez Benavidès : sa blessure le mit long-temps dans un très-grand danger ; il guérit enfin. J'en appris la nouvelle par dom Jérôme : c'étoit le nom de ce religieux. Il me dit ensuite que tout paroissoit tranquille dans le château, que mada-

me de Benavidés vivoit encore plus retirée qu'auparavant, que sa santé étoit très-languissante; il ajouta qu'il falloit que je me disposasse à m'éloigner aussitôt que je le pourrois, que mon séjour pouvoit être découvert, et causer de nouvelles peines à madame de Benavidés.

Il s'en falloit bien que je fusse en état de partir; j'avois toujours la fièvre; ma plaie ne se refermoit point. J'étois dans cette maison depuis deux mois, quand je m'aperçus un jour que dom Jérôme étoit triste et rêveur : il détournoit les yeux, et n'osoit me regarder; il répondoit avec peine à mes questions. J'avois pris beaucoup d'amitié pour lui; d'ailleurs les malheureux sont plus sensibles que les autres. J'allois lui demander le sujet de sa mélancolie, lorsque Saint-Laurent, entrant dans ma chambre, me dit que dom Gabriel étoit dans la maison, qu'il venoit de le rencontrer.

Dom Gabriel est ici, dis-je en regardant dom Jérôme, et vous ne m'en dites rien ! Pourquoi ce mystère ? Vous me faites trembler ! Que fait madame de Benavidés ? Par pitié, tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Je voudrois pouvoir vous y laisser toujours, me dit enfin dom Jérôme en m'embrassant. Ah ! m'écriai-je, elle est morte ! Benavidés l'a sacrifiée à sa fureur ! Vous

ne me répondez point ? hélas ! je n'ai donc plus d'espérance ? Non, ce n'est point Benavidés, reprenois-je, c'est moi qui lui ai plongé le poignard dans le sein ; sans mon amour elle vivroit encore. Adélaïde est morte ! je ne la verrai plus ; je l'ai perdue pour jamais ! Elle est morte et je vis encore ! Que tardé-je à la suivre, que tardé-je à la venger ! mais non, ce seroit me faire grâce que de me donner la mort ; ce seroit me séparer de moi-même qui me fais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois, fit rouvrir ma plaie qui n'étoit pas encore bien fermée ; je perdis tant de sang, que je tombai en foiblesse ; elle fut si longue, que l'on me crut mort ; je revins enfin après plusieurs heures. Dom Jérôme craignit que je n'entreprisse quelque chose contre ma vie ; il chargea Saint-Laurent de me garder à vue. Mon désespoir prit alors une autre forme. Je restai dans un morne silence. Je ne répandois pas une larme. Ce fut dans ce temps que je fis dessein d'aller dans quelque lieu où je pusse être en proie à toute ma douleur. J'imaginois presqu'un plaisir à me rendre encore plus misérable que je ne l'étois.

Je souhaitai de voir dom Gabriel, parce que sa vue devoit encore augmenter ma peine ; je priai dom Jérôme de l'amener : ils vinrent ensemble

dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'assit auprès de mon lit : nous restâmes tous deux assez long-temps sans nous parler ; il me regardoit avec des yeux pleins de larmes. Je rompis enfin le silence : Vous êtes bien généreux, monsieur, de voir un misérable pour qui vous devez avoir tant de haine? Vous êtes trop malheureux, me répondit-il, pour que je puisse vous haïr. Je vous supplie, lui dis-je, de ne me laisser ignorer aucune circonstance de mon malheur ; l'éclaircissement que je vous demande préviendra peut-être des événemens que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines et les vôtres, me répondit-il ; n'importe, il faut vous satisfaire ; vous verrez du moins dans le récit que je vais vous faire, que vous n'êtes pas seul à plaindre ; mais je suis obligé, pour vous apprendre tout ce que vous voulez savoir, de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avois jamais vu madame de Benavidés, quand elle devint ma belle-sœur. Mon frère, que des affaires considérables avoient attiré à Bordeaux, en devint amoureux ; et, quoique ses rivaux eussent autant de naissance et de bien, et lui fussent préférables par beaucoup d'autres endroits, je ne sais par quelle raison le choix de madame de Benavidés fut pour lui. Peu de temps

après son mariage, il la mena dans ses terres; c'est-là que je la vis pour la première fois. Si sa beauté me donna de l'admiration, je fus encore plus enchanté des grâces de son esprit et de son extrême douceur que mon frère mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant, l'amour que j'avois alors pour une très-aimable personne dont j'étois tendrement aimé, me faisoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes; j'avois même dessein d'engager ma belle-sœur à me servir auprès de son mari, pour le faire consentir à mon mariage. Le père de ma maîtresse, offensé des refus de mon frère, ne m'avoit donné qu'un temps très-court pour les faire cesser, et m'avoit déclaré, et à sa fille, que, ce temps expiré, il la marieroit à un autre.

L'amitié que madame de Benavidés me témoignoit, me mit bientôt en état de lui demander son secours; j'allois souvent dans sa chambre, dans le dessein de lui en parler, et j'étois arrêté par le plus léger obstacle. Cependant, le temps qui m'avoit été prescrit s'écouloit; j'avois reçu plusieurs lettres de ma maîtresse, qui me pressoient d'agir; les réponses que je lui faisois ne la satisfirent pas; il s'y glissoit, sans que je m'en aperçusse, une froideur qui m'attira des plaintes; elles me parurent injustes; je lui en écrivis

sur ce ton-là. Elle se crut abandonnée ; et le dépit, joint aux instances de son père, la détermina à se marier ; elle m'instruisit elle-même de son sort ; sa lettre, quoique pleine de reproches, étoit tendre ; elle finissoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée, je croyois l'aimer encore ; je ne pus apprendre, sans une véritable douleur, que je la perdois ; je craignois qu'elle ne fût malheureuse, et je me reprochois d'en être la cause.

Toutes ces différentes pensées m'occupoient ; j'y rêvois tristement en me promenant dans une allée de ce bois que vous connoissez, quand je fus abordé par madame de Benavidés ; elle s'aperçut de ma tristesse ; elle m'en demanda la cause avec amitié ; une secrète répugnance me retenoit. Je ne pouvois me résoudre à lui dire que j'avois été amoureux ; mais le plaisir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fût pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvemens se passoient dans mon cœur, sans que je les démêlasse. Je n'avois encore osé approfondir ce que je sentois pour ma belle-sœur : je lui contai mon aventure, je lui montrai la lettre de mademoiselle de N..... Que ne m'avez-vous parlé plutôt, me dit-elle ? peut-être aurois-je obtenu de monsieur votre frère le consentement qu'il vous refusoit. Mon Dieu ! que

je vous plains, et que je la plains! elle sera assurément malheureuse. La pitié de madame de Benavidès pour mademoiselle de N..... me fit craindre qu'elle ne prît de moi des idées désavantageuses; et, pour diminuer cette pitié, je me pressai de lui dire que le mari de mademoiselle de N..... avoit du mérite, de la naissance, qu'il tenoit un rang considérable dans le monde, et qu'il y avoit apparence que sa fortune deviendroit encore plus considérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, si vous croyez que tous ces avantages la rendent heureuse; rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime. C'est une cruelle chose, ajouta-t-elle, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle soupira plusieurs fois pendant cette conversation: je m'aperçus même qu'elle avoit peine à retenir ses larmes.

Après m'avoir dit encore quelques mots, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la suivre; je restai dans un trouble que je ne puis exprimer; je vis tout d'un coup ce que je n'avois pas voulu voir jusque-là, que j'étois amoureux de ma belle-sœur, et je crus voir qu'elle avoit une passion dans le cœur: je me rappelai mille circonstances auxquelles je n'avois pas fait attention, son goût pour la solitude, son éloignement pour tous les

amusemens, dans un âge comme le sien. Son extrême mélancolie, que j'avois attribuée aux mauvais traitemens de mon frère, me parut alors avoir une autre cause. Que de réflexions douloureuses se présentèrent en même temps à mon esprit! Je me trouvois amoureux d'une personne que je ne devois point aimer, et cette personne en aimoit un autre. Si elle n'aimoit rien, disois-je, mon amour, quoique sans espérance, ne seroit pas sans douceur, je pourrois prétendre à son amitié, elle m'auroit tenu lieu de tout; mais cette amitié n'est plus rien pour moi, si elle a des sentimens plus vifs pour un autre. Je sentois que je devois faire tous mes efforts pour me guérir d'une passion contraire à mon repos, et que l'honneur ne me permettoit pas d'avoir. Je pris le dessein de m'éloigner, et je rentrai au château, pour dire à mon frère que j'étois obligé de partir; mais la vue de madame de Benavidès arrêta mes résolutions; cependant, pour me donner à moi-même un prétexte de rester près d'elle, je me persuadai que je lui étois utile, pour arrêter les mauvaises humeurs de son mari.

Vous arrivâtes dans ce temps-là; je trouvai en vous un air et des manières qui démentoient la condition sous laquelle vous paroissiez. Je vous marquai de l'amitié; je voulus entrer dans votre

confidence; mon dessein étoit de vous engager ensuite à peindre madame de Benavidès; car, malgré toutes les illusions que mon amour me faisoit, j'étois toujours dans la résolution de m'éloigner, et je voulois, en me séparant d'elle pour toujours, avoir du moins son portrait. La manière dont vous répondîtes à mes avances, me fit voir que je ne pouvois rien espérer de vous, et j'étois allé pour faire venir un autre peintre, le jour malheureux où vous blessâtes mon frère. Jugez de ma surprise, quand, à mon retour, j'appris tout ce qui s'étoit passé; mon frère, qui étoit très-mal, gardoit un morne silence et jetoit, de temps en temps, des regards terribles sur madame de Benavidès. Il m'appela aussitôt qu'il me vit. Délivrez-moi, me dit-il, de la vue d'une femme qui m'a trahi; faites-la conduire dans son appartement, et donnez ordre qu'elle n'en puisse sortir. Je voulus dire quelque chose; mais M. de Benavidès m'interrompit au premier mot. Faites ce que je souhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il fallut donc obéir; je m'approchai de ma belle-sœur; je la priai que je pusse lui parler dans sa chambre; elle avoit entendu les ordres que son mari m'avoit donnés. Allons, me dit-elle, en répandant un torrent de larmes, venez exé-

cuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles, qui avoient l'air de reproches, me pénétrèrent de douleur; je n'osai y répondre dans le lieu où nous étions; mais elle ne fut pas plutôt dans sa chambre, que la regardant avec beaucoup de tristesse : Quoi! lui dis-je, madame, me confondez-vous avec votre persécuteur, moi, qui sens vos peines comme vous-même, moi, qui donnerois ma vie pour vous? je frémis de le dire; mais je crains pour la vôtre; retirez-vous pour quelque temps dans un lieu sûr; je vous offre de vous y faire conduire. Je ne sais si M. de Benavidés en veut à mes jours, me répondit-elle; je sais seulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner, et je le remplirai, quoi qu'il m'en puisse coûter. Elle se tut quelques momens, et reprenant la parole : Je vais, continua-t-elle, vous donner, par une entière confiance, la plus grande marque d'estime que je puisse vous donner; aussi bien l'aveu que j'ai à vous faire m'est-il nécessaire pour conserver la vôtre; allez retrouver votre frère; une plus longue conversation pourroit lui être suspecte, revenez ensuite le plutôt que vous pourrez.

Je sortis, comme madame Benavidés le souhaitoit; le chirurgien avoit ordonné qu'on ne laissât entrer personne dans la chambre de M. de

Benavidès; je courus retrouver sa femme, agité de mille pensées différentes : je désirois de savoir ce qu'elle avoit à me dire, et je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu, l'amour que vous aviez pris pour elle le premier moment que vous l'aviez vue. Elle ne me dissimula point l'inclination que vous lui aviez inspirée.

Quoi! m'écriai-je à cet endroit du récit de dom Gabriel, j'avois touché l'inclination de la plus parfaite personne du monde, et je l'ai perdue! Cette idée pénétra mon cœur d'un sentiment si tendre, que mes larmes, qui avoient été retenues jusque-là par l'excès de mon désespoir, commencèrent à couler.

Oui, continua dom Gabriel, vous en étiez aimé : quel fonds de tendresse je découvris pour vous dans son cœur, malgré ses malheurs, malgré sa situation présente! Je sentois qu'elle appuyoit avec plaisir sur tout ce que vous aviez fait pour elle; elle m'avoua qu'elle vous avoit reconnu, quand je la conduisis dans la chambre où vous peigniez; qu'elle vous avoit écrit, pour vous ordonner de partir, et qu'elle n'avoit pu trouver une occasion de vous donner sa lettre. Elle me conta ensuite comment son mari vous avoit surpris dans le moment même où vous lui disiez un

éternel adieu; qu'il avoit voulu la tuer, et que c'étoit en la défendant que vous aviez blessé M. de Benavidès. Sauvez ce malheureux, ajouta-t-elle; vous seul pouvez le dérober au sort qui l'attend; car je le connois; dans la crainte de m'exposer, il souffriroit les derniers supplices, plutôt que de déclarer ce qu'il est. Il est bien payé de ce qu'il souffre, lui dis-je, madame, par la bonne opinion que vous avez de lui. Je vous ai découvert toute ma foiblesse, répliqua-t-elle; mais vous avez dû voir que, si je n'ai pas été maîtresse de mes sentimens, je l'ai, du moins, été de ma conduite, et que je n'ai fait aucune démarche que le plus rigoureux devoir puisse condamner. Hélas! madame, lui dis-je, vous n'avez pas besoin de vous justifier; je sais trop, par moi-même, qu'on ne dispose pas de son cœur comme on le voudroit. Je vais mettre tout en usage, ajoutai-je, pour vous obéir, et pour délivrer le comte de Comminge; mais j'ose vous dire qu'il n'est peut-être pas le plus malheureux.

Je sortis en prononçant ces paroles, sans oser jeter les yeux sur madame de Benavidès; je fus m'enfermer dans ma chambre pour résoudre ce que j'avois à faire. Mon parti étoit pris de vous délivrer; mais je ne savois pas si je ne devois pas fuir moi-même. Ce que j'avois souffert, pendant

le récit que je venois d'entendre, me faisoit connoître à quel point j'étois amoureux; il falloit m'affranchir d'une passion si dangereuse pour ma vertu; mais il y avoit de la cruauté à abandonner madame de Benavidés seule, entre les mains d'un mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des irrésolutions, je me déterminai à secourir madame de Benavidés, et à l'éviter avec soin. Je ne pus lui rendre compte de votre évasion que le lendemain; elle me parut un peu plus tranquille; je crus cependant m'apercevoir que son affliction étoit encore augmentée, et je ne doutai pas que ce ne fût par la connoissance que je lui avois donnée de mes sentimens: je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma présence lui causoit.

Je fus plusieurs jours sans la voir; le mal de mon frère qui augmentoit, et qui faisoit tout craindre pour sa vie, m'obligea de lui faire une visite pour l'en avertir. Si j'avois perdu M. de Benavidés par un événement ordinaire, me dit-elle, sa perte m'auroit été moins sensible; mais la part que j'aurois à celui-ci, me la rendroit tout à fait douloureuse. Je ne crains point les mauvais traitemens qu'il peut me faire; je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué; s'il vit, j'espère qu'il connoîtra mon inno-

cence, et qu'il me rendra son estime. Il faut aussi, madame, lui dis-je, que je tâche de mériter la vôtre. Je vous demande pardon des sentimens que je vous ai laissé voir : je n'ai pu ni les empêcher de naître, ni vous les cacher. Je ne sais même si je pourrai en triompher; mais je vous jure que je ne vous en importunerai jamais; j'aurois même pris déjà le parti de m'éloigner de vous, si votre intérêt ne me retenoit ici. Je vous avoue, me dit-elle, que vous m'avez sensiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter jusqu'à la consolation que j'aurois trouvée dans votre amitié.

Les larmes qu'elle répandoit en me parlant, firent plus d'effet sur moi que toute ma raison; je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une personne déjà si malheureuse. Non, madame, lui dis-je, vous ne serez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas, et je me rendrai digne de la vôtre, par le soin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement en la quittant, plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connoissois. Bien loin de la fuir, je voulus, par les engagemens que je prendrois avec elle en la voyant, me donner à moi-même de nouvelles raisons de faire mon devoir. Ce moyen me réus-

sit; je m'accoutumois peu à peu à réduire mes sentimens à l'amitié; je lui disois naturellement le progrès que je faisois; elle m'en remercioit comme d'un service que je lui aurois rendu; et, pour m'en récompenser, elle me donnoit de nouvelles marques de sa confiance; mon cœur se révoltoit encore quelquefois; mais la raison restoit la plus forte. Mon frère, après avoir été assez long-temps dans un très-grand danger, revint enfin : il ne voulut jamais accorder à sa femme la permission de le voir, qu'elle lui demanda plusieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre, que madame de Benavidés tomba malade à son tour; sa jeunesse la tira d'affaire, et j'eus lieu d'espérer que sa maladie avoit attendri son mari pour elle; quoiqu'il se fût obstiné à ne la point voir, quelqu'instance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de son mal, il demandoit de ses nouvelles avec quelque sorte d'empressement.

Elle commençoit à se mieux porter, quand M. de Benavidés me fit appeler. J'ai une affaire importante, me dit-il, qui demanderoit ma présence à Saragosse; ma santé ne me permet pas de faire ce voyage; je vous prie d'y aller à ma place; j'ai ordonné que mes équipages fussent prêts, et vous m'obligerez de partir tout à l'heu-

re. Il est mon aîné d'un grand nombre d'années; j'ai toujours eu pour lui le respect que j'aurois eu pour mon père, et il m'en a tenu lieu; je n'avois d'ailleurs aucune raison pour me dispenser de faire ce qu'il souhaitoit de moi : il fallut donc me résoudre à partir; mais je crus que cette marque de ma complaisance me mettoit en droit de lui parler sur madame de Benavidés. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir! il me parut que je l'avois ébranlé; je crus même le voir attendri. J'ai aimé madame de Benavidés, me dit-il, de la passion du monde la plus forte; elle n'est pas encore éteinte dans mon cœur; mais il faut que le temps et la conduite qu'elle aura à l'avenir, effacent le souvenir de ce que j'ai vu. Je n'osai contester ses sujets de plainte; c'étoit le moyen de rappeler ses fureurs. Je lui demandai seulement la permission de dire à ma belle-sœur les espérances qu'il me donnoit; il me le permit. Cette pauvre femme reçut cette nouvelle avec une sorte de joie. Je sais, me dit-elle, que je ne puis être heureuse avec M. de Benavidés; mais j'aurai du moins la consolation d'être où mon devoir veut que je sois.

Je la quittai après l'avoir encore assurée des bonnes dispositions de mon frère. Un des principaux domestiques de la maison, à qui je me

confiois, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder, et de m'en instruire. Après ces précautions que je crus suffisantes, je pris la route de Saragosse; il y avoit près de quinze jours que j'y étois arrivé, que je n'avois eu encore aucune nouvelle; ce long silence commençoit à m'inquiéter, quand je reçus une lettre de ce domestique qui m'apprenoit que, trois jours après mon départ, M. de Benavidès l'avoit mis dehors et tous ses camarades, et qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma, et la femme de cet homme.

Je frémis en lisant sa lettre, et, sans m'embarrasser des affaires dont j'étois chargé, je pris sur-le-champ la poste.

J'étois à trois journées d'ici, quand je reçus la fatale nouvelle de la mort de madame de Benavidès; mon frère, qui me l'écrit lui-même, m'en paroît si affligé, que je ne saurois croire qu'il y ait eu part : il me mande que l'amour qu'il avoit pour sa femme, l'avoit emporté sur sa colère; qu'il étoit près de lui pardonner, quand la mort la lui avoit ravie; qu'elle étoit retombée peu après mon départ, et qu'une fièvre violente l'avoit emportée le cinquième jour. J'ai su, depuis que je suis ici, où je suis venu chercher quelque consolation auprès de dom Jérôme, qu'il

est plongé dans la plus affreuse mélancolie ; il ne veut voir personne, il m'a même fait prier de ne pas aller sitôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir, continua dom Gabriel ; les lieux où j'ai vu la malheureuse madame de Benavidés, et où je ne la verrois plus, ajouteroient encore à ma douleur ; il semble que sa mort ait réveillé mes premiers sentimens ; et je ne sais si l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié : j'ai résolu de passer en Hongrie, où j'espère trouver la mort dans les périls de la guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel cessa de parler ; je ne pus lui répondre, ma voix étoit étouffée par mes soupirs et par mes larmes ; il en répandoit aussi bien que moi ; il me quitta enfin sans que j'eusse pu lui dire une parole. Dom Jérôme l'accompagna, et je restai seul : ce que je venois d'entendre augmentoit l'impatience que j'avois de me trouver dans un lieu où rien ne me dérobât à ma douleur ; le désir d'exécuter ce projet hâta ma guérison : après avoir langui si long-temps, mes forces commencèrent à revenir ; ma blessure se ferma, et je me vis en état de partir en peu de temps : les adieux de dom Jérôme et de moi furent, de sa part, remplis de beaucoup de témoignages d'amitié ; j'aurois voulu y répondre ; mais j'avois perdu ma

chère Adélaïde, et je n'avois de sentiment que pour la pleurer. Je cachai mon dessein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obstacle : j'écrivis à ma mère par Saint-Laurent, à qui j'avois fait croire que j'attendrois la réponse dans le lieu où j'étois. Cette lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé; je finissois en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle : j'ajoutois que j'avois cru devoir lui épargner la vue d'un malheureux qui n'attendoit que la mort; enfin, je la priois de ne faire aucune perquisition pour découvrir ma retraite, et je lui recommandois Saint-Laurent.

Je lui donnai, quand il partit, tout ce que j'avois d'argent; je ne gardai que ce qui m'étoit nécessaire pour faire mon voyage. La lettre de madame de Benavidès, et son portrait que j'avois toujours sur mon cœur, étoient le seul bien que je m'étois réservé. Je partis le lendemain du départ de Saint-Laurent. Je vins, sans presque m'arrêter, à l'abbaye de la T..... je demandai l'habit en arrivant; le père abbé m'obligea de passer par les épreuves. On me demanda, quand elles furent finies, si la mauvaise nourriture et les austérités ne me paroissoient pas au dessus de mes forces : ma douleur m'occupoit si entièrement, que je ne m'étois pas même aperçu du change-

ment de nourriture et de ces austérités dont on me parloit.

Mon insensibilité à cet égard fut prise pour une marque de zèle, et je fus reçu ; l'assurance que j'avois par là, que mes larmes ne seroient point troublées, et que je passerois ma vie entière dans cet exercice, me donna quelqu'espèce de consolation ; l'affreuse solitude, le silence qui régnoit toujours dans cette maison, la tristesse de tous ceux qui m'environnoient me laissoient tout entier à cette douleur qui m'étoit devenue si chère, qui me tenoit presque lieu de ce que j'avois perdu. Je remplissois les exercices du cloître, parce que tout m'étoit également indifférent ; j'allois tous les jours dans quelqu'endroit écarté des bois ; là, je relisois cette lettre, je regardois le portrait de ma chère Adélaïde ; je baignois de mes larmes l'un et l'autre, et je revenois le cœur encore plus plein de tristesse.

Il y avoit trois années que je menois cette vie, sans que mes peines eussent eu le moindre adoucissement, quand je fus appelé par le son de la cloche pour assister à la mort d'un religieux ; il étoit déjà couché sur la cendre, et on alloit lui administrer le dernier sacrement, lorsqu'il demanda au père abbé la permission de parler.

Ce que j'ai à dire, mon père, ajouta-t-il, ani-

mera d'une nouvelle ferveur ceux qui m'écoutent, pour celui qui par des voies si extraordinaires m'a tiré du profond abîme où j'étois plongé, pour me conduire dans le port du salut.

Il continua ainsi :

Je suis indigne de ce nom de frère dont ces saints religieux m'ont honoré : vous voyez en moi une malheureuse pécheresse qu'un amour profane a conduite dans ces saints lieux. J'aimois et j'étois aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne : la haine de nos pères mit obstacle à notre mariage. Je fus même obligée, pour l'intérêt de mon amant, d'en épouser un autre. Je cherchai jusque dans le choix de mon mari à lui donner des preuves de mon fol amour : celui qui ne pouvoit m'inspirer que de la haine, fut préféré, parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalousie. Dieu a permis qu'un mariage contracté dans des vues si criminelles, ait été pour moi une source de malheurs. Mon mari et mon amant se blessèrent à mes yeux ; le chagrin que j'en conçus me rendit malade ; je n'étois pas encore rétablie quand mon mari m'enferma dans une tour de sa maison, et me fit passer pour morte ; je fus deux ans en ce lieu, sans autre consolation que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'apporter ma nourriture ; mon mari,

non content des maux qu'il me faisoit souffrir, avoit encore la cruauté d'insulter à ma misère : mais, que dis-je, ô mon Dieu ! j'ose appeler cruauté l'instrument dont vous vous serviez pour me punir ! Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux sur mes égaremens : bien loin de pleurer mes péchés, je ne pleurois que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté ; le même domestique, seul instruit de ma destinée, vint m'ouvrir ma prison, et m'apprit que j'avois passé pour morte dès l'instant qu'on m'avoit enfermée. La crainte des discours, que mon aventure feroit tenir de moi, me fit penser à la retraite ; et, pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne savoit aucune nouvelle de la seule personne qui pouvoit me retenir dans le monde. Je pris un habit d'homme pour sortir avec plus de facilité du château ; le couvent que j'avois choisi, et où j'avois été élevée, n'étoit qu'à quelques lieues d'ici : j'étois en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette église : à peine y étois-je, que je distinguai parmi ceux qui chantoient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller jusqu'à mon cœur ; je crus être séduite par la force de mon imagination ; je m'approchai, et, malgré le changement que le temps et

les austérités avoient apporté sur son visage, je reconnus ce séducteur si cher à mon souvenir. Que devins-je, grand Dieu! à cette vue! de quel trouble ne fus-je point agitée! loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie sainte, je blasphémai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punîtes pas mes murmures impies, ô mon Dieu! et vous vous servîtes de ma propre misère pour m'attirer à vous. Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermoit ce que j'aimois; et, pour ne m'en plus séparer, après avoir congédié mon conducteur, je me présentai à vous, mon père; vous fûtes trompé par l'empressement que je montrois pour être admise dans votre maison; vous m'y reçûtes. Quelle étoit la disposition que j'apportois à vos saints exercices? Un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimoit. Dieu qui vouloit, en m'abandonnant à moi-même, me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui, permettoit sans doute ces douceurs empoisonnées, que je goûtois à respirer le même air et à être dans le même lieu. Je m'attachois à tous ses pas, je l'aidois dans son travail autant que mes forces pouvoient me le permettre, et je me trouvois dans ces momens payée de tout ce que je souffrois. Mon égarement n'alla pourtant pas jusqu'à me faire connoître : mais quel fut le

motif qui m'arrêta ? la crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien ; sans cette crainte, j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une âme que je croyois qui étoit toute à lui.

Il y a deux mois que, pour obéir à la règle du saint fondateur qui a voulu, par l'idée continuelle de la mort, sanctifier la vie de ses religieux, il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun leur tombeau. Je suivois, comme à l'ordinaire, celui à qui j'étois liée par des chaînes si honteuses : la vue de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creusoit, me pénétrèrent d'une affliction si vive, qu'il fallut m'éloigner pour laisser couler des larmes qui pouvoient me trahir ; il me sembloit, depuis ce moment, que j'allois le perdre ; cette idée ne m'abandonnoit plus ; mon attachement en prit encore de nouvelles forces ; je le suivois partout ; et, si j'étois quelques heures sans le voir, je croyois que je ne le verrois plus.

Voici le moment heureux que Dieu avoit préparé pour m'attirer à lui ; nous allions dans la forêt couper du bois pour l'usage de la maison, quand je m'aperçus que mon compagnon m'avoit quittée ; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à

regarder quelque chose qu'il avoit tiré de son sein. Sa rêverie étoit si profonde, que j'allai à lui, et que j'eus le temps de considérer ce qu'il tenoit, sans qu'il m'aperçût. Quel fut mon étonnement quand je reconnus mon portrait! Je vis alors que, bien loin de jouir de ce repos que j'avois tant craint de troubler, il étoit comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle; je vis Dieu irrité appesantir sa main toute-puissante sur lui; je crus que cet amour que je portois jusqu'aux pieds des autels, avoit attiré la vengeance céleste sur celui qui en étoit l'objet. Pleine de cette pensée, je vins me prosterner aux pieds de ces mêmes autels; je vins demander à Dieu ma conversion, pour obtenir celle de mon amant. Oui, mon Dieu! c'étoit pour lui que je vous priois, c'étoit pour lui que je versois des larmes, c'étoit son intérêt qui m'amenoit à vous. Vous eûtes pitié de ma foiblesse, ma prière tout insuffisante, toute profane qu'elle étoit encore, ne fut pas rejetée; votre grâce se fit sentir à mon cœur. Je goûtai, dès ce moment, la paix d'une âme qui est avec vous, et qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des souffrances; je tombai malade peu de jours après. Si le compagnon de mes égaremens gémit encore sous le poids du péché, qu'il jette les yeux sur moi, qu'il considère ce

qu'il a follement aimé, qu'il pense à ce moment redoutable où je touche, et où il touchera bientôt; à ce jour où Dieu fera taire sa miséricorde pour n'écouter que sa justice! Mais je sens que le temps de mon dernier sacrifice s'approche; j'implore le secours des prières de ces saints religieux; je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné; et je me reconnois indigne de partager leur sépulture.

Le son de voix d'Adélaïde, si présent à mon souvenir, me l'avoit fait reconnoître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expression pourroit représenter ce qui se passoit alors dans mon cœur! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le désespoir peuvent faire sentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois prosterné comme les autres religieux. Tant qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre une de ses paroles avoit retenu mes cris; mais, quand je compris qu'elle avoit expiré, j'en fis de si douloureux, que les religieux vinrent à moi, et me relevèrent. Je me démêlai de leurs bras, je courus me jeter à genoux auprès du corps d'Adélaïde; je lui prenois les mains que j'arrosois de mes larmes. Je vous ai donc perdue une seconde fois, ma chère Adélaïde, m'écriai-je, et je vous ai per-

due pour toujours! Quoi ! vous avez été si longtemps auprès de moi, et mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue! nous ne nous séparerons du moins jamais; la mort, moins barbare que mon père, ajoutai-je, en la serrant entre mes bras, va nous unir malgré lui.

La véritable piété n'est point cruelle; le père abbé, attendri de ce spectacle, tâcha, par les exhortations les plus tendres et les plus chrétiennes, de me faire abandonner ce corps, que je tenois étroitement embrassé. Il fut enfin obligé d'y employer la force; on m'entraîna dans une cellule, où le père abbé me suivit; il passa la nuit avec moi, sans pouvoir rien gagner sur mon esprit. Mon désespoir sembloit s'accroître par les consolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi, lui disois-je, Adélaïde; pourquoi m'en avez-vous séparé? Non, je ne puis plus vivre dans cette maison où je l'ai perdue, où elle a souffert tant de maux; par pitié, ajoutai-je, en me jetant à ses pieds, permettez-moi d'en sortir! que feriez-vous d'un misérable dont le désespoir troubleroit votre repos? Souffrez que j'aille dans l'hermitage attendre la mort; ma chère Adélaïde obtiendra de Dieu que ma pénitence soit salutaire; et vous, mon père, je vous demande cette dernière grâce, promettez-moi que le même tombeau unira

nos cendres. Je vous promettrai, à mon tour, de ne rien faire pour hâter ce moment, qui peut seul mettre fin à mes maux. Le père abbé, par compassion et peut-être encore plus pour ôter de la vue de ses religieux un objet de scandale, m'accorda ma demande et consentit à ce que je voulus. Je partis dès l'instant pour ce lieu ; j'y suis depuis plusieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

FIN DES MÉMOIRES DE COMMINGE.

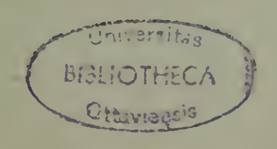
LE SIÉGE
DE CALAIS,
NOUVELLE HISTORIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

Monsieur de Vienne, issu d'une des plus illustres maisons de Bourgogne, n'eut qu'une fille de son mariage avec mademoiselle de Chauvirey.

La naissance, la richesse et sur-tout la beauté de mademoiselle de Vienne, lui donnèrent pour amans déclarés tous ceux qui pouvoient prétendre à l'alliance de M. de Vienne. M. de Granson, dont la naissance n'étoit pas inférieure, fut préféré à ses rivaux. Quoiqu'aimable et amoureux, il n'avoit point touché le cœur de mademoiselle de Vienne; mais la vertu prit la place des sentimens. Elle remplissoit ses devoirs d'une manière si naturelle, que M. de Granson put se croire aimé: un bonheur qui ne lui coûtoit plus de soins, ne le satisfit pas long-temps.

A peine une année s'étoit écoulée depuis son mariage, qu'il chercha, dans de nouveaux amu-



semens, des plaisirs moins tranquilles. Madame de Granson vit l'éloignement de son mari avec quelque sorte de peine; les intérêts de la beauté ne sont guère moins chers à une jeune personne que ceux de son cœur.

Elle étoit, depuis son enfance, liée d'une tendre amitié avec la comtesse de Beaumont, sœur de M. de Canaple. Un jour que la compagnie avoit été nombreuse chez madame de Granson, et que madame de Beaumont s'étoit aperçue qu'elle ne s'étoit prêtée à la conversation que par une espèce d'effort: J'ai envie, lui dit madame de Beaumont, aussitôt qu'elles furent seules, de deviner ce qui vous rend si distraite. Ne le devinez point, je vous prie, répondit madame de Granson; laissez-moi vous cacher une foiblesse dont je suis honteuse. Vous avez tort de l'être, répliqua madame de Beaumont; vos sentimens sont raisonnables; M. de Granson a fait tout ce qu'il falloit pour se faire aimer de vous; il fait présentement tout ce qu'il faut pour vous donner de la jalousie. Je vous assure, dit madame de Granson, que, si j'aimois mon mari de la façon que vous le pensez, je ne serois point honteuse de me trouver sensible à sa conduite présente; mais je ne l'ai jamais aimé qu'autant que le devoir l'exigeoit; son cœur n'est point nécessaire au bonheur du mien;

c'est le mépris de ce que je puis avoir d'agrémens qui m'irrite. Je suis humiliée qu'une année de mariage ait éteint l'amour de mon mari, et je me reproche de me trouver des sentimens qui ne sont excusables que lorsque la tendresse les fait naître.

Monsieur votre frère, qui ne m'a jamais vue, continua-t-elle, mais qui a été le confident de la passion de M. de Granson, et à qui, dans les commencemens de notre mariage, il a peut-être vanté son bonheur, sera bien étonné de le trouver, à son retour, amoureux d'une autre femme. Il devroit en être étonné, dit madame de Beaumont, et je vous assure cependant qu'il ne le sera pas; il croit qu'on ne peut-être long-temps amoureux et heureux; mais aussi il est bien éloigné de penser, comme la plupart des hommes, qu'on peut, sans intéresser la probité, manquer à une femme; il est persuadé, au contraire, qu'on ne sauroit mettre trop de vertu dans un engagement qui trouble souvent toute la vie d'une malheureuse à qui l'on a persuadé qu'on l'aimeroit toujours. Aussi, ajouta madame de Beaumont, mon frère ne s'est-il jamais permis d'engagement sérieux.

Je suis tout à fait fâchée, répondit madame de Granson, de ce que vous m'apprenez; la liaison qui est entre M. de Canaple et M. de Granson, et

celle qui est entre vous et moi, m'avoient fait naître l'espérance d'en faire mon ami; mais je crains qu'il ne soit aussi inconstant en amitié, qu'il l'est en amour. Ce n'est pas la même chose, répliqua madame de Beaumont; l'amitié n'a point comme l'amour un but déterminé; et c'est ce but, une fois gagné, qui gâte tout chez mon frère; mais je doute qu'il s'empresse d'être de vos amis; il craint de voir les femmes qu'il pourroit aimer, et vous êtes faite de façon à lui donner très-légitimement cette crainte; je crois même que, quoiqu'il soit fort aimable, il ne vous le paroîtra point du tout; car il faut encore vous dire ce petit trait de son caractère; son esprit ne se montre jamais mieux que quand il n'a rien à craindre pour son cœur. C'est-à-dire, répliqua madame de Granson, qu'il fait injure toutes les fois qu'il cherche à plaire, et qu'il faudroit l'en haïr. En vérité vous avez un frère bien singulier, et, si vous lui ressembliez, je ne vous aimerois pas autant que je vous aime.

Quand madame de Granson fut seule, elle ne put s'empêcher de repasser dans son esprit tout ce qu'elle venoit d'entendre sur le caractère de M. de Canaple. Il croit donc, disoit-elle, qu'il n'a qu'à aimer pour être aimé. Ah! que je lui prouverois bien le contraire, et que j'aurois de

plaisir à mortifier sa vanité! Ce sentiment, que madame de Granson ne se reprochoit pas, l'occupoit plus qu'il ne méritoit. Elle s'informoit, avec quelque sorte d'empressement, du temps où M. de Canaple devoit venir.

Ce temps ne tarda guère. M. de Granson annonça à sa femme l'arrivée de son ami, et la pria de trouver bon qu'ils logeassent ensemble, comme ils avoient toujours fait. A quelques jours de là, il lui présenta M. de Canaple : peu d'hommes étoient aussi bien faits que lui; toute sa personne étoit remplie de grâce, et sa physionomie avoit des charmes particuliers dont il étoit difficile de se défendre.

Madame de Granson, quoique prévenue sur son caractère, ne put s'empêcher de le voir tel qu'il étoit. Pour lui, ses yeux seuls la trouvèrent belle; et, dans cette situation où il ne craignoit rien pour son repos, il ne contraignit point le talent qu'il avoit naturellement de plaire. Attentif, rempli de soins, il voyoit madame de Granson à toutes les heures, et il se montroit toujours avec de nouvelles grâces; elles faisoient leur impression. Madame de Granson fut quelque temps sans s'en apercevoir; elle croyoit, de bonne foi, que le dessein qu'elle avoit de lui plaire, n'étoit que le désir de mortifier sa vanité; mais le cha-

grin de n'y pas réussir l'éclaira sur ses sentimens. Est-il possible, disoit-elle, que je ne doive les soins du comte de Canaple qu'à son indifférence! mais pourquoi vouloir m'en faire aimer? qui m'assure que je serois insensible? hélas! le dépit que me cause son indifférence, ne m'apprend que trop combien je suis foible! loin de chercher à lui plaire, il faut au contraire éviter de le voir. Je suis humiliée de n'avoir pu le rendre sensible; eh! que ferois-je donc, s'il m'inspiroit des sentimens que je dusse me reprocher?

Ce projet de fuir M. de Canaple n'étoit pas aisé à exécuter : la maison de M. de Granson étoit devenue la sienne; elle-même y avoit consenti; que penseroit le public si elle changeoit de conduite? mais, ce qu'elle craignoit beaucoup plus, que penseroit M. de Canaple? ne viendroit-il point à soupçonner la vérité?

Il étoit difficile qu'elle conservât au milieu de tant d'agitations toute la liberté de son esprit. Elle devint triste et distraite avec tout le monde, et inégale et presque capricieuse avec M. de Canaple. Quelquefois entraînée par son penchant, elle avoit pour lui des distinctions flatteuses; mais, dès qu'elle s'en étoit aperçue, elle l'en punissoit en le traitant tout à fait mal. Il étoit étonné et même affligé de ce qu'il regardoit comme une

inégalité d'humeur dans madame de Granson. Il lui avoit reconnu tant de mérite, que, sans prendre d'amour pour elle, il avoit pris du moins beaucoup d'estime et même beaucoup d'amitié.

Cependant les mauvais traitemens augmentoient à mesure qu'il plaisoit davantage. Il craignit à la fin d'avoir déplu, et il en parla à sa sœur. Je suis persuadée, lui dit madame de Beaumont, que madame de Granson aime son mari plus qu'elle ne croit. Elle est jalouse; peut-être vous soupçonne-t-elle d'avoir part à des galanteries dont elle est blessée. Voilà ce qui cause son chagrin contre vous. Elle est bien injuste, répliqua M. de Canaple; mais je n'en travaillerai pas moins pour son repos. Je vais mettre en usage tout le crédit que j'ai sur son mari, pour l'engager à revenir à elle. En vérité, dit en riant madame de Beaumont, un homme qui croit que la vivacité de l'amour finit où le bonheur commence, me paroît peu propre à prêcher la fidélité à un mari.

Quelle que soit ma façon de penser, répliqua M. de Canaple, il est bien sûr du moins que je ne pourrois me résoudre à rendre malheureuse une femme dont je serois aimé, et que j'aurois mise en droit de compter sur ma tendresse.

Cependant madame de Granson, toujours obligée à voir M. de Canaple, ne pouvoit se guérir

de son inclination pour lui. Elle résolut de passer une partie de l'été à Vermanton, dans une terre de son mari. M. de Granson, que la présence de sa femme contraignoit un peu, consentit sans peine à ce qu'elle vouloit; mais il ne la laissa pas long-temps dans sa solitude. Il se brouilla peu de temps après avec sa maîtresse. M. de Canaple profita de cette conjoncture, et lui représenta si vivement ce qu'il devoit à sa femme, qu'il l'obligea de l'aller retrouver.

L'absence de M. de Canaple, et les reproches qu'elle ne cessoit de se faire d'être sensible, malgré son devoir, pour un homme dont l'indifférence ne laissoit même aucune excuse à sa foiblesse avoient produit quelqu'effet. M. de Granson la trouva embellie, et il se remit à l'aimer avec autant de vivacité que jamais. Elle recevoit les empressemens de son mari, avec plus de complaisance qu'elle n'avoit encore fait; il lui sembloit qu'elle lui devoit ce dédommagement, et qu'elle n'en pouvoit trop faire pour réparer le tort secret qu'elle se sentoit.

Tant qu'elle avoit été seule, elle avoit évité, sous ce prétexte, de recevoir du monde; la présence de M. de Granson le fit cesser, et attira dans le château tous les hommes et toutes les femmes de condition du voisinage. M. de Cana-

ple, pressé par son ami, y vint aussi. Madame de Granson, qui s'étoit bien promis de ne le plus distinguer des autres, par le bien ou le mal traiter, le reçut, et vécut avec lui très-poliment. Il crut devoir ce changement au conseil qu'il avoit donné, et se confirma, par là, dans l'opinion où il étoit déjà, de la passion de madame de Granson pour son mari.

M. de Granson aimoit les plaisirs; sa femme, attentive à lui plaire, se prêtoit à tous les amusemens que la campagne peut fournir. On chassoit; on alloit à la pêche, et souvent on passoit les nuits entières à danser. Le comte de Canaple faisoit voir, dans tous ces différens exercices, sa bonne grâce et son adresse; comme il n'aimoit rien, il étoit galant avec toutes les femmes; il plaisoit à toutes, et, parmi celles qui étoient chez madame de Granson, il y en avoit plus d'une auprès de laquelle il eût pu réussir, s'il eût voulu; mais il étoit bien éloigné de le vouloir.

M. de Châlons, dont les terres étoient peu éloignées, vint des premiers voir monsieur et madame de Granson; il avoit fait ses premières armes avec le comte de Canaple. Ils se revirent avec plaisir, et renouèrent une amitié qui avoit commencé dès leur plus tendre jeunesse. M. de Châlons engagea le comte de Canaple de venir pas-

ser quelque temps avec lui dans une terre qu'il avoit à une lieue de Vermanton; la chasse étoit leur principale occupation. Le comte de Canaple, entraîné à la poursuite d'un cerf, se trouva seul au commencement de la nuit dans la forêt. Comme il en connoissoit toutes les routes, et qu'il se vit fort près de Vermanton, il en prit le chemin. Il étoit si tard, quand il y arriva, et celui qui lui ouvrit la porte étoit si endormi, qu'à peine put-il obtenir qu'il lui donnât de la lumière. Il monta tout de suite dans son appartement, dont il avoit toujours une clef; la lumière qu'il portoit s'éteignit dans le temps qu'il en ouvrit la porte; il se déshabilla, et se coucha le plus promptement qu'il put.

Mais, quelle fut sa surprise, quand il s'aperçut qu'il n'étoit pas seul, et qu'il comprit, par la délicatesse d'un pied qui vint s'appuyer sur lui, qu'il étoit couché avec une femme; il étoit jeune et sensible. Cette aventure, où il ne comprenoit rien, lui donnoit déjà beaucoup d'émotion, quand cette femme, qui dormoit toujours, s'approcha de façon à lui faire juger très-avantageusement de son corps.

De pareils momens ne sont pas ceux de la réflexion. Le comte de Canaple n'en fit aucune, et profita du bonheur qui venoit s'offrir à lui. Cette

personne, qui ne s'étoit presque pas éveillée, se rendormit aussitôt profondément; mais son sommeil ne fut pas respecté. Mon Dieu! dit-elle d'une voix pleine de charmes, ne voulez-vous pas me laisser dormir? La voix de madame de Granson, que le comte de Canaple reconnut, le mit dans un trouble et dans une agitation qu'il n'avoit jamais éprouvés. Il regagna la place où il s'étoit mis d'abord, et attendit, avec une crainte qui lui ôtoit presque la respiration, le moment où il pourroit sortir. Il sortit enfin, et si heureusement, qu'il ne fut vu de personne, et regagna la maison de monsieur de Châlons.

L'extase et le ravissement l'occupèrent d'abord tout entier. Madame de Granson se présentoit à son imagination avec tous ses charmes; il se reprochoit de n'y avoir pas été sensible; il lui en demandoit pardon. Qu'ai-je donc fait jusqu'ici, disoit-il? Ah! que je réparerai bien, par la vivacité de mes sentimens, le temps que j'ai perdu! Mais, ajoutoit-il, me pardonnerez-vous mon indifférence? oublierez-vous que j'ai pu vous voir sans vous adorer?

La raison lui revint enfin, et lui fit connoître son malheur. Il vit, avec étonnement et avec effroi, qu'il venoit de trahir son ami, et de faire le plus sensible outrage à une femme qu'il res-

pectoit bien plus alors qu'il ne l'avoit jamais respectée. Son âme étoit déchirée par la honte et le repentir qu'il sentoit pour la première fois. Il ne pouvoit durer avec lui-même; cette probité, dont il avoit fait une profession si délicate, s'élevoit contre lui, lui exagéroit son crime, et ne lui permettoit aucune excuse.

J'ai donc mérité, disoit-il, la haine de la seule femme que je pouvois aimer! Comment oserai-je me présenter à ses yeux? irai-je braver sa colère? irai-je la faire rougir de mon crime? non, il faut m'éloigner pour jamais, et lui donner, en me condamnant à une absence éternelle, la seule satisfaction que je puisse lui donner.

Cette résolution ne tenoit pas long-temps; l'amour reprenoit ses droits, et l'idée même de ce crime qu'il détestoit, ramenoit malgré lui quelque douceur dans son âme. Il alloit jusqu'à espérer qu'il ne seroit jamais connu. Mais, si cette pensée le consoloit, elle n'augmentoit pas sa hardiesse. Comment osera-t-il la recevoir en se sentant si coupable?

Madame de Granson ne s'étoit éveillée que long-temps après le départ du comte de Canaple. Elle avoit été obligée de céder son appartement à madame la comtesse d'Artois, qui avoit passé chez elle en allant dans ses terres. M. de

Granson étoit parti, avant l'arrivée de la duchesse, pour une affaire pressée, et avoit assuré sa femme qu'il reviendroit la même nuit. Elle avoit cru, qu'instruit par ses gens, il étoit venu la trouver dans l'appartement de M. de Canaple. Comme elle étoit prête à se lever, elle aperçut quelque chose dans son lit, qui brilloit, et vit avec surprise que c'étoit la pierre d'une bague qui avoit été donnée par le roi, Philippe de Valois, au comte de Canaple, pour le récompenser de sa valeur, et qu'il ne quittoit jamais. Troublée, interdite à cette vue, elle ne savoit que penser; les soupçons qui lui venoient dans l'esprit, l'accabloient de douleur. Il lui restoit pourtant encore quelqu'incertitude; mais l'arrivée de M. de Granson ne la lui laissa pas long-temps.

Il vint dans la matinée, et vint en lui faisant mille caresses, et en lui demandant pardon de lui avoir manqué de parole. Quel coup de foudre! son malheur qui n'étoit plus douteux, lui parut tel qu'il étoit; la pâleur de son visage et un tremblement général qui la saisit, firent craindre à M. de Granson qu'elle ne fût malade; il le lui demanda avec inquiétude, et la pressa de se remettre au lit. Loin de l'écouter, elle sortit avec précipitation d'un lieu qui lui rappeloit si vivement sa honte.

Madame la comtesse d'Artois voulut partir cette même matinée. Madame de Granson ne fit nul effort pour la retenir. Le départ de M. de Granson, qui se crut obligé d'accompagner madame la comtesse d'Artois jusque chez elle, lui donna la triste liberté de s'y livrer à sa douleur; il n'y en eut jamais de plus sensible; elle se voyoit offensée, de la manière la plus cruelle, par un homme qu'elle avoit eu la foiblesse d'aimer. Elle s'en croyoit méprisée, et cette pensée lui donnoit tant de ressentiment contre lui, qu'elle le haïssoit alors autant qu'elle l'avoit aimé.

Quoi! disoit-elle, cet homme qui craindroit de manquer à la probité, s'il laissoit croire à une femme qu'il a de l'amour pour elle, cesse d'être vertueux pour moi seule! encore si j'avois dans mon malheur l'espérance de me venger! Mais il faut étouffer mon ressentiment pour en cacher la honteuse cause. Que deviendrois-je, grand Dieu, si ce funeste secret pouvoit être pénétré?

Elle passa le jour et la nuit abîmée dans sa triste pensée. Son mari revint le lendemain, et avec lui plusieurs personnes de qualité, à qui il avoit fait promettre de le venir voir. Madame de Beaumont étoit du nombre. Dans toute autre circonstance madame de Granson l'auroit vue avec plaisir; mais madame de Beaumont étoit sœur de M. de

Canaple; sa présence redoubloit l'embarras de madame de Granson. Pour y mettre le comble, elle demanda à son amie des nouvelles de son frère. Madame de Granson répondit, en rougissant et d'un air interdit, qu'il n'étoit pas dans le château, et se pressa de changer de conversation.

Madame de Beaumont ne fut pas long-temps sans s'apercevoir de la tristesse profonde où son amie étoit plongée. Ne me direz-vous point, lui dit-elle un jour qu'elle la trouva baignée dans ses larmes, ce qui cause l'affliction où je vous vois? Je ne le sais pas moi-même, répondit madame de Granson. Madame de Beaumont fit encore quelqu'instance; mais elle vit si bien qu'elle augmentoit le chagrin de son amie, qu'elle cessa de lui en parler.

Il y avoit déjà plusieurs jours que M. de Canaple étoit absent. M. de Granson lui écrivit pour le presser de revenir. Il en conclut que madame de Granson n'étoit pas instruite; et, pressé par le désir de la revoir, il se mit promptement en chemin; mais, à mesure qu'il approchoit, ses espérances s'évanouissoient et sa crainte augmentoit, et peut-être seroit-il retourné sur ses pas, s'il n'avoit été rencontré par un homme de la maison.

Il arriva si troublé, si éperdu, qu'à peine pou-

voit-il se soutenir. Tout le monde étoit occupé au jeu. Madame de Granson seule rêvoit dans un coin de la chambre; il alla à elle d'un pas chancelant; et, sans oser la regarder, dit quelques paroles mal articulées. Le trouble où elle étoit elle-même, ne lui permit pas de faire attention à celui du comte de Canaple.

Ils gardoient le silence l'un et l'autre, quand elle laissa tomber un ouvrage qu'elle tenoit; il s'empressa pour le relever, et, en le lui présentant, sans en avoir le dessein, sa main toucha celle de madame de Granson. Elle la retira avec promptitude, et jeta sur lui un regard plein d'indignation. Il fut terrassé, et, ne pouvant plus être maître de lui-même, il alla s'enfermer dans sa chambre. Ce lieu, où il avoit été si heureux, présentoit en vain des images agréables à son souvenir, il ne sentoit que le malheur d'être haï.

La façon dont madame de Granson l'avoit regardé, son air embarrassé, son silence, tout montroit qu'elle connoissoit son crime. Hélas! disoit-il, si elle pouvoit aussi connoître mon repentir! Mais il ne m'est pas même permis de le lui montrer: il ne m'est pas permis de mourir à ses pieds. Que je connoissois mal l'amour, quand je croyois qu'il ne subsistoit qu'à l'aide des désirs! Ce n'est pas la félicité dont j'ai joui que

je regrette; elle ne seroit rien pour moi, si le cœur n'en assaisonnoit le don. Un regard feroit mon bonheur. Il résolut ensuite de faire perdre à madame de Granson, par son respect et sa soumission, le souvenir de ce qui s'étoit passé, et de se conduire de façon qu'elle pût se flatter que lui-même ne s'en souvenoit plus. L'amitié qui étoit entre lui et M. de Granson, ne mettoit point d'obstacle à son dessein. Il ne s'agissoit pas d'être aimé; il vouloit seulement n'être pas haï.

Madame de Beaumont apprit, à son retour de la promenade, l'arrivée de son frère; elle alla le chercher avec empressement. Ils se demandèrent compte l'un à l'autre de ce qu'ils avoient fait depuis qu'ils ne s'étoient vus; et ce fut pour la première fois que le comte de Canaple se déguisa à une sœur qu'il aimoit tendrement.

Il eût cependant cédé au désir de parler de madame de Granson, s'il n'avoit senti qu'il ne lui seroit pas possible de prononcer ce nom, comme il le prononçoit autrefois. Madame de Beaumont prévint la question qu'il n'osoit lui faire. Vous avez réussi, lui dit-elle; Granson est plus amoureux de sa femme qu'il ne l'a jamais été. Elle est donc bien contente, dit M. de Canaple, avec un trouble qu'il eut de la peine à cacher! Je

n'y comprends rien, répliqua madame de Beaumont; elle aime son mari, elle en est aimée; cependant elle a un chagrin secret qui la dévore, et qui lui arrache même des larmes.

Ces paroles pénétrèrent M. de Canaple de la plus vive douleur. Il ne voyoit que trop qu'il étoit l'auteur de ces larmes; et la jalousie, qui commençoit à naître dans son cœur contre un mari aimé, achevoit de le désespérer. Il eût bien voulu rester seul; mais il falloit rejoindre la compagnie: malgré tous ses efforts, il parut d'une tristesse qui fut remarquée par madame de Granson: celle où elle étoit plongée elle-même, en devint un peu moindre.

On soupa; on passa la soirée à différens jeux; le hasard plaça toujours M. de Canaple auprès de madame de Granson. Il ne pouvoit s'empêcher d'attacher les yeux sur elle; mais il les baissoit d'un air timide dès qu'elle s'en apercevoit, et il sembloit lui demander pardon de son audace.

Il se rappela qu'elle lui avoit écrit autrefois quelques lettres, qu'il avoit gardées. L'impatience de les relire ne lui permit pas d'attendre son retour à Dijon. Il envoya un valet de chambre chercher la cassette qui les renfermoit. Ces lettres lui paroissoient alors bien différentes de ce qu'elles lui avoient paru autrefois. Quoiqu'elles

ne continssent que des bagatelles, il ne pouvoit se lasser de les relire; les témoignages d'amitié qui s'y trouvoient, lui donnèrent d'abord un plaisir sensible; mais ce plaisir fut de peu de durée; il n'en sentoit que mieux la différence du traitement qu'il éprouvoit alors.

Madame de Granson étoit pourtant moins animée contre lui; la conduite respectueuse qu'il gardoit avec elle, faisoit peu à peu son effet; mais elle ne diminuoit ni sa honte ni son embarras; peut-être même en étoient-ils augmentés. M. de Granson y mettoit le comble par les empressemens peu ménagés qu'il avoit pour elle. Il en coûtoit à sa modestie d'y répondre; et n'y répondre point, c'eût été une espèce de faveur pour le comte de Canaple qui en étoit souvent le témoin.

Que ne souffroit-il pas dans ces occasions? Il sortoit quelquefois si désespéré de la chambre de madame de Granson, qu'il formoit le dessein de n'y rentrer jamais. Je me suis plongé moi-même dans l'abîme où je suis, disoit-il; sans moi, sans mes soins, Granson, livré à son inconstance, auroit donné tant de dégoûts à sa femme, qu'elle auroit cessé de l'aimer, et je serois du moins délivré du supplice de la voir sensible pour un autre. Mais, reprenoit-il, ai-je oublié que cet

homme, qui excite ma jalousie, est mon ami? Voudrois-je lui enlever les douceurs de son mariage? Est-il possible que la passion m'égare jusqu'à ce point? Je ne connois plus d'autres sentimens, d'autres devoirs que ceux de l'amour. Tout ce que j'avois de vertu m'est enlevé par cette funeste passion, et, loin de la combattre, je cherche à la nourrir. Je me fais de vains prétextes de voir madame de Granson, que je devrois fuir. Il faut m'éloigner, et regagner, si je puis, cet état heureux où je pouvois être avec moi-même, où je pouvois, avec satisfaction, connoître le fond de mon âme.

M. de Canaple n'étoit pas le seul qui prenoit cette résolution; c'étoit pour l'éviter que madame de Granson étoit venue à la campagne. Le même motif la pressoit de retourner à Dijon.

Madame de Beaumont et le reste de la compagnie partirent quelques jours avant celui où madame de Granson avoit fixé son départ. Le seul comte de Canaple demeura. Il crut que, dans le dessein où il étoit de fuir madame de Granson pour jamais, il pouvoit se permettre la satisfaction de la voir encore deux jours. Elle évitoit, avec un soin extrême, de se trouver avec lui; et, quoiqu'il le désirât, il se craignoit trop lui-même pour en chercher l'occasion.

Le hasard fit ce qu'il n'eût osé faire. La veille du jour marqué pour leur départ, il alla se promener dans un bois qui étoit près du château. Sa promenade avoit duré déjà assez long-temps, quand il aperçut madame de Granson assise sur le gazon à quelques pas de lui. Sans savoir même ce qu'il faisoit, il s'avança vers elle. La vue du comte de Canaple, si proche d'elle, la fit tressaillir; et, se levant d'un air effrayé, elle s'éloigna avec beaucoup de diligence. Loin de faire effort pour la retenir, l'étonnement et la confusion l'avoient rendu immobile; et M. de Granson, qui le cherchoit pour lui faire part des lettres qu'il venoit de recevoir, le trouva encore dans la même place, si enfoncé dans ses pensées qu'il lui demanda plus d'une fois inutilement ce qu'il faisoit là.

Il répondit enfin le mieux qu'il put à cette question. M. de Granson, occupé de ce qu'on lui mandoit, ne fit nulle attention à sa réponse. La trêve, lui dit-il, vient d'être rompue entre la France et l'Angleterre. M. de Vienne, mon beau-père, est nommé gouverneur de Calais; on croit qu'Édouard en veut à la Picardie, et que tout l'effort de la guerre sera de ce côté-là. Il ne me conviendroit pas de rester chez moi, tandis que toute la France sera en armes : je veux offrir mes services

au roi; mais, comme mon beau-père, qui a ordre de partir pour son gouvernement, ne peut me présenter, j'attends ce service de votre amitié.

Un homme comme vous, répondit le comte de Canaple, se présente tout seul; je ferai cependant ce qui conviendra; mais, si vous voulez que nous allions ensemble à la cour, nous n'avons pas un moment à perdre. La compagnie de gens d'armes que j'ai l'honneur de commander, est actuellement en Picardie. Jugez quelle seroit ma douleur, si, pendant mon absence, il y avoit quelqu'action. Je ne vous demande, lui dit M. de Granson, que deux jours. J'irai, répliqua le comte de Canaple, vous attendre à Dijon, où j'ai quelqu'affaire à régler.

Le comte de Canaple, qui craignoit, après ce qui venoit de se passer, la vue de madame de Granson, trouvoit une espèce de consolation dans la nécessité où il étoit de partir. Mais il pensa bien différemment, lorsqu'en arrivant au château, il apprit que, sous le prétexte d'une indisposition, elle s'étoit mise au lit, et qu'elle avoit ordonné que personne n'entrât dans sa chambre. Cet ordre, dont il ne vit que trop qu'il étoit l'objet, le pénétra de douleur. Si j'avois pu la voir, disoit-il, ma tristesse lui auroit dit ce que je ne puis lui dire. Peut-être m'accuse-t-elle de hardiesse; elle

auroit du moins pu lire dans mes yeux, et dans toute ma contenance, combien j'en suis éloigné. L'absence ne me paroissoit supportable qu'autant qu'elle étoit une marque de mon respect; ce n'est qu'à ce prix que je puis m'y résoudre. Il faut du moins que madame de Granson sache que je la fuis pour m'imposer les lois qu'elle m'imposeroit, si elle daignoit m'en donner.

Il ne pouvoit se résoudre à s'éloigner; il espéroit que M. de Granson entreroit dans la chambre de sa femme, et qu'il pourroit le suivre; mais madame de Granson, qui craignoit ce que le comte de Canaple espéroit, fit prier son mari de la laisser reposer.

Il fallut enfin, après avoir fait tout ce qui lui fut possible, partir sans la voir. La compagnie de gens d'armes de M. de Châlons étoit aussi en Picardie. Le comte de Canaple résolut de passer chez son ami pour l'instruire de ce qu'il venoit d'apprendre. M. de Châlons n'étoit pas chez lui : il arriva tard, et retint le comte de Canaple si longtemps, qu'il ne put partir que le lendemain.

Il avoit marché une partie de la journée, quand, en montant une colline, un de ses gens lui fit apercevoir un chariot des livrées de M. de Granson, que les chevaux entraînoient avec beaucoup de violence dans la pente de la colline. Il recon-

nut bientôt une voix dont il entendit les cris. C'étoit celle de madame de Granson. Il vola à la tête des chevaux; après les avoir arrêtés, il s'approcha du chariot. Madame de Granson y étoit évanouie; il la prit entre ses bras, et la porta sur un petit tertre de gazon. Tous ceux de l'équipage, occupés à raccommoder le chariot ou à aller chercher du secours dans une maison voisine, le laissèrent auprès d'elle. Il y étoit seul; elle étoit entre ses bras. Quel moment, s'il avoit pu en goûter la douceur! Mais il ne devoit qu'à la fortune seule l'avantage dont il jouissoit. Madame de Granson n'y auroit pas donné son aveu.

Elle reprit connoissance dans le temps que ceux qui étoient allés chercher du secours revenoient; et, sans avoir tourné les yeux sur le comte de Canaple, elle demanda de l'eau; il s'empressa pour lui en présenter; elle le reconnut alors, et son premier mouvement fut de le refuser. La tristesse qu'elle vit dans ses yeux, ne lui en laissa pas la force; elle prit ce qu'il lui présentoit. Cette faveur, qui n'en étoit une que par le premier refus, répandit dans l'âme du comte de Canaple une joie qu'il n'avoit jamais éprouvée. Madame de Granson se reprochoit ce qu'elle venoit de faire. Embarrassée de ce qu'elle devoit dire, elle gardoit le silence, quand M. de Gran-

son vint encore augmenter son embarras. Elle lui laissa le soin de remercier M. de Canaple du secours qu'elle en venoit de recevoir; et, sans lever les yeux, sans prononcer une parole, elle remonta dans son chariot.

M. de Canaple, qui n'étoit plus soutenu par le plaisir de voir madame de Granson, s'aperçut qu'il avoit été blessé en arrêtant les chevaux. Comme il avoit peine à monter à cheval, M. de Granson lui proposa d'aller se mettre dans le chariot de sa femme. Mais, quelque plaisir qu'il eût trouvé à être plusieurs heures avec elle, la crainte de lui déplaire et de l'embarrasser, lui donna le courage de refuser une chose qu'il auroit voulu accepter aux dépens de sa vie.

Madame de Granson fut pendant toute la route dans une confusion de pensées et de sentimens, qu'elle n'osoit examiner. Elle eût voulu, s'il lui eût été possible, ne se souvenir, ni des offenses, ni des services du comte de Canaple. L'accident qui lui étoit arrivé, en lui fournissant le prétexte de garder le lit, la dispensa de le voir.

Les témoignages que M. de Canaple rendit de M. de Granson, en le présentant au roi, lui attirèrent de la part de ce prince des distinctions flatteuses. Dès que M. de Canaple ne se crut plus nécessaire au service de son ami, il alla en Picar-

die rejoindre sa troupe. M. de Châlons, animé d'un désir qui n'étoit pas moins fort que celui de la gloire, l'avoit devancé. Ils s'étoient donné rendez-vous à Boulogne. M. de Canaple fut étonné de ne l'y pas trouver, et d'apprendre qu'il ne s'y étoit arrêté qu'un moment, et qu'on ignoroit où il étoit. Inquiet pour son ami d'une absence qui, même dans la circonstance présente, pouvoit faire tort à sa fortune, il alloit envoyer à Calais où on lui avoit dit qu'il pourroit en apprendre des nouvelles, lorsqu'un homme attaché à M. de Châlons vint le prier de l'aller joindre dans un lieu qu'il lui indiqua.

Le comte de Canaple fut surpris de trouver M. de Châlons dans son lit, et d'apprendre qu'il étoit blessé. Il alloit lui en demander la cause; M. de Châlons prévint ses questions. J'ai besoin de votre secours, lui dit-il, dans l'occasion la plus pressante de ma vie. Ne croyez cependant pas, mon cher Canaple, que ce soit à ce besoin que vous deviez ma confiance. Je vous aurois dit en Bourgogne ce que je vais vous dire, si votre sévérité sur tout ce qui est galanterie et amour ne m'avoit retenu. Vous avez eu tort, dit M. de Canaple, de craindre ce que vous appelez ma sévérité : je ne condamne l'amour que parce que les hommes y mettent si peu d'impor-

tance qu'il finit toujours par de mauvais procédés avec les femmes. Vous allez juger, reprit M. de Châlons, si je mérite des reproches de cette espèce.

Mon père m'envoya, il y a environ deux ans, en Picardie, recueillir la succession de ma mère. Je fus dans une terre considérable, située à quelque distance de Calais, qui lui appartenoit. Les affaires ne remplissoient pas tout mon temps. Je cherchai des amusemens conformes à mon âge et à mon humeur. Un gentilhomme de mes voisins me mena chez M. le comte de Mailly, qui passoit l'automne dans une terre peu éloignée de la mienne. Il fit de son mieux pour me bien recevoir ; mais la beauté de mademoiselle de Mailly, sa fille, qui étoit avec lui, auroit pu lui en épargner le soin. Je n'ai point vu de traits plus réguliers ; et, ce qui se trouve rarement ensemble, plus de grâce et d'agrément. Son esprit répond à sa figure, et je crus la beauté de son âme supérieure à l'un et à l'autre. Je l'aimai aussitôt que je la vis ; je ne fus pas long-temps sans le lui dire. Mais, quoiqu'elle m'ait flatté souvent depuis, que son cœur s'étoit déclaré d'abord pour moi, je n'eus le plaisir de l'entendre dire, que lorsque mon amour fut approuvé par M. de Mailly.

Le consentement de mon père manquoit seul

à mon bonheur; je me disposai à aller le lui demander; et, bien sûr de l'obtenir, je partis sans affecter une tristesse que je ne sentois pas. C'étoit presque ne point quitter mademoiselle de Mailly, que d'aller travailler à ne m'en plus séparer. Je lui disois naturellement tout ce que je pensois. Je n'en suis point étonnée, me répondit-elle; les occupations que vous allez avoir, dont je suis l'objet, vous tiendront lieu de moi; ma situation est bien différente, je vais être sans vous, et je ne ferai rien pour vous.

Mon père reçut la proposition du mariage, comme je l'avois espéré : il se disposoit même à partir avec moi; mais tous nos projets furent renversés par une lettre qu'il reçut du roi; ce prince lui mandoit qu'il alloit remettre les Flamands dans leur devoir; qu'il avoit besoin d'être secondé par ses bons serviteurs; qu'il lui ordonnoit de le venir joindre avec moi; que, le destinant à des emplois plus importans, il me donneroit à commander la compagnie de gens d'armes que mon père commandoit alors.

Les mouvemens de l'armée, qui s'assembloit de tous côtés, ne nous permettoient pas de différer notre départ, et, malgré la douleur que j'en ressentois, je ne pouvois me dissimuler ce qu'exigeoient de moi l'honneur et le devoir. J'écrivis

à M. le comte de Mailly la nécessité où j'étois de différer mon mariage jusqu'à mon retour de Flandres, et la peine que me causoit ce retardement. Que ne dis-je point à sa fille! Cette absence, bien différente de la première, ne m'offroit aucun dédommagement, et me laissoit en proie à toute ma douleur; il n'y en a jamais eu de plus sensible, et, si la crainte de me rendre indigne de ce que j'aimois ne m'avoit soutenu, je n'aurois pas eu la force de m'éloigner. Les réponses que je reçus de Calais, augmentèrent encore mon amour.

La bataille de Cassel, où vous acquîtes tant de gloire, me coûta mon père. Je sentis vivement cette perte, et j'allai chercher, auprès de mademoiselle de Mailly, la seule consolation que je pouvois avoir. Il y avoit quelque temps que je n'avois eu de ses nouvelles. J'en attribuois la cause à la difficulté de me faire tenir ses lettres, et je n'avois sur cela que cette espèce d'inquiétude si naturelle à ceux qui aiment. Je volai à Calais, où j'appris qu'elle étoit avec M. de Mailly. Je la trouvai seule chez elle, et, au lieu de la joie que j'attendois, elle me reçut avec des larmes.

Je ne puis vous dire à quel point j'en fus troublé. Vous pleurez, m'écriai-je! Grand Dieu! que m'annoncent ces larmes? Elles vous annoncent,

me répondit-elle en pleurant toujours, que notre fortune est changée, et que mon cœur ne l'est point. Ah ! repris-je avec transport, M. de Mailly veut manquer aux engagemens qu'il a pris avec moi? Mon père, reprit-elle, est plus à plaindre qu'il n'est coupable : écoutez, et promettez que vous ne le haïrez pas.

Quelque temps après votre départ, il vit dans une maison madame du Boulai. Quoiqu'elle ne soit plus dans la première jeunesse, elle en a conservé la fraîcheur et les agrémens. La manière adroite dont elle a vécu avec un mari d'un âge très-différent du sien, et d'une humeur difficile, lui a attiré l'estime de ceux qui ne jugent que par les apparences. Elle joint à tous ces avantages l'esprit le plus séduisant. Maîtresse de ses goûts et de ses sentimens, elle n'a que ceux qui lui sont utiles.

Mon père, dont l'âme est susceptible de passion, prit de l'amour pour elle, et lui proposa de l'épouser. J'ai un fils qui m'aime, lui répondit-elle, et qui, par sa naissance et par ses qualités personnelles, est digne de mademoiselle de Mailly; si vous m'aimez autant que vous le dites, il faut, pour m'autoriser à me donner à vous, que nous ne fassions qu'une même famille.

Mon père étoit amoureux, continua mademoi-

selle de Mailly; sans se souvenir des engagemens qu'il avoit pris avec vous, il vint me proposer d'épouser M. du Boulai. La douleur que me donna cette proposition, rappela toute sa tendresse pour moi; il ne me déguisa point la violence de sa passion; il finit par me dire, qu'il ne me contraindroit jamais, et qu'il vouloit, si je consentois à son bonheur, tenir ce sacrifice de mon amitié, et nullement de mon obéissance: voilà où j'en suis. Il ne me parle de rien; mais sa douleur, dont je ne m'aperçois que trop, m'en dit plus qu'il ne m'en diroit lui-même. Il faut que l'un de nous deux sacrifie son bonheur au bonheur de l'autre. Est-ce mon père qui doit faire ce sacrifice? et dois-je l'exiger?

Je ne répondis à mademoiselle de Mailly que par les marques de mon désespoir. Je crus n'en être plus aimé. Je vais, me dit-elle, vous faire sentir toute votre injustice, et vous donner une nouvelle preuve de l'estime que j'ai pour vous. Vous connoissez ma situation; vous m'aimez; vous savez que je vous aime: décidez de votre sort et du mien; mais prenez vingt-quatre heures pour vous y déterminer.

Elle me quitta à ces paroles, et me laissa dans l'état que vous pouvez juger. Plus j'aimois, plus je craignis de l'engager dans des démarches qui

pouvoient intéresser sa gloire et son repos. Je connoissois combien son père lui étoit cher; je savois que le malheur de ce père deviendroit le sien. Après avoir passé les vingt-quatre heures qu'elle m'avoit données, je la revis sans avoir le courage de me rendre ni heureux, ni misérable; et nous nous quittâmes sans avoir pris aucune résolution.

A quelques jours de là, elle me rendit compte d'une conversation qu'elle avoit eue avec son père. Il renonçoit à l'autorité que la nature lui avoit donnée, et la rendoit par là plus forte; il n'employoit auprès de sa fille que les prières : Vous êtes plus sage que moi, lui disoit-il; essayez de triompher de vos sentimens; obtenez de vous d'être un temps sans voir M. de Châlons; si après cela vous pensez de même, je vous promets, et je me promets à moi-même, que, quoi qu'il m'en puisse coûter, je vous laisserai libre. Je ne puis, me dit mademoiselle de Mailly, refuser à mon père ce qu'il veut bien me demander, et ce qu'il pourroit m'ordonner. Comme je suis de bonne foi, je vous avouerai encore que je ferai mes efforts pour lui obéir; je sens qu'ils seront inutiles : vous êtes bien puissant dans mon cœur, puisque vous l'emportez sur mon père. Ah! m'écriai-je, vous ne m'aimez plus, puisque vous for-

mez le dessein de ne me plus aimer. Mademoiselle de Mailly ne répondit à mes reproches que par la douleur dont je voyois bien qu'elle étoit pénétrée. Nous restâmes encore long-temps ensemble; nous ne pouvions nous quitter. Elle m'ordonna enfin de partir, et de lui laisser le soin de notre fortune : J'espère, me dit-elle, que je trouverai le moyen de satisfaire tous les sentimens de mon cœur.

Il fallut obéir : je vins en Bourgogne, où j'appris, au bout de quelques mois, que madame du Boulai avoit épousé M. de Mailly. Je ne pouvois revenir de ma surprise, de ce que mademoiselle de Mailly ne m'avoit point instruit de ce mariage : cette conduite, toute impénétrable qu'elle étoit pour moi, me donnoit de l'inquiétude et de la douleur, et ne me donnoit aucun soupçon.

Je lui avois promis de ne faire aucune démarche que de concert avec elle; mais, comme je ne recevois nulle nouvelle, je me déterminai à aller à Calais *incognito*. Quelqu'empressement que j'eusse d'exécuter ce projet, il fallut obéir à un ordre que le roi me donna d'aller à Gand, conférer avec le comte de Flandre. Dès que les affaires sur lesquelles j'avois à traiter furent terminées, je pris la route de Calais. Je me logeai dans un endroit écarté, et j'envoyai aux nouvelles un

homme adroit et intelligent, dont je connoissois la fidélité.

Après quelques jours, il me rapporta que M. du Boulai étoit très-amoureux de mademoiselle de Mailly; qu'il en étoit jaloux; que les assiduités de milord d'Arondel, qui avoit paru très-attaché à mademoiselle de Mailly pendant le séjour qu'il avoit fait à Calais, lui avoient donné, et beaucoup d'inquiétude, et beaucoup de jalousie; que M. de Mailly étoit parti pour la campagne avec toute sa famille.

Je savois que milord d'Arondel est un des hommes du monde les plus aimables; il étoit amoureux de ma maîtresse, et cette maîtresse paroissoit me négliger depuis long-temps. En falloit-il davantage pour faire naître ma jalousie? Malgré ce qu'on venoit de me dire que mademoiselle de Mailly n'étoit pas à Calais, mon inquiétude me conduisit dans la rue où elle logeoit. Il étoit nuit. Il régnoit un profond silence dans la maison; j'aperçus cependant de la lumière dans l'appartement de mademoiselle de Mailly; je crus qu'elle n'étoit point partie, qu'elle étoit peut-être seule, et qu'à l'aide de quelque domestique, il n'étoit pas impossible que je ne pusse m'introduire chez elle. Le plaisir que j'aurois de la revoir, après une si longue absence,

m'occupoit si entièrement, qu'il faisoit disparoître la jalousie que je venois de concevoir, quand cette porte, sur laquelle j'avois constamment les yeux attachés, s'ouvrit; j'en vis sortir une femme, que, malgré l'obscurité, je reconnus pour être à mademoiselle de Mailly.

Je m'avançai vers elle; il me sembla qu'elle me reconnoissoit; mais, loin de m'attendre, elle s'éloigna avec beaucoup de vitesse. L'envie de m'éclaircir d'un procédé qui m'étonnoit, et de savoir ce qui l'obligeoit de sortir à une heure si indue, m'engagea à la suivre. Après avoir traversé plusieurs rues, elle entra dans une maison, en ressortit un instant après avec une autre femme, et revint chez M. de Mailly. Je la suivois toujours, et de si près, que celui qui leur ouvrit la porte, crut apparemment que j'étois avec elles, et me laissa entrer.

Elles furent tout de suite à l'appartement de mademoiselle de Mailly; elles étoient si occupées, et alloient si vite qu'elles ne prirent pas garde à moi; j'aurois pu même entrer dans la chambre; mais, quoiqu'elle fût fermée, il m'étoit aisé de comprendre qu'il s'y passoit quelque chose d'extraordinaire. Je rêvois à ce que ce pouvoit être, quand des cris que j'entendois de temps en temps, qui furent suivis peu de momens a-

près de ceux d'un enfant, m'éclaircirent cet étrange mystère. Je ne puis vous dire ce qui me passoit alors dans l'esprit; un état si violent ne permet que des sentimens confus. Le battement de mon cœur, l'excès de mon trouble et de mon saisissement étoient ce que je sentois le mieux.

La femme que j'avois vue entrer avec celle de mademoiselle de Mailly, sortit. Je la suivis sans avoir de pensée ni de dessein déterminé; elle portoit avec elle l'enfant qui venoit de naître. Ceux qui font la ronde dans les places de guerre passoient alors; je ne sais si elle eut peur d'en être reconnue, ou si elle exécutoit ses ordres; mais elle ne les eut pas plutôt aperçus, qu'elle mit l'enfant à une porte, et gagna une rue détournée.

Ce n'étoit pas de moi que cette petite créature devoit attendre du secours; je lui en donnai cependant, par un sentiment de pitié, où il entroit une espèce d'attendrissement pour la mère. Il me parut aussi que c'étoit me venger d'elle que d'avoir son enfant en ma puissance. Je le remis à la femme chez qui je logeois, sans avoir eu la force de le regarder, et je fus me renfermer dans ma chambre, abîmé dans mes pensées : plus je rêvois à cette aventure, moins je la comprenois. Mon cœur étoit si accoutumé à aimer et à esti-

mer mademoiselle de Mailly, il m'en coûtoit tant de la trouver coupable, que j'en démentois mes oreilles et mes yeux. Elle n'avoit pu me trahir, elle n'avoit pu se manquer à elle-même. Je concluois qu'il y avoit quelque chose à tout cela que je n'entendois point.

Je formois la résolution de m'en éclaircir, lorsque la femme à qui je venois de remettre cette petite créature, persuadée que j'en étois le père, vint me l'apporter pour me faire, disoit-elle, admirer son extrême beauté. Quoique j'en détournasse la vue avec horreur, je ne sais comment j'aperçus qu'il étoit couvert d'une hongreline faite d'une étoffe étrangère que j'avois donnée à mademoiselle de Mailly. Quelle vue, mon cher Canaple! et que ne produisit-elle point en moi! Il sembloit que je ne me connoissois trahi que depuis ce moment; tout ce que je venois de penser s'évanouit. Je rejetai avec indignation des doutes qui avoient suspendu en quelque sorte ma douleur; elle devint alors extrême, et mon ressentiment lui fut proportionné; peut-être lui aurois-je tout permis, si un événement singulier, qui me força de sortir de Calais dès le lendemain, n'avoit donné à ma raison le temps de reprendre quelqu'empire.

Je ne puis vous dépeindre l'état où j'étois, je

m'attendrissois sur moi-même; mon cœur sentoit qu'il avoit besoin d'aimer. Je me trouvois plus malheureux de renoncer à un état si doux, que je ne l'étois d'avoir été trahi. Enfin, bien moins irrité qu'affligé, toutes mes pensées alloient à justifier mademoiselle de Mailly. Je ne pouvois avoir de paix avec moi-même, que lorsque j'étois parvenu à former des doutes. Je lui écrivois, et je lui faisois des reproches; ils étoient accompagnés d'un respect que je sentois toujours pour elle, et dont un honnête homme ne doit jamais se dispenser pour une femme qu'il a aimée. Ma lettre fut rendue fidèlement; mais, au lieu de la réponse que j'attendois, on me la renvoya sans avoir daigné l'ouvrir.

Le dépit, que m'inspira cette marque de mépris, me fit prendre la résolution de triompher de mon amour, que je n'avois point prise jusque-là, ou que du moins j'avois prise foiblement. Pour mieux y réussir, je me remis dans le monde que j'avois presque quitté; je vis des femmes; je voulois qu'elles me parussent belles; je leur cherchois des grâces; et, malgré moi, mon esprit et mon cœur faisoient des comparaisons qui me rejetoient dans mes premières chaînes.

Nous sommes partis, vous et moi, pour venir joindre notre troupe. Dès que j'ai été à portée

de mademoiselle de Mailly, le désir de la voir et de m'éclaircir s'est réveillé dans mon cœur. J'ai dans la tête qu'elle est mariée, et que quelque raison que je ne sais pas, l'oblige à cacher son mariage. L'enfant que j'ai en ma puissance, et que j'ai vu exposer, ne s'accorde pas trop bien avec cette idée; mais mon cœur a besoin d'estimer ce qu'il ne peut s'empêcher d'aimer.

J'ai été trois nuits de suite à Calais; j'ai passé les deux premières à me promener autour de la maison de M. de Mailly; je fus attaqué la troisième par trois hommes qui vinrent sur moi l'épée à la main; je tirai promptement la mienne, et, pour n'être pas pris derrière, je m'adossai contr'une muraille. L'un de mes trois adversaires fut bientôt hors de combat : je n'avois fait jusque-là, que me défendre; je songeai alors à attaquer, et je fus si heureux que mon dernier ennemi, après avoir reçu plusieurs blessures, tomba baigné dans son sang. J'en perdois beaucoup moi-même; et, me sentant affoiblir, je me hâtai de gagner le lieu où un homme que j'avois avec moi m'attendoit. Il étancha mon sang le mieux qu'il lui fut possible. Mes blessures ne se sont point trouvées dangereuses; et, si mon esprit me laissoit quelque repos, j'en serois bientôt quitte; mais, bien éloigné de ce repos, la lettre que je

reçus hier et que voici, me jette dans un nouveau trouble et dans une nouvelle affliction.

Cette lettre, que M. de Canaple prit des mains de son ami, étoit telle :

« Ne perdez point de temps pour vous éloi-
» gner d'un lieu où l'on conspire votre perte. Je
» devrois peut-être me ranger du côté de vos
» ennemis ; mais, malgré votre trahison, je me
» souviens encore que je vous ai aimé, et je sens
» que mon indifférence pour vous sera plus as-
» surée, lorsque je n'aurai rien à craindre pour
» votre vie. »

Moi ! des trahisons ! s'écria M. de Châlons, lorsque M. de Canaple eut achevé de lire ; et c'est mademoiselle de Mailly qui m'en accuse ! elle veut que je sois coupable ! elle veut que je ne l'aie pas bien aimée ! Comprenez-vous, ajouta-t-il, la sorte de douleur que j'éprouve ? Non, vous ne la comprenez pas ; il faut aimer pour savoir que la plus grande peine de l'amour est celle de ne pouvoir persuader que l'on aime. Hélas! on ne m'a peut-être manqué que par vengeance! grand Dieu! que je serois heureux! tout seroit pardonné, tout seroit oublié, si je pouvois penser que j'ai toujours été aimé! Je ne puis vivre dans la situation où je suis. Il faut, mon cher Canaple, que vous alliez à Calais, que vous parliez à mademoi-

selle de Mailly ; votre nom vous donnera facilement l'entrée de la maison de son père ; mais ne lui dites rien qui puisse l'offenser : je mourrois de douleur si je l'exposois à rougir devant vous ; je veux seulement qu'elle sache à quel point je l'aime encore.

Le comte de Canaple, que sa propre expérience rendoit encore plus sensible à la douleur de son ami, partit pour Calais, après avoir pris quelqu'instruction plus particulière.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LE SIÉGE
DE CALAIS,
NOUVELLE HISTORIQUE.

SECONDE PARTIE.

MONSIEUR de Canaple, en arrivant à Calais, apprit que M. du Boulai étoit celui contre qui M. de Châlons s'étoit battu; qu'il étoit mort de ses blessures; que madame de Mailly ne respiroit que la vengeance. Ce temps étoit peu propre pour aller chez M. de Mailly; mais un homme du mérite et du rang du comte de Canaple étoit au-dessus des règles ordinaires. Madame de Mailly, occupée de sa douleur, laissa à mademoiselle de Mailly le soin de faire les honneurs de sa maison; quoiqu'elle s'en acquittât avec beaucoup de politesse, elle ne pouvoit cependant cacher son extrême mélancolie.

Si la mort de M. du Boulai, lui dit le comte de Canaple après quelques autres discours, cause la tristesse où je vous vois, je connois un malheureux mille fois plus malheureux encore qu'il

ne croit l'être. Pardonnez-moi, mademoiselle, poursuivit-il, s'apercevant de la surprise et du trouble de mademoiselle de Mailly, d'être si bien instruit; et pardonnez à mon ami de m'avoir confié ses peines, et de m'avoir chargé d'un éclaircissement, que, dans l'état où il est, il ne peut vous demander lui-même.

Quoi! répondit-elle d'une voix basse et tremblante, il est donc blessé? Oui, mademoiselle, répondit M. de Canaple, et, malgré tout ce qu'il souffre, il seroit heureux s'il voyoit ce que je vois. Ah! dit-elle avec une inquiétude qu'elle ne put dissimuler, il est blessé dangereusement?

Sa vie, répondit le comte de Canaple, dépend de ce que vous m'ordonnerez de lui dire. Mademoiselle de Mailly fut quelque temps dans une rêverie profonde; et, sans lever les yeux qu'elle avoit toujours tenus baissés: Il vous a dit mes foiblesses, lui dit-elle? Mais vous a-t-il confié que dans le temps que je résistois à la volonté d'un père pour me conserver à lui, il violoit, pour me trahir, toutes les lois? Vous a-t-il dit qu'il a enlevé mademoiselle de Liancourt, qu'il s'est battu avec son frère? Que veut-il encore? pourquoi affecter de passer des nuits sous mes fenêtres? pourquoi chercher à troubler un repos que j'ai tant de peine à retrouver? pourquoi attaquer M. du

Boulai? pourquoi le tuer? pourquoi se faire des ennemis irréconciliables de tout ce qui me doit être le plus cher? et pourquoi enfin, suis-je assez misérable pour craindre, à l'égal de la mort, qu'il ne soit puni de ses crimes? Oui, continua-t-elle, je frémis des liaisons que madame de Mailly prend avec M. de Liancourt, pour perdre ce malheureux. Qu'il s'éloigne! qu'il se mette à couvert de la haine de ses ennemis! Qu'il vive, et que je ne le voye jamais!

Cette dernière condition, répliqua le comte de Canaple, le met hors d'état de vous obéir. Donnez-moi le temps, mademoiselle, de lui parler; je suis sûr qu'il ne sauroit être coupable. Hélas! que pourra-t-il vous dire, répartit-elle? N'importe, parlez-lui; aussi bien je vous ai trop montré ma foiblesse, pour vous dissimuler l'inquiétude et la crainte que son état me donne.

M. de Châlons attendoit son ami avec une extrême impatience. Qu'allez-vous m'apprendre, lui dit-il d'une voix entrecoupée, aussitôt qu'il le vit approcher de son lit? Que, si les soupçons que vous avez de la fidélité de mademoiselle de Mailly, répliqua M. de Canaple, n'ont pu éteindre votre amour, elle vous aime encore, quoique vous soyez aussi coupable à ses yeux, qu'elle l'est aux vôtres. Qu'est-ce que votre combat

contre M. de Liancourt, et l'enlèvement de sa sœur, dont vous êtes accusé, et dont je n'ai pu vous justifier? Ce que j'ai fait pour mademoiselle de Liancourt, reprit M. de Châlons, n'intéresse ni mon amour, ni ma fidélité. Je vous éclaircirai pleinement cette aventure; mais, mon cher Canaple, dites-moi plus en détail tout ce qu'on vous a dit; les moindres circonstances, le son de la voix, les gestes, tout est important.

Quoique M. de Canaple lui rendît le compte le plus exact de la conversation qu'il venoit d'avoir, il ne se lassoit point de lui faire de nouvelles questions; il lui faisoit répéter mille fois ce qu'il venoit de lui entendre dire. Après toutes ces répétitions, il croyoit encore n'avoir pas bien entendu. Vous avouerai-je ma peine, lui disoit-il? je ne puis me pardonner les soupçons que je vous ai laissé voir; ils auront fait impression sur vous; vous en estimerez moins mademoiselle de Mailly; croyez, je vous en prie, qu'elle n'est point coupable : pour moi, je n'ai presque plus besoin de le penser; je ne sais même si je ne sentirois point un certain plaisir d'avoir à lui pardonner.

Ce sentiment qu'il eût été si nécessaire au comte de Canaple de trouver dans madame de Granson, le fit soupirer. Vous avez raison, lui dit-il,

on pardonne tout quand on aime. Oui, répliqua M. de Châlons; mais si j'aime assez pour tout pardonner, j'ai toujours trop parfaitement aimé pour avoir besoin d'indulgence. Vous vous souvenez qu'en vous contant les aventures de cette malheureuse nuit, je vous dis qu'un événement singulier m'avoit obligé de sortir de Calais; le voici :

M. de Clisson logeoit dans la maison où j'étois; comme il n'étoit jamais venu à la cour de France, et qu'il n'étoit pas à celle de Flandre lorsque j'y avois été, je n'avois pas craint d'en être connu. Nous nous étions parlé plusieurs fois, et nous avions conçu de l'estime l'un pour l'autre. Je viens, me dit-il en entrant dans ma chambre, et en m'abordant avec cette liberté qui règne parmi ceux qui font profession des armes, vous prier de me servir de second dans un combat que je dois faire ce matin. L'honneur ne me permettoit pas de refuser, et la disposition où j'étois m'y faisoit trouver du plaisir. Je haïssois tous les hommes; il ne m'importoit sur qui j'exercerois ma vengeance.

Je me hâtai de prendre mes armes. Nous allâmes au lieu de l'assignation; nous avions été devancés par nos adversaires. Le combat commença, et, quoique ce fût avec beaucoup de cha-

leur, il finit presqu'aussitôt : nos deux ennemis furent blessés et désarmés : Je vous demande pardon, me dit Clisson, de vous avoir engagé à tirer l'épée contre un homme avec qui il y avoit si peu de gloire à acquérir ; mais, si je n'ai pu fournir un assez noble exercice à votre courage, je puis, si vous voulez me suivre, donner à votre générosité un emploi digne d'elle. J'assurai Clisson qu'il pouvoit compter sur moi.

Sans perdre un instant, nous nous éloignâmes du lieu du combat ; nous traversâmes la ville, et nous allâmes descendre dans une maison qui étoit à l'autre bout du faubourg. Deux femmes masquées nous y attendoient. Clisson en prit une, qu'il mit devant lui sur son cheval, et me pria de me charger de l'autre. Dans la disposition où j'étois, j'avoue que, si j'eusse cru qu'il eût été question d'enlever une femme, je ne me serois pas prêté avec tant de facilité à ce qu'on exigeoit de moi ; mais il n'y avoit plus moyen de reculer. Nous marchâmes avec le plus de vitesse qu'il nous fut possible : la lassitude de nos chevaux nous obligea de nous arrêter, sur la fin du jour, dans un village où, par bonheur, nous en trouvâmes d'autres qui nous menèrent à Ypres. Comme nous n'étions plus sur les terres de France, nos dames, qui avoient grand besoin de repos, y passèrent la nuit.

Ce ne fut que là que j'appris quelle étoit cette aventure, où vous voyez que j'avois cependant tant de part; les miennes propres m'occupoient trop pour laisser place à la curiosité. Clisson m'apprit qu'à son retour d'Angleterre, où il avoit passé avec la comtesse de Montfort, lui et M. de Mauny s'étoient arrêtés à Calais; qu'ils étoient devenus amoureux, lui, de mademoiselle d'Auxi, et Mauny, de mademoiselle de Liancourt, toutes deux sous la puissance de leurs frères, qui avoient résolu de faire un double mariage, et, dans cette intention, les avoient fait élever ensemble, sous la conduite d'une vieille grand'mère de mademoiselle de Liancourt. L'une et l'autre, révoltées du joug qu'on vouloit leur imposer, s'étoient affermies dans la résolution de n'épouser que quelqu'un qu'elles pussent aimer.

M. de Clisson et M. de Mauny leur inspirèrent les sentimens qu'elles vouloient avoir pour leurs maris. Il fut résolu entr'eux qu'elles prendroient leur temps pour sortir de la maison de madame de Liancourt; que leurs amans, après avoir reçu leur foi, les emmeneroient en Bretagne. Mauny fut obligé de passer en Angleterre; il avoit de fortes raisons pour ne pas déclarer son mariage, et Clisson fut chargé seul de l'exécution du projet. Les dames, après s'être sauvées la nuit,

étoient venues se réfugier dans cette maison du faubourg, où elles étoient cachées depuis deux jours, lorsque Clisson et moi les allâmes chercher.

Les deux frères, avertis de leur fuite, ne doutèrent pas que Clisson n'en fût l'auteur; aucun soupçon ne tomba sur M. de Mauny qui étoit absent depuis assez long-temps. M. d'Auxi et M. de Liancourt appelèrent M. de Clisson en duel, persuadés que celui qu'il choisiroit pour second ne pourroit être que le ravisseur de mademoiselle de Liancourt. La crainte qu'on ne découvrît le lieu où ces dames étoient cachées, obligea Clisson, après le combat, de me prier de l'aider à les en tirer. Je juge que M. de Mauny a fait passer sa femme en Angleterre, où peut-être n'a-t-il pas encore la liberté de déclarer son mariage.

Voilà, continua M. de Châlons, ce qui me donne l'air si coupable : il y va de tout mon bonheur que mademoiselle de Mailly en soit instruite; tous les momens qui s'écouleront jusque-là sont perdus pour mon amour.

M. de Canaple ne tarda pas à satisfaire son ami : il vit mademoiselle de Mailly; il lui apprit tout ce que M. de Châlons venoit de lui apprendre. Elle écoutoit avidement tout ce qui pouvoit justifier M. de Châlons : Hélas! disoit-elle, s'il est innocent, je suis encore plus à plaindre; mais

ne songeons présentement qu'à le sauver. Je tremble qu'il ne soit découvert dans le lieu où il est; il faut prendre des mesures auprès du roi : Votre ami est malheureux; vous l'aimez; puis-je ajouter à ces motifs l'intérêt d'une fille que vous ne connoissez que par ses foiblesses? Ne donnez point ce nom, mademoiselle, répondit le comte de Canaple, à des sentimens que leur constance rend respectables.

L'intérêt de M. de Châlons demandoit que M. de Vienne, gouverneur de Calais, fût instruit de ce qui s'étoit passé. M. de Canaple s'empressa de se charger d'un soin qui alloit lui donner des liaisons nécessaires avec le père de madame de Granson. Il n'en avoit rien appris depuis son départ de Bourgogne; il espéroit en savoir des nouvelles; il en entendroit parler; il en parleroit lui-même : tous ces petits biens deviennent considérables, sur-tout pour ceux qui n'osent s'en promettre de plus grands.

M. de Vienne vit avec plaisir le comte de Canaple; il connoissoit aussi M. de Châlons; la probité de l'un et de l'autre ne lui étoit point suspecte; il ajouta une foi entière à ce que M. de Canaple lui dit de l'innocence de son ami. Il se chargea d'obtenir du roi les ordres nécessaires pour la sûreté de M. de Châlons.

Le comte de Canaple, toujours occupé de son amour, ne négligeoit rien pour s'insinuer dans les bonnes grâces de M. de Vienne; il lui rendoit des soins, il vouloit être aimé de ce que madame de Granson aimoit; et, quoiqu'il n'en dût attendre aucune reconnoissance, qu'elle pût même l'ignorer toujours, cette occupation satisfaisoit la tendresse de son cœur. Il lui fallut plusieurs jours pour amener M. de Vienne à lui parler de ce qu'il désiroit; car, quoiqu'il se fût bien promis d'en parler lui-même, la timidité inséparable du véritable amour le retint longtemps.

M. de Vienne, un des plus fameux capitaines de son siècle, ne s'entretenoit volontiers que de guerre. Il fallut essuyer le récit de bien des combats, avant d'avoir acquis le droit de faire des questions. Enfin, M. de Canaple, enhardi par la familiarité qu'il avoit acquise, osa demander des nouvelles de madame de Granson. Elle est, répondit M. de Vienne, à la campagne depuis le départ de son mari. C'est sans doute à Vermanton, dit M. de Canaple? Non, répliqua M. de Vienne, elle s'en est dégoûtée, et ne veut plus y aller; elle veut même s'en défaire.

M. de Canaple, éclairé par son amour, sentit la cause de ce dégoût, et en fut vivement touché;

mais, comme ce lieu l'intéressoit infiniment même en l'affligeant, il voulut en être le maître. Un de ses gens fut envoyé en Bourgogne, avec ordre d'acheter Vermanton, à quelque prix qu'il fût. L'acquisition des meubles étoit sur-tout recommandée; toutes les choses qui avoient appartenu à madame de Granson, et dont elle avoit fait usage, étoient d'un prix infini pour le comte de Canaple; ce lit où il avoit été si heureux, n'avoit pas même de privilége. L'amour, quand il est extrême, n'admet point de préférence.

Les cœurs sensibles se devinent les uns les autres. Madame de Granson comprit ce qui obligeoit le comte de Canaple à offrir un prix excessif de Vermanton; elle crut même que ce lieu ne lui étoit cher que par la même raison qu'elle avoit pour le trouver odieux, et mit obstacle à l'acquisition qu'il vouloit en faire. Le comte de Canaple regarda ce refus comme une nouvelle marque de haine.

Ce que M. de Vienne lui contoit de la retraite où sa fille vivoit depuis l'absence de M. de Granson, le confirmoit dans cette opinion. Les malheureux tournent toujours leurs pensées du côté qui peut augmenter leurs peines. Il se persuada que madame de Granson aimoit encore plus son mari qu'elle ne l'avoit aimé. C'est moi, disoit-il,

qui lui ai appris à aimer; son cœur a été instruit par le mien de toutes les délicatesses de l'amour; ma passion lui sert de modèle; elle fait pour son mari ce qu'elle sent bien que je ferois pour elle, et j'ai le malheur singulier que ce que l'amour m'a inspiré de plus tendre est au profit de mon rival.

Ces réflexions désespérantes jetoient le comte de Canaple dans une tristesse qui n'échappa pas à mademoiselle de Mailly. Elle connut qu'il étoit amoureux; et, sans le lui dire, elle en fut plus disposée à prendre beaucoup d'amitié pour lui, et à lui donner sa confiance. C'étoit aussi pour M. de Canaple un soulagement de parler à quelqu'un dont l'âme étoit sensible, et qui éprouvoit aussi bien que lui les malheurs de l'amour.

Cependant, M. de Châlons guérissoit de ses blessures; il avoit quitté le lit; il pressoit son ami, toutes les fois qu'il le voyoit, d'obtenir de mademoiselle de Mailly qu'il pût lui parler. Ce n'est que par elle, lui disoit-il, que je veux démêler cette étrange aventure; je connois sa franchise et sa vérité; puisqu'elle m'aime encore, il lui en coûtera moins de s'avouer coupable, qu'il ne lui en coûteroit de me tromper.

Que me demandez-vous, dit mademoiselle de Mailly au comte de Canaple, quand il lui fit la

prière dont il étoit chargé? Puis-je voir un homme qui a rempli de deuil la maison de mon père? Cet obstacle, qui n'est déjà que trop fort, n'est pas le seul qui nous sépare pour jamais. Je l'ai cru infidèle; qu'il tâche de le devenir; l'intérêt de son repos le demande; et, de la façon dont j'ai le cœur fait, ce sera une espèce de consolation pour moi, de penser que du moins il ne sera pas malheureux. De quel ordre, répliqua M. de Canaple, me chargez-vous? Songez que ce seroit donner la mort à mon ami.

Vous ne doutez pas que je ne sois aussi à plaindre, et peut-être plus à plaindre que lui, répliqua mademoiselle de Mailly; dites, s'il le faut, que je ne mérite plus d'être aimée. Seroit-il possible que ce fût une consolation pour lui? Non, je ne le puis penser; je sais, du moins, que mon cœur n'a jamais été plus cruellement déchiré, que lorsque je l'ai cru coupable. Mais, dit encore le comte de Canaple, ne m'expliquerez-vous point les motifs d'une conduite qu'il importe tant à M. de Châlons de savoir? Il n'en seroit pas moins malheureux, reprit-elle, et j'aurois dit ce que je ne dois point dire. Qu'il lui suffise que la fortune seule a causé ses malheurs et les miens; que j'avois peine à cesser de l'aimer dans un temps où je croyois ne pouvoir plus l'estimer.

Plût à Dieu, dit-elle, en poussant un profond soupir, avoir toujours cru en être aimée! Si je puis encore lui demander quelque chose, je lui demande de s'éloigner d'un lieu où sa présence ne fait qu'augmenter mes maux.

Malgré le respect de M. de Châlons pour mademoiselle de Mailly, il n'auroit pu se soumettre à ses ordres, si son honneur et son devoir ne l'avoient obligé d'obéir à ceux qu'il reçut du roi. M. de Canaple et lui furent mandés à Paris, pour délibérer sur la campagne prochaine.

Madame de Granson y étoit arrivée depuis quelques jours, pour secourir son mari, qui avoit été dangereusement malade; il l'auroit volontiers dispensée de tant de soin. Son cœur n'avoit pu demeurer oisif au milieu d'une cour qui respiroit la galanterie : les belles femmes qui la composoient, avoient eu part tour à tour à ses hommages. Madame de Montmorency étoit la dernière à qui il s'étoit attaché, et sa passion pour elle duroit encore, lorsqu'il tomba malade.

Madame de Granson ne s'aperçut pas d'abord de l'indifférence dont on payoit ses soins; ou, si elle s'en aperçut, elle l'attribua à l'état où étoit M. de Granson; mais, comme cette indifférence augmentoit, elle vit enfin ce qu'elle n'avoit pas vu d'abord. Ce fut presqu'un soulagement pour

elle ; il lui sembloit qu'elle en étoit un peu moins coupable à son égard. Délivrée de la nécessité qu'elle s'imposoit de l'aimer, elle agissoit avec lui d'une manière plus libre et plus naturelle.

Elle ne s'étoit point précautionnée pour éviter le comte de Canaple, qu'elle croyoit loin de Paris. Il la trouva dans la chambre de M. de Granson, lorsqu'il y vint. La surprise et l'embarras de l'un et de l'autre furent extrêmes. Monsieur de Granson en avoit aussi sa part ; c'étoit un caractère foible, toujours tel que les personnes avec qui il vivoit, vouloient qu'il fût. La présence du comte de Canaple, dont il connoissoit la vertu, lui reprochoit sa conduite ; il craignoit sa sévérité : il eût cependant bien voulu continuer la sorte de vie qu'il menoit alors.

Après quelques discours généraux, ces trois personnes, qui ne savoient que se dire, gardèrent le silence. Madame de Granson, avertie qu'elle devoit fuir le comte de Canaple, par le peu de répugnance qu'elle avoit de le voir, voulut sortir ; mais M. de Granson l'arrêta. Comme il étoit le plus libre des trois, il se mit à faire des questions à son ami, sur M. de Vienne. Quelqu'intéressée que fût madame de Granson à cette conversation, la crainte d'adresser la parole à M. de Canaple, l'empêchoit d'y prendre part. Mais M. de

Vienne avoit écrit à sa fille et à M. de Granson, beaucoup de choses avantageuses du comte de Canaple; M. de Granson s'empressa de les lui dire, et en prit sa femme à témoin. Il est vrai, dit-elle, en baissant les yeux.

A quelques momens de là, M. de Granson eut un ordre à donner à un de ses gens, et madame de Granson se vit obligée de dire quelques mots à M. de Canaple, pour ne pas même lui donner occasion de parler de M. de Vienne. Elle voulut lui faire parler des dames de Calais. Je n'ai rien vu, madame, lui dit-il d'un air timide et sans oser la regarder, que le père... Il vouloit dire de madame de Granson; mais il s'arrêta tout d'un coup, et se reprenant après quelques momens de silence, je n'ai rien vu que M. de Vienne.

Toutes ces marques de tendresse n'échappoient pas à madame de Granson; malgré elle, le coupable disparoissoit, et ne lui laissoit voir qu'un homme aimable et amoureux. A mesure que cette impression devenoit plus forte, elle le fuyoit avec plus de soin; mais la nécessité d'être dans la chambre de son mari, et le droit qu'avoit M. de Canaple d'y venir à toute heure, lui en ôtoient la liberté. Il est vrai qu'il usoit de ce privilége avec tant de ménagement, qu'insensiblement madame de Granson s'accoutuma à le voir.

L'insensibilité que son mari avoit pour elle, fit alors une impression bien différente sur son esprit; elle ne pouvoit s'empêcher, depuis que M. de Canaple en étoit témoin, de la sentir et d'en être blessée. Ce sentiment, dont elle ne tarda pas à démêler la cause, lui donnoit de l'indignation contr'elle-même; mais, malgré toute la sévérité de ses réflexions, elle ne put, à quelques jours de là, être maîtresse de sa sensibilité.

M. de Granson, à son départ de Bourgogne, lui avoit demandé, au défaut de son portrait qu'i n'avoit pas eu le temps de faire faire, un bracelet de grand prix où étoit celui de feue madame de Vienne, à qui sa fille ressembloit si parfaitement que ce portrait paroissoit être le sien. Elle s'en étoit détachée avec beaucoup de peine, et avoit prié M. de Granson de le garder soigneusement. Comme la conversation étoit peu animée entre le mari et la femme, et que la présence de M. de Canaple y mettoit encore plus de contrainte, madame de Granson, ne sachant que dire, s'avisa de redemander ce portrait à M. de Granson; il fut si embarrassé de cette demande, et si peu maître de son embarras, que madame de Granson comprit qu'il ne l'avoit plus. Elle ne se trouva nullement préparée à soutenir cette espèce de mépris. Quelques larmes coulè-

rent de ses yeux; et, pour les cacher, elle sortit de la chambre; mais ce soin fut inutile, elles ne pouvoient échapper à l'attention du comte de Canaple; et, quoique ce qu'il voyoit dût encore fortifier sa jalousie, un attendrissement pour le malheur de ce qu'il aimoit, l'indignation qu'il conçut contre M. de Granson, firent taire tout autre sentiment.

Puis-je croire ce que je vois, lui dit-il aussitôt qu'ils furent seuls? Quoi! vous êtes sans amour et même sans égard pour votre femme, pour cette femme qui mérite les respects et les adorations de toute la terre? Elle verse des larmes; vous la rendez malheureuse; et où donc avez-vous trouvé des charmes assez puissans pour effacer l'impression que les siens avoient faite sur votre cœur?

Que voulez-vous, répliqua M. de Granson? ce n'est pas ma faute; après tout, où prenez-vous qu'on doive toujours être amoureux de sa femme? ce sentiment est si singulier, qu'il faudroit, si je l'avois, le cacher avec soin. Je vous l'avouerai encore, la passion de ma femme, dont je reçois tous les jours de nouvelles marques, m'embarrasse et ne me touche plus.

M. de Canaple, occupé si tendrement jusque-là des intérêts de madame de Granson, sentit à

ce mot de passion réveiller toute sa jalousie. Le dépit dont il étoit animé, lui faisoit souhaiter que M. de Granson fût encore plus coupable. Il n'eut plus la force de désapprouver sa conduite, et il le quitta, plus fâché contre madame de Granson qu'il ne l'avoit été contre lui.

Elle a donc de la passion, disoit-il! Si mon amour n'a pu la toucher, il auroit du moins dû lui apprendre le prix dont elle est, et la sauver de la foiblesse et de la honte d'aimer qui ne l'aime pas. Je lui pardonnerois, je l'admirerois même, si ses démarches n'étoient dictées que par le devoir; mais elle aime, mais elle est jalouse; et, tandis que je ne suis occupé que d'elle, elle n'est occupée que de la perte d'un cœur qui ne vaut pas le mien..... Hélas! sa vertu a fait naître sa tendresse; elle est malheureuse aussi bien que moi, avec cette différence, que je ne le suis que pour avoir donné entrée dans mon cœur à un amour que tant de raisons m'engageoient à combattre. Je ne puis être aimé; il faut me faire une autre espèce de bonheur; il faut parler à son mari; il faut encore le ramener à elle; il faut qu'elle me doive, s'il est possible, la douceur dont elle jouira.

Comme madame de Granson avoit paru sensible à la perte du bracelet, M. de Canaple mit

tout en usage pour le recouvrer, et y réussit. La ressemblance du portrait étoit une furieuse tentation de le garder; mais ce plaisir n'étoit pas comparable à celui de donner à madame de Granson une preuve si sensible de ses soins, et une satisfaction qu'elle ne devroit qu'à lui; il espéroit même qu'elle démêleroit que c'étoit par respect qu'il n'avoit osé garder ce qu'elle n'auroit pas voulu lui donner.

Malgré la liberté dont il jouissoit chez M. de Granson, il y avoit des heures, depuis sa maladie, où l'entrée de sa chambre n'étoit permise qu'à ses domestiques. M. de Canaple, pour avoir le prétexte d'aller dans l'appartement de madame de Granson, choisit une de ces heures. Rassuré par l'action qu'il alloit faire, son air et sa contenance étoient moins timides. Madame de Granson en fut blessée, et jeta sur lui un regard qui lui apprit ce qui se passoit en elle. C'est pour vous remettre, madame, lui dit-il, le portrait dont il m'a paru que la perte vous affligeoit, que j'ai osé prendre la liberté d'entrer dans votre appartement. Je n'ai jamais compris, poursuivit-il en le lui présentant, comment il étoit possible que M. de Granson ait pu se dessaisir d'une chose qui lui devoit être si précieuse; et je le comprends encore moins dans ce moment.

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton bas et attendri. Madame de Granson, étonnée, attendrie elle-même du procédé de M. de Canaple, ne savoit quel parti prendre. C'étoit lui faire une faveur, de recevoir cette marque de ses soins : et, en la lui refusant, elle lui laissoit son portrait. Elle se détermina au parti le plus doux. Son cœur lui faisoit cette espèce de trahison, sans qu'elle s'en aperçût. Cependant, toujours également occupée de remplir ses devoirs avec la plus grande exactitude : J'eusse souhaité, monsieur, lui dit-elle en prenant le portrait, que vous eussiez bien voulu le remettre à M. de Granson ; mais je ne lui laisserai pas ignorer cette nouvelle marque de votre amitié. Pour finir une conversation qui l'embarrassoit, elle se leva dans le dessein de passer chez M. de Granson ; et M. de Canaple n'osa l'y suivre.

Madame de Granson entra dans la chambre de son mari pour lui apprendre ce qui venoit de se passer ; mais, lorsqu'il fut question de parler, elle s'y trouva embarrassée. Il lui vint dans l'esprit que c'étoit tromper M. de Granson, et le tromper de la manière la plus indigne, que de l'engager à quelque reconnoissance pour M. de Canaple. Cette idée, si capable d'alarmer sa vertu, la détermina au silence.

A mesure que la santé de M. de Granson se rétablissoit, ses amis se rassembloient chez lui. Madame de Granson se montroit peu, et se montroit toujours négligée; mais enfin elle se montroit : il n'étoit pas possible que sa beauté ne fît impression. M. de Châtillon, quoiqu'engagé, par le caractère qu'il s'étoit donné dans le monde, de n'être point amoureux, ne put s'empêcher d'en être touché plus sérieusement qu'il n'eût fallu pour son repos. Sa présomption naturelle ne lui laissoit pas prévoir de mauvais succès; il n'avoit besoin que d'une occasion de se déclarer : elle auroit été difficile à trouver, si M. de Granson, qui craignoit sur-tout qu'on ne le soupçonnât d'être amoureux et jaloux de sa femme, ne l'avoit obligée de demeurer auprès de lui dans le temps qu'il y avoit le plus de monde.

Quoique la galanterie et sur-tout l'amour parussent aux jeunes gens de la cour une espèce de ridicule, la présence de madame de Granson donnoit le ton galant à toutes les conversations. Elle n'y prenoit nûlle part. M. de Canaple se condamnoit devant elle au même silence; et, lorsqu'elle n'y étoit pas, la crainte d'être deviné l'engageoit encore à beaucoup de ménagement. Mais toutes ces considérations l'abandonnèrent dans la chaleur d'une dispute où il étoit question des plai-

sirs de la galanterie et de ceux de l'amour. Il ne put endurer qu'ils fussent comparés ; et, sans se souvenir qu'il jouoit dans le monde le rôle d'indifférent, il se mit à faire la peinture la plus vive et la plus animée de deux personnes qui s'aiment, et finit par assurer avec force qu'il ne seroit pas touché des faveurs de la plus belle femme du monde dont il ne posséderoit pas le cœur.

Où sommes-nous, s'écria M. de Granson? Depuis quand le comte de Canaple connoît-il toutes ces délicatesses? Le croiriez-vous, madame, dit-il à madame de Granson qui entroit dans ce moment? ce Canaple, si éloigné de l'amour, est devenu son plus zélé partisan. Il ne veut point de galanterie, il veut de belle et bonne passion; et, de la façon dont il en parle, en vérité, je le crois amoureux.

La vue de madame de Granson imposa tout d'un coup silence au comte de Canaple ; et, loin de répondre, il se reprochoit comme une indiscrétion ce qu'il venoit de dire. Son embarras auroit été sans doute remarqué, si M. de Châlons, qui étoit aussi chez M. de Granson, n'eût pris la parole : Je pense, dit-il, comme M. de Canaple; le plaisir d'aimer est le plus grand bonheur, et peut-être sentiroit-on moins le malheur d'être trahi, sans la nécessité où l'on se trouve alors de

renoncer à un état si doux. Mais, répliqua en riant M. de Montmorency, pourquoi vous faire cette violence ? Vous pouvez aimer tout à votre aise une maîtresse qui vous aura trompé ; personne n'y mettra obstacle, et j'ose vous assurer que votre félicité ne sera ni troublée ni enviée.

Vous en rirez tant qu'il vous plaira, dit M. de Châlons ; mais je pardonnerois volontiers, pourvu que je trouvasse dans la sincérité du repentir et dans un aveu sans déguisement, de quoi me persuader que j'étois aimé, même dans le temps que j'étois trahi. Je sens qu'il y a une espèce de douceur à pardonner à ce qu'on aime ; c'est un nouveau droit qu'on acquiert d'être aimé ; et on en aime soi-même davantage.

Avec de pareilles maximes, vous n'avez garde d'être jaloux, dit M. de Granson. Du moins le suis-je très-différemment de la plupart des hommes, répliqua-t-il, qui ne connoissent ce sentiment que par un amour propre effréné. Le mien n'a rien à démêler avec les infidélités qu'on peut me faire ; elles n'affligent que mon cœur.

J'avoue, interrompit M. de Châtillon, qui n'avoit point parlé jusque-là, que j'entends mal toutes ces distinctions de l'amour et de l'amour propre ; je sais seulement que les femmes préféreront toujours un amant dont la jalousie sera

pleine d'emportemens, à tous vos égards et à toutes vos délicatesses.

Pourriez-vous pardonner, madame, dit-il à madame de Granson, en s'approchant de son oreille, à un homme qui craindroit de perdre votre cœur et qui conserveroit encore quelque raison? Personne, répondit-elle tout haut d'un ton fier et dédaigneux, ne sera à portée de faire une pareille perte : et, sans le regarder, sans lui donner le temps de répondre, elle se leva pour sortir.

Quoique M. de Canaple n'osât jeter les yeux sur elle, son attention et son application suppléoient à ses yeux. Il s'étoit aperçu de la passion de M. de Châtillon, presqu'aussitôt que lui-même. Un homme de ce caractère n'étoit pas un rival dangereux auprès de madame de Granson. Mais un rival, quelque peu redoutable qu'il puisse être, importune toujours. La réponse de madame de Granson, et le ton dont elle fut faite, le dédommagèrent de la peine qu'il avoit eue de voir M. de Châtillon oser lui parler à l'oreille. Un amant, et sur-tout un amant malheureux prend comme une faveur les rigueurs que l'on exerce contre ses rivaux.

M. de Châtillon n'étoit pas homme à se rebuter par celle qu'il venoit d'essuyer. Il suivit madame de Granson, dans l'espérance de lui don-

ner la main. M. de Canaple, qui n'avoit plus rien qui l'arrêtât dans la chambre, sortit aussi. Ils se trouvèrent tous deux auprès du chariot de madame de Granson, lorqu'elle voulut y monter. M. de Canaple n'osoit cependant lui présenter la main; mais M. de Châtillon ne garda pas tant de ménagement, et madame de Granson, irritée de sa hardiesse, occupée de la réprimer, prit celle de M. de Canaple, et ne s'aperçut combien la préférence qu'elle lui donnoit étoit flatteuse, que parce qu'elle sentit que cette main étoit tremblante. Aussi se hâta-t-elle de la quitter et de monter dans son chariot.

Cet instant étoit le premier où M. de Canaple avoit ressenti quelque douceur. Il eût bien voulu se trouver seul, et en jouir à loisir; mais M. de Châlons, qui le joignit dans le moment, ne lui en donna pas la liberté. Que vous êtes heureux lui dit-il! car, malgré les soupçons que vous avez fait naître aujourd'hui, je suis persuadé que vous n'aimez rien. Pour moi, je suis la victime d'une passion qui ne me promet que des peines, et que je n'ai pas même la force de combattre.

M. de Canaple ne pouvoit avouer qu'il étoit amoureux, et ne pouvoit aussi se résoudre à le désavouer; c'eût été blesser son amour ou sa discrétion. Ne parlons point de moi, répondit-il,

je suis ce que je puis, et je ne conseillerois à personne d'envier ma fortune.

M. de Châlons, plein de ses sentimens, ne s'occupa pas à pénétrer ceux de son ami. Je suis plus agité aujourd'hui que je ne l'ai encore été, lui dit-il; la peinture que je viens de faire de mes sentimens, les a réveillés et gravés plus profondément dans mon cœur. Par grâce, écrivez à mademoiselle de Mailly; c'est une liberté qui ne m'est pas permise; mais ce sera presque recevoir une de mes lettres, que d'en recevoir une des vôtres. Je l'occuperai du moins quelques momens; et quelle douceur n'est-ce pas pour moi!

Le comte de Canaple étoit dans les dispositions nécessaires pour bien exprimer les sentimens de son ami; mais cet ami étoit trop amoureux pour être aisé à contenter. La lettre fut faite et refaite plus d'une fois, et remise enfin à un homme de M. de Canaple avec ordre de la porter à Calais, et d'en rapporter la réponse.

Cependant le départ du roi étoit fixé, et tous ceux qui n'étoient point attachés particulièrement à sa personne, voulurent le devancer, et se disposèrent à partir. M. de Canaple fut de ce nombre; la peine de s'éloigner de ce qu'on aime n'est pas, pour un amant malheureux, ce qu'elle est pour un amant aimé.

Lorsque la santé de M. de Granson lui permit de sortir de la chambre, il voulut que madame de Granson fût présentée au roi et aux reines. Sa beauté fut admirée de tout le monde. Les louanges qu'on lui prodigua, augmentèrent les empressemens de M. de Châtillon; il la suivoit partout, et, malgré la mode et le ton qu'il avoit pris dans le monde, il lui rendoit des soins assez à découvert. Madame de Granson, importunée de ses soins, de mauvaise humeur contr'elle et contre l'amour, se vengeoit par les rigueurs qu'elle exerçoit sur lui, de ce qu'elle sentoit pour son rival; ce rival en étoit souvent témoin; et, quoiqu'il fût traité lui-même avec encore plus de sévérité, elle n'étoit pas du moins accompagnée du dédain et du mépris dont on accabloit M. de Châtillon. Madame de Granson ne put éviter les adieux de l'un et de l'autre. M. de Châtillon osa encore parler le même langage; M. de Canaple, au contraire, ne prononça pas un seul mot.

Cette différence de conduite n'étoit que trop remarquée par madame de Granson. Les reproches qu'elle ne cessoit de se faire, tournoient au profit de ses devoirs; elle croyoit toujours ne pas les remplir assez bien. Loin d'être rebutée par le peu d'égards que M. de Granson

lui marquoit, elle redoubloit de soins et d'attentions.

Comme il suivoit le roi, il ne partit pas sitôt que M. de Canaple. Madame de Granson s'aperçut que sa présence le contraignoit: sans lui faire le moindre reproche, sans marquer le moindre mécontentement, elle se disposa à aller à Calais, pour être plus à portée des nouvelles de l'armée, et pour être avec un père qu'elle aimoit, et dont elle étoit tendrement aimée. C'étoit, dans la disposition où son cœur étoit alors, une consolation et un besoin de pouvoir se livrer aux sentimens d'une amitié permise.

M. de Vienne reçut sa fille avec joie; elle fut visitée de tout ce qu'il y avoit dans la ville de gens considérables. Mademoiselle de Mailly ne fut pas des dernières à s'acquitter de cette espèce de devoir; elles avoient l'une et l'autre les qualités qui préviennent si favorablement, et qui font naître l'inclination; aussi, dès le premier moment de la connoissance, se trouvèrent-elles dans la même liberté que si elles s'étoient connues depuis long-temps. Madame de Granson, charmée des agrémens et de l'esprit de mademoiselle de Mailly, en parloit souvent à M. de Vienne.

Je voudrois, lui disoit-elle, passer mes jours avec une si aimable fille; mais je meurs de peur

qu'elle ne nous soit bientôt enlevée par quelque grand mariage. Ce mariage pourroit au contraire la rapprocher de vous, répondit M. de Vienne. Canaple, dans le séjour qu'il a fait ici, a paru fort attaché à elle; il y est revenu sans autre besoin que celui de la voir; et l'on m'amena, il y a quelques jours, un homme chargé d'une lettre pour elle, qui n'avoit point d'abord voulu dire son nom, mais qui fut obligé de m'avouer qu'il appartenoit au comte de Canaple. De l'humeur dont il est, une si grande assiduité prouve beaucoup. Madame de Granson sentit à ce discours un trouble et une émotion qu'elle n'avoit jamais connus. Elle n'avoit plus la force de continuer la conversation, lorsque mademoiselle de Mailly entra.

M. de Vienne, qui avoit plus de franchise que de politesse, ne craignit pas de l'embarrasser en lui répétant ce qu'il venoit de dire à sa fille. Mademoiselle de Mailly ne put entendre sans rougir un nom qui étoit lié dans son imagination à celui de son amant. Mais on ne se retient guère sur les choses qui intéressent le cœur, sur-tout lorsqu'on peut s'y livrer sans se faire des reproches. Mademoiselle de Mailly, après avoir dit légèrement que M. de Canaple n'étoit point amoureux d'elle, se fit un plaisir de le louer des

qualités qui lui étoient communes avec M. de Châlons, et le loua avec vivacité.

Madame de Granson l'avoit vu jusque-là des mêmes yeux et plus favorablement encore; mais de ce qu'il paroissoit tel à mademoiselle de Mailly, il cessa de lui paroître le même. Maîtrisée par un sentiment qu'elle ne connoissoit pas, elle ne put s'empêcher de contredire. M. de Vienne, qui trouvoit sa fille injuste, prit parti contr'elle. Mademoiselle de Mailly, fortifiée par l'autorité de M. de Vienne, soutint d'abord son opinion avec une chaleur peu propre à ramener madame de Granson; mais, comme elle avoit l'esprit dans une situation plus tranquille, elle se hâta de finir la dispute.

Madame de Granson, restée seule, se trouva saisie d'une douleur inquiète et piquante, qu'elle n'avoit point encore éprouvée. Les réflexions qu'elle faisoit sur ce qui venoit de se passer lui donnoient des soupçons, et même des certitudes, dont elle se sentoit accablée. Je n'en saurois douter, disoit-elle, il est amoureux, il est aimé : l'amour, et l'amour content, peut seul inspirer ce que je viens de voir.

Quoi! tandis que j'avois besoin de ma vertu pour me souvenir de l'outrage qu'il m'a fait; tandis que je ne le croyois occupé qu'à le réparer;

tandis que les apparences de son respect faisoient sur mon cœur une impression si honteuse, il aimoit ailleurs! Comment ai-je pu m'y tromper? comment ai-je pu donner une interprétation si forcée à ses démarches? comment ai-je pu croire qu'un homme amoureux fût toujours si maître de lui? Non! non! il m'auroit parlé au risque de me déplaire.

Elle se rappeloit ensuite que, dans cette conversation où le comte de Canaple soutenoit le parti de l'amour, il s'étoit tu dès qu'elle avoit paru. Sa délicatesse auroit été blessée, disoit-elle, de parler d'amour devant toute autre femme que devant sa maîtresse. Que sais-je s'il ne croyoit pas avoir des ménagemens à garder à mon égard? Qui me dit qu'il n'a pas soupçonné ma foiblesse? Cette pensée arracha des larmes à madame de Granson; et, comme elle n'apercevoit plus rien dans la conduite du comte de Canaple qui pût l'excuser, tout son ressentiment se réveilla. Il auroit eu peine à se conserver au milieu des louanges qu'on donnoit tous les jours à la valeur du comte de Canaple, et dans un temps où sa vie étoit exposée à tant de dangers; mais mademoiselle de Mailly, qui voyoit dans les périls de M. de Canaple ceux de M. de Châlons, y paroissoit si sensible, que madame de Granson cessoit de l'être.

L'éloignement, le dégoût avoient succédé dans son cœur à l'inclination qu'elle s'étoit d'abord sentie pour elle. Le hasard fit encore qu'elles se trouvèrent dans l'appartement de M. de Vienne quand on apprit que l'armée marchoit aux ennemis, et que la troupe de M. de Canaple et celle de M. de Châlons devoient commencer l'attaque. Mademoiselle de Mailly, saisie à cette nouvelle, ne put cacher son trouble. Madame de Granson n'étoit pas dans un état plus tranquille. M. de Vienne attribuoit le chagrin où il la voyoit plongée à la crainte où elle étoit pour M. de Granson, et achevoit de l'accabler par les soins qu'il prenoit de la rassurer, et par les louanges qu'il ne cessoit de donner à sa sensibilité. Que penseroit mon père? disoit-elle; que penseroit tout ce qui m'environne, si le fond de mon cœur étoit connu, s'il savoit que ces larmes dont il me loue ne prouvent que ma foiblesse? Il faut du moins que la connoissance que j'en ai rappelle ma vertu, et que je me délivre de la peine cruelle d'être pour moi-même un objet de mépris.

La perte de la bataille de Creci qu'on apprit alors, et les blessures dangereuses que M. de Granson y avoit reçues, donnèrent à la vertu de madame de Granson un nouvel exercice. Elle ne balança pas un moment sur le parti qu'elle avoit

à prendre; et, sans être arrêtée par les prières de M. de Vienne, et par les dangers où elle s'exposoit en traversant un pays plein de gens de guerre, elle partit sur-le-champ. Son père, n'ayant pu la retenir, lui donna une escorte nombreuse : ils furent attaqués à diverses reprises par des partis ennemis qu'ils repoussèrent avec succès. L'idée de M. de Canaple se présentoit souvent pendant la route à madame de Granson : l'incertitude où elle étoit de son sort, dont elle avoit eu le courage de ne point s'informer, diminuoit sa colère, et la disposoit à avoir plus de pitié que de ressentiment.

Le troisième jour de sa marche, sa petite troupe, qui s'étoit affoiblie par les combats précédens, fut attaquée par des gens d'armes anglois, très-supérieurs en nombre. Madame de Granson alloit tomber dans les mains des vainqueurs, si un chevalier, qui alloit à Calais, ne fût venu à son secours; il vit de loin le combat; et, quoiqu'il fût accompagné de très-peu de monde, il ne balança pas à attaquer les Anglois. Les François, qui avoient été mis en déroute, reprirent courage, se rallièrent à lui, et l'aidèrent à vaincre ceux qui s'étoient déjà saisis du char de madame de Granson.

Le trouble où elle étoit ne lui avoit pas per-

mis de distinguer ce qui se passoit; et, prenant son libérateur pour son ennemi, lorsqu'il vint à son chariot : Si vous êtes généreux, lui dit-elle d'une voix que la crainte changeoit presqu'entièrement, mais qui ne pouvoit jamais être méconnoissable pour celui à qui elle parloit, vous me mettrez promptement à rançon. Quoi! s'écria-t-il, sans lui donner le temps d'en dire davantage; c'est madame de Granson! et c'est elle qui me prend pour un ennemi! non, madame, vous n'en avez point ici, lui dit-il : tout ce qui vous environne est prêt à sacrifier sa vie pour vous défendre, et pour vous obéir.

La fierté de madame de Granson, et une certaine hauteur de courage qui lui étoit naturelle, lui avoient donné des forces dans le commencement de cette aventure; mais la voix de M. de Canaple la mit dans un état bien plus difficile à soutenir que celui dont elle venoit de sortir; mille pensées différentes se présentoient en foule à son esprit. Cet homme, qui l'avoit outragée, qu'il falloit haïr pour se sauver de la honte de l'aimer, venoit d'exposer sa vie pour elle; et ce même homme alloit à Calais, sans doute pour voir mademoiselle de Mailly.

La reconnoissance du service ne pouvoit subsister avec cette réflexion, et ne laissoit dans l'â-

me de madame de Granson que le chagrin de l'avoir reçu. M. de Canaple attendoit les ordres qu'elle voudroit lui donner, et les auroit attendus long-temps, si l'écuyer de M. de Vienne, qui conduisoit l'escorte, n'étoit venu la presser de se déterminer. Elle vouloit suivre son dessein; mais elle ne vouloit pas que M. de Canaple l'accompagnât. Le secret dépit, dont elle étoit animée, ne lui permettoit pas de recevoir de lui un service, qu'elle ne pouvoit plus mettre sur le compte du hasard.

Votre générosité en a assez fait, lui dit-elle, monsieur; pressez-vous d'aller à Calais, où je juge que des raisons importantes vous appellent. Il est vrai, madame, dit le comte de Canaple, que j'ai ordre de me rendre à Calais; mais, quelque précis qu'il soit, je ne puis l'exécuter que lorsque vous serez en lieu où vous n'aurez plus rien à craindre.

Madame de Granson, ne pouvant faire mieux, se laissa conduire. L'état fâcheux où elle trouva M. de Granson en arrivant à Amiens, la dispensa de faire des remercîmens à M. de Canaple qui repartit sur-le-champ pour Calais.

M. de Granson avoit aimé passionnément sa femme; ce qu'elle faisoit pour lui dans un temps si voisin de celui où il lui avoit manqué, la pen-

sée que la mort les alloit séparer, réveillèrent sa tendresse, et lui tendant la main aussitôt qu'il la vit : Je n'étois pas digne de vous, lui dit-il ; le ciel me punit de n'avoir pas connu le bien que je possédois. Je me reproche tous les torts que j'ai eus ; pardonnez-les moi, et ne vous en souvenez qu'autant que ce souvenir sera nécessaire à votre consolation.

Madame de Granson arrosoit de ses larmes la main que son mari lui avoit présentée ; le repentir qu'il lui marquoit, la pénétroit de honte et de douleur ; elle se trouvoit la seule coupable ; elle se reprochoit de n'avoir pas aimé M. de Granson ; et l'erreur où il étoit là dessus, lui paroissoit une espèce de trahison. Je n'ai rien à vous pardonner, lui dit-elle en continuant de répandre un torrent de larmes, je donnerois ma vie pour conserver la vôtre. M. de Granson voulut répondre ; mais ses forces l'abandonnèrent ; il fut long-temps dans une espèce de foiblesse dont il revint sans reprendre connoissance, et il mourut deux jours après l'arrivée de madame de Granson.

Ce spectacle, toujours si touchant, l'étoit encore plus pour elle par les circonstances qui l'avoient accompagné. Comme on n'étoit point instruit du péril qui menaçoit Calais, elle y retour-

na, persuadée que rien dans le monde ne pouvoit l'intéresser que M. de Vienne.

M. de Canaple, en y arrivant, n'avoit donné à M. de Vienne aucune espérance sur la vie de M. de Granson. La calamité publique, dit ce grand capitaine, ne me laisse pas sentir mes malheurs particuliers. Mais comment est-il possible qu'une armée composée de toute la noblesse de France, c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus brave dans l'univers, ait été battue !

Il falloit, pour vaincre, répondit M. de Canaple, plus de prudence et moins de valeur. Cette noblesse dont vous parlez, en a trop cru son courage, et a méprisé les précautions. Le roi, après être parti d'Abbeville où il étoit campé, détacha quelques troupes sous la conduite de MM. des Noyers, de Beaujeu, d'Aubigny et de Drosmenil, pour aller reconnoître les Anglois. A leur retour, Dromesnil, enhardi par une réputation sans tache et par une intrépidité de courage dont il se rendoit témoignage, eut seul la force de dire au roi qu'il ne falloit point attaquer les ennemis.

Quoique l'armée fût déjà en marche, le roi, convaincu par les raisons de ce vaillant homme, envoya ordre aux Gênois, qui faisoient l'avant-garde, de s'arrêter. Soit qu'ils aient été gagnés,

comme on le soupçonne, soit qu'ils aient craint de perdre leur rang, ils ont refusé d'obéir. La seconde colonne, qui a vu la première en marche, a continué de marcher. La bataille s'est trouvée engagée, et les généraux ont été obligés de suivre l'impétuosité des troupes.

Elles n'ont jamais montré plus d'ardeur; mais nous avons combattu sans ordre, dans un terrain qui nous étoit désavantageux, et contre une armée plus nombreuse, où la discipline est observée. Malgré ces avantages, la troupe que je commandois a enveloppé le prince de Galles. Ce jeune prince à qui Édouard (*) a refusé le secours qu'il lui avoit envoyé demander, ne trouvant plus de ressource que dans son courage, a fait des prodiges de valeur. Ses gens, animés par son exemple, ont redoublé leurs efforts, et il nous a échappé. Je me suis vu moi-même abandonné des miens; et, si la nuit n'avoit favorisé ma retraite, je serois mort, ou prisonnier. J'ai eu encore le bonheur de dégager le pauvre Granson d'une troupe de soldats dont il étoit environné. Je l'ai conduit à Amiens. Le roi, qui s'y est retiré, m'a donné l'ordre de venir ici pour voir l'état de la place, et

(*) Le roi d'Angleterre, quand on lui demanda un renfort pour le prince de Galles, répondit: *Il faut que l'enfant gagne ses éperons.*

pour consulter avec vous sur les moyens de la conserver.

Un homme envoyé par mademoiselle de Mailly à M. de Canaple, pour le prier qu'elle pût le voir un moment, ne donna pas le temps à M. de Vienne de lui répondre. Il suivit l'homme qui lui avoit été envoyé, et promit à M. de Vienne qu'il seroit bientôt de retour.

Mademoiselle de Mailly, aussitôt qu'elle l'avoit entendu, s'étoit levée avec promptitude pour aller au-devant de lui; mais son trouble et son agitation étoient si grands, qu'il ne lui fut pas possible de faire un pas; et, se laissant aller sur sa chaise: Ah! monsieur, s'écria-t-elle aussitôt qu'elle vit le comte de Canaple, ne me dites rien; je mourrai de mon incertitude, mais je n'ai pas la force d'en sortir. Je vous assure, lui dit-il, que je n'ai rien de si terrible à vous apprendre. Seroit-il possible, s'écria-t-elle encore avec une espèce de transport, que je fusse si heureuse! Quoi! il seroit sauvé? Et où est-il? N'est-il point blessé? Je ne puis vous répondre positivement, répliqua M. de Canaple, je sais qu'il ne s'est point trouvé dans le nombre des morts, et qu'il est tout au plus prisonnier. Ah! dit-elle, il ne se sera rendu qu'à l'extrémité; s'il est prisonnier, je le vois couvert de blessures. Hélas! c'est moi qui

ai ajouté le désespoir à sa bravoure naturelle. Il s'est peu soucié de ménager une vie que j'ai rendue si malheureuse.

L'abondance des larmes qu'elle répandoit, les sanglots redoublés qui lui coupoient la parole, arrêtèrent ses plaintes, et donnèrent au comte de Canaple le temps de la rassurer un peu. Il lui promit, en la quittant, d'envoyer au camp des Anglois, pour s'informer si M. de Châlons étoit prisonnier, et pour demander qu'il fût mis à rançon.

Un écuyer annonça le lendemain à M. de Vienne l'arrivée de madame de Granson, et lui apprit la mort de son maître. M. de Vienne, qui y étoit préparé, et qui d'ailleurs mettoit au rang des premiers devoirs celui de citoyen, ne laissa pas d'achever de régler avec M. de Canaple ce qui étoit nécessaire pour la défense de Calais. Comme le temps pressoit, M. de Canaple partit sans avoir tenté de faire une visite à madame de Granson, qu'il ne lui étoit pas permis de voir dans la circonstance présente. La perte de son mari l'avoit plus touchée qu'elle n'auroit dû l'être naturellement; mais les reproches qu'elle se faisoit de ne l'avoir jamais aimé, et d'avoir été sensible pour un autre, effaçoient les mauvais procédés qu'il avoit eus pour elle; elle sentoit d'ailleurs

que, pour résister à sa foiblesse, les chaînes du devoir lui étoient utiles. Cette liberté dont elle ne pouvoit faire usage, devenoit un poids difficile à porter.

M. de Vienne lui conta que M. Canaple, dans le peu de séjour qu'il avoit fait à Calais, avoit vu mademoiselle de Mailly. Les périls du siége le font frémir, lui dit-il; il m'a conseillé de faire sortir de la ville toutes les femmes de considération; et, pour être en droit de me presser sur mademoiselle de Mailly, il m'a beaucoup pressé sur votre compte. Vous me donneriez effectivement beaucoup de tranquillité, poursuivit M. de Vienne, si vous vouliez vous retirer dans mes terres de Bourgogne.

Madame de Granson étoit dans cet état de tristesse et d'accablement, où, à force de malheurs, on n'en craint plus aucun. Ne me privez pas de la seule consolation qui me reste, dit-elle à M. de Vienne; je saurai périr avec vous, s'il le faut; toute femme que je suis, vous n'avez rien à craindre de ma timidité; mais contentez M. de Canaple, et engagez mademoiselle de Mailly à sortir de Calais. M. de Vienne lui promit d'y travailler.

Le départ de mademoiselle de Mailly eût été une consolation pour madame de Granson; elle

n'eût pas même voulu avoir un malheur commun avec elle; mais la fortune lui refusa cette foible consolation. Madame de Mailly, dont les passions étoient violentes, avoit conçu tant de chagrin de ne pouvoir satisfaire sa haine et sa vengeance, qu'elle en étoit tombée malade. Mademoiselle de Mailly ne pouvoit se séparer de sa belle-mère, encore moins abandonner un père dans un temps si malheureux. M. de Vienne, qui avoit pour M. de Mailly les égards dûs à sa naissance, le laissa le maître de son sort, dès qu'il fut instruit de ses raisons, et n'obligea personne de sa maison de subir l'ordonnance qu'il fit publier, que tous ceux qui étoient inutiles à la défense de la place, eussent à en sortir.

Édouard ne tarda pas à venir reconnoître Calais; et, persuadé qu'il ne pouvoit l'emporter par la force, il résolut de l'affamer. Dans ce dessein, on établit entre la rivière de Haule et la mer, un camp qui prit la forme d'une nouvelle ville. Philippe, à qui la perte de la bataille de Creci n'avoit rien fait perdre de son courage, se préparoit à tout mettre en usage pour sauver une place si importante. M. de Canaple l'avoit assuré, à son retour, que M. de Vienne se défendroit jusqu'à la dernière extrémité, et donneroit le temps d'assembler une nouvelle armée. Philippe, pour être

plus à portée de faire des recrues, quitta la Picardie, et laissa, pour la défendre, mille hommes d'armes, sous la conduite de M. de Canaple.

Les soins qu'il s'étoit donnés pour être instruit du sort de M. de Châlons, avoient été inutiles; mais, pour ne pas désespérer mademoiselle de Mailly, il lui avoit laissé des espérances qu'il n'avoit pas lui-même.

Il étoit vrai cependant que M. de Châlons étoit prisonnier; il avoit été trouvé, après la bataille, sous un monceau de morts, ayant à peine quelque reste de vie. Milord d'Arondel, qui étoit alors sur le champ de bataille occupé à faire donner du secours à ceux qui pouvoient encore en recevoir, jugeant, par les armes de M. de Châlons, que c'étoit un homme de considération, ordonna qu'il fût mis dans une tente particulière. Quelques papiers qui furent trouvés dans ses habits, et portés à milord d'Arondel, lui apprirent le nom du prisonnier, et redoublèrent son attention pour lui. Il imagina qu'il pourroit en tirer quelque service qui importoit à son repos; mais comme Édouard ne vouloit point permettre le renvoi des prisonniers, tant que la guerre dureroit, milord d'Arondel prit des précautions pour être maître du sien. Il chargea un homme sage

et attaché à lui, de le garder et de le faire servir avec toutes sortes de soins.

Il ne fut de long-temps en état de reconnoître, ni même de sentir les bons traitemens qu'il recevoit; ses blessures étoient si grandes, qu'on désespéra plus d'une fois de sa vie. Lorsqu'il fut mieux, il voulut savoir à qui le sort des armes l'avoit donné; mais ceux qui étoient auprès de lui, ne purent l'en instruire. Milord d'Arondel, dans la crainte de le découvrir, s'étoit contenté d'apprendre de ses nouvelles, et avoit remis à le voir, quand il seroit en état de recevoir sa visite. Il l'avoit fait transporter dans une maison de paysan, qu'on avoit rendue la plus commode qu'il avoit été possible, et où il étoit plus aisé de le cacher, que dans le camp.

Milord d'Arondel s'y rendit sans suite, aussitôt que son prisonnier fut en état de le recevoir. Je vois avec plaisir, lui dit-il, en s'asseyant auprès de son lit, que les soins que nous avons pris, pour conserver la vie d'un si brave homme, n'ont pas été inutiles. Ce que vous avez fait pour me sauver la vie, répliqua M. de Châlons, ne satisferoit pas pleinement votre générosité, si vous ne tâchiez encore de diminuer la honte de ma défaite, par les éloges que vous donnez à une bravoure qui m'a si mal servi. Je ne sais, cependant,

si je puis me plaindre d'un malheur qui m'a mis à portée de connoître un ennemi si généreux.

Ne me donnez point ce nom, répliqua milord d'Arondel; nos rois se font la guerre, l'honneur nous attache à leur suite; mais, lorsque nous n'avons plus les armes à la main, l'humanité reprend ses droits, et la valeur que nous avons employée les uns contre les autres, dans la chaleur du combat, devient un nouveau motif d'estime, lorsqu'il est fini. Celle que j'ai pour vous, n'a pas attendu pour naître, que je vous visse les armes à la main; votre mérite m'est connu depuis long-temps; j'ai souhaité cent fois d'avoir un ami tel que vous, et la fortune ne pouvoit me servir mieux, que de me donner quelque droit à une amitié, dont je connois d'avance tout le prix.

Si je suis digne d'être votre ami, répondit M. de Châlons, si vous avez quelqu'estime pour moi, vous ne douterez pas que la vie, que vous m'avez conservée avec tant de générosité, ne soit à vous : oui, je suis prêt de la sacrifier à votre service, et ce sera moins pour m'acquitter envers vous, que pour satisfaire à l'inclination et à l'admiration que m'inspire la noblesse de votre procédé. Ne me laissez pas ignorer plus long-temps le nom de mon bienfaiteur. Apprenez-moi, de grâce, comment je vous suis connu, et par quel

bonheur vous avez pris de moi une idée si avantageuse.

Mon nom est Arondel, reprit-il; à l'égard de ce que vous désirez apprendre de plus, je ne puis vous satisfaire, qu'en vous faisant l'histoire d'une partie de ma vie. Vous verrez, par le secours que je vous demanderai, et par l'importance des choses que j'ai à vous dire, que ma confiance n'a pas besoin d'être appuyée sur une connoissance plus particulière. Mais ce récit, poursuivit-il, en se levant pour sortir, demande plus de temps que je n'en ai présentement; je craindrois, d'ailleurs, de vous fatiguer par une trop longue attention.

M. d'Arondel avoit raison de penser que son prisonnier n'étoit pas en état de l'entendre; il n'avoit pas plutôt entendu prononcer son nom, qu'il avoit été saisi d'un tremblement universel et si grand, que les gens chargés de le servir, s'en étant aperçus, vinrent à lui pour le secourir; mais leurs soins qu'il ne devoit qu'à une main odieuse, furent rejetés avec une espèce d'emportement; il ordonna d'un ton si ferme qu'on le laissât en repos, qu'il fallut lui obéir.

Dans quel abîme de maux se trouvoit-il plongé! Cet homme qui avoit détruit toute sa félicité, cet homme pour qui il avoit une haine si légitime, étoit le même qui lui avoit sauvé la vie, et

qui achevoit de l'accabler par la générosité et la franchise de ses procédés. Il me demande mon secours, disoit-il, apparemment pour achever de m'arracher le cœur ; car quel autre besoin pourroit-il avoir de moi que celui de le servir dans son amour?

Quoi! j'ai été si parfaitement oublié qu'il n'a jamais entendu prononcer mon nom! il n'a point eu à me combattre dans ce cœur qu'il m'a enlevé! et il jouit de la douceur de croire qu'il a été le seul aimé! Ah! je la lui ferai perdre cette douceur; il saura que j'ai été son rival, et il le saura aux dépens de sa vie!

Ces projets de vengeance, si peu conformes à la probité de M. de Châlons, ne pouvoient être de longue durée. Il falloit s'acquitter des obligations qu'il avoit à milord d'Arondel, avant que d'agir en ennemi. La guerre pouvoit peut-être lui en fournir les moyens; mais il n'étoit pas libre, et il ne vouloit pas devoir sa liberté à son ennemi: il pouvoit lui offrir la plus forte rançon; seroit-elle acceptée? et au cas qu'elle ne le fût pas, quel parti devoit-il prendre? L'honneur lui permettoit-il encore d'écouter les secrets qu'on vouloit lui confier? Il est vrai qu'il auroit par là des éclaircissemens qui importoient à son repos.

Je saurai, disoit-il, ce que j'aurois tant d'in-

térêt de savoir ; je saurai pourquoi l'on m'a trahi. Hélas! reprenoit-il, qu'ai-je besoin d'en chercher d'autres causes, que l'inconstance naturelle des femmes! milord d'Arondel n'a que trop de quoi la justifier. Il étoit présent, j'étois absent ; il a été aimé, et j'ai été oublié.

Tout le cœur de M. de Châlons se révoltoit contre cette idée, et lui reprochoit qu'il faisoit une injure mortelle à mademoiselle de Mailly. Puis-je la reconnoître à cette foiblesse, disoit-il? Est-ce elle que je dois soupçonner de s'être laissé séduire par les avantages de la figure ? Ne sais-je pas que c'est à quelque vertu qu'elle a cru reconnoître en moi, que j'ai dû le bonheur de lui plaire?

L'agitation, le trouble, et les sentimens différens dont M. de Châlons étoit rempli, ne lui permirent de long-temps de se déterminer sur ce qu'il devoit faire. La nuit entière et une partie de la journée suivante, furent employées à déplorer le malheur de sa condition. Il se résolut enfin à savoir ce que M. d'Arondel avoit à lui dire, à régler sur cela ses démarches ; bien résolu, quoiqu'il pût apprendre, de cacher avec soin qu'il avoit été aimé. La tendresse qu'elle a eue pour moi, disoit-il, est un secret qu'elle m'a confié, et qu'aucune raison ne m'autorisera jamais à

violer : et il ne se rappeloit qu'avec honte, qu'il avoit pensé différemment dans les premiers momens de sa surprise et de sa douleur.

Le trouble où il étoit augmenta encore. On vint lui dire qu'une femme, conduite par un des gens de milord d'Arondel, demandoit à lui parler ; elle ne fut pas plutôt introduite dans la chambre, qu'elle se jeta à genoux à côté du lit de M. de Châlons en lui présentant, de la manière la plus touchante, un enfant qu'elle tenoit entre ses bras. J'ai tout perdu, lui dit-elle en répandant beaucoup de larmes; je suis chassée de ma patrie; j'ai laissé dans Calais mes frères, mon mari, mon père, exposés à toutes les horreurs de la guerre et de la famine; je n'ai d'espérance que dans votre secours; je viens vous le demander au nom de cet enfant que je vous ai conservé au milieu de tant de périls.

Les passions violentes, que les réflexions venoient en quelque façon de calmer, se réveillèrent avec un nouvel emportement dans l'âme de M. de Châlons, à cette vue : Retirez-vous, dit-il, d'un ton où la colère et la douleur se faisoient sentir ; ôtez de devant mes yeux cette misérable créature, fruit de la trahison la plus insigne. La femme, effrayée de ce qu'elle entendoit, demeuroit immobile, et ce malheureux enfant étendoit

ses petits bras pour embrasser M. de Châlons, et lui donnoit le nom de père.

Ce nom augmentoit encore le sentiment de douleur dont il étoit déjà pénétré. Le bonheur de celui à qui appartenoit légitimement un nom si doux, se peignoit plus vivement à son imagination; et, ne pouvant soutenir des idées aussi déchirantes, il repoussa cette innocente créature; et, s'adressant à la femme qui étoit toujours à genoux : Encore une fois, lui dit-il, retirez-vous; que je ne vous voye jamais; et, faisant signe aux gens qui le servoient qu'on la fît sortir, il se tourna de l'autre côté, le cœur plein de douleur, de colère et de vengeance.

Ce qui venoit de se passer n'auroit dû apporter aucun changement à sa situation; il étoit instruit depuis long-temps de ce qui faisoit le sujet de son désespoir, mais le temps avoit affoibli ces idées. La connoissance de milord d'Arondel ne les avoit déjà que trop douloureusement retracées à son souvenir; elles venoient de se réveiller d'une manière encore plus violente.

Après bien des incertitudes, le fond de son caractère plein de douceur prévalut enfin. L'amour extrême qu'il avoit pour mademoiselle de Mailly, lui inspiroit aussi quelque compassion pour son enfant; un sentiment de justice se joi-

guoit à cette compassion. Pourquoi satisfaire sa vengeance aux dépens de ce petit infortuné? est-il coupable de sa naissance? il ne la connoît seulement pas. De quel droit l'enlever à ses parens? ne valoit-il pas mieux le rendre à celui qu'il en jugeoit le père; il s'acquittoit par là de la reconnoissance qu'il lui devoit, de cette reconnoissance qui n'étoit pas le moins sensible de ses maux. Il falloit, avant toutes choses, écouter le récit que milord d'Arondel devoit lui faire; mais comment soutenir cette affreuse confidence? seroit-il maître de lui et de son transport? pourroit-il entendre des choses dont la seule idée le faisoit frissonner? qu'importe après tout, disoit-il! je ne puis que mourir, et la mort est préférable au trouble où je suis.

M. de Châlons, en conséquence de ses résolutions, donna les ordres nécessaires, et se disposa à recevoir milord d'Arondel.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

LE SIÉGE
DE CALAIS,
NOUVELLE HISTORIQUE.

TROISIÈME PARTIE.

Milord d'Arondel, retenu par les occupations de la guerre, ne put qu'après quelques jours satisfaire le désir qu'il avoit de revoir son prisonnier. Pourrez-vous bien m'écouter aujourd'hui, lui dit-il en entrant dans sa chambre et en s'asseyant auprès de lui? M. de Châlons répondit quelques mots d'une voix tremblante, que milord d'Arondel attribua à la foiblesse où il étoit encore; et, ne voulant pas perdre des momens qui lui étoient précieux, il lui parla ainsi :

J'avois à peine fini mes exercices, qu'Édouard, par des raisons de politique, résolut de me marier avec mademoiselle d'Hamilton : il espéroit, en formant des alliances entre les premières maisons d'Angleterre et d'Écosse, unir peu à peu les deux nations. Mon père se prêta aux vues du roi : comme on ne vouloit point employer l'autorité

pour obtenir le consentement de la maison d'Hamilton, et que la jeunesse de mademoiselle d'Hamilton donnoit tout le temps de l'obtenir, le dessein du roi demeura secret entre mon père et lui.

Je fus envoyé en Guyenne; la paix, qui étoit alors entre les deux couronnes, me fit naître le désir de voir la cour de France. Je m'y liai d'amitié avec le jeune Soyecourt, dont le caractère me convenoit mieux que celui des autres gens de mon âge, avec qui j'avois fait société. Je le retrouvai à Calais, où je m'étois proposé de m'arrêter. Il s'empressa de me faire les honneurs de la ville. La maison de madame de Mailly étoit la plus considérable; j'y fus reçu, et traité comme un homme dont le nom méritoit quelque distinction.

Soyecourt me proposa peu de jours après d'aller à une abbaye, à un quart de lieue de la ville, où une fille de condition devoit prendre le voile. J'y consentis : nous trouvâmes l'église pleine de toutes les personnes qui avoient quelque nom; la foule étoit grande, et la chaleur excessive. Je m'approchai, autant qu'il me fut possible, de l'endroit où se faisoit la cérémonie. Une fille, qui y avoit quelque fonction, et qu'un voile, qui lui couvroit en partie le visage, m'empêchoit de voir, tomba évanouie.

On s'empressa de la secourir; je m'empressai comme les autres : je lui fis avaler d'une liqueur spiritueuse que je me trouvai par bonheur sur moi. La connoissance ne lui revenoit point; il fallut lui faire prendre l'air. J'aidai à la porter hors de l'église. Sa coiffure, que sa chute avoit dérangée, laissoit tomber sur son visage et sur sa gorge des cheveux naturellement bouclés, du plus beau blond du monde; ses yeux, quoique fermés, donnoient cependant passage à quelques larmes. Des soupirs précipités, qu'elle poussoit à tout moment, la douceur de son visage, son âge, qui ne paroissoit pas au-dessus de seize ans; tout cela la rendoit touchante au dernier point.

Mademoiselle Mailly, que j'avois déjà vue auprès de madame sa belle-mère, vint à elle, et la secourut, avec des témoignages d'amitié dont je lui savois autant de gré que d'un service qu'elle m'auroit rendu. Il me parut que l'état de cette fille lui faisoit une sorte de compassion, qui n'étoit point celle que l'on a pour un mal aussi passager; je crus même entendre qu'elle lui disoit quelques mots de consolation.

Soyecourt, qui n'avoit pas eu d'abord connoissance de cet accident, accourut à nous, comme un homme éperdu. Cette fille reprenoit dans

ce moment la connoissance; elle promenoit languissamment ses yeux sur tout ce qui l'environnoit, et, comme je lui étois inconnu, elle les fixa sur moi. Son regard, le plus beau du monde, et le plus touchant, le devenoit encore davantage, par la tristesse qui y étoit répandue; j'en fus pénétré, et, dès lors, que n'aurois-je point fait pour adoucir ses peines! Mademoiselle de Mailly, après lui avoir dit quelques mots à l'oreille, et nous avoir remerciés de notre secours, la prit sous les bras, et entra avec elle dans la maison, où il ne nous étoit pas permis de la suivre.

Soyecourt et moi, restâmes encore quelque temps ensemble; l'état où je l'avois vu, lorsqu'il nous avoit abordés, me faisoit soupçonner qu'il étoit amoureux, et ce que je commençois à sentir moi-même, m'engageoit à m'en éclaircir.

Quelle est cette personne, pour laquelle vous venez de montrer tant de sensibilité, lui dis-je? C'est, me répondit-il, mademoiselle de Roye, nièce de madame de Mailly; elle n'a aucune fortune; la mienne dépend d'un oncle, qui ne me permettra jamais d'épouser une fille sans bien. Malgré tous ces obstacles, j'en suis devenu amoureux, et je suis d'autant plus à plaindre, que, bien loin de pouvoir contribuer à son bonheur,

je crains, au contraire, que l'attachement que je lui ai marqué, n'ait hâté la résolution où l'on est de lui faire prendre le parti du cloître.

Ce n'étoit point assez pour moi, d'être instruit que Soyecourt étoit amoureux : il fallut encore savoir s'il étoit aimé. Je ne saurois m'en flatter, me dit-il; je crois que je l'aurois aimée dix ans, sans qu'elle eût daigné s'en apercevoir; et, lorsque j'ai parlé, elle ne s'est point avisée de contester la sincérité de mes sentimens.

Je veux bien vous croire, me dit-elle, pourvu que vous me croyiez aussi. Mon état et ma fortune suffiroient pour mettre un obstacle invincible à vos prétentions, et cet obstacle, tout invincible qu'il est, n'est cependant pas le plus fort. Je ne sais si je suis née insensible; mais vos soins et votre amour n'ont fait nulle impression sur mon cœur. Je ne m'en suis pas tenu, poursuivit Soyecourt, à cette première déclaration; j'ai mis tout en usage, et tout a été inutile; elle m'écoute avec une douceur mille fois plus accablante que ne le seroient ses rigueurs.

Ne voyez-vous pas, me dit-elle quelquefois, que vous avez fait auprès de moi tout le progrès que vous pouvez y faire; je vous trouve aimable; je vous estime; je crois que vous m'aimez véritablement, et tout cela ne me touche point : per-

dez une fantaisie qui vous rend malheureux, et ne me donnez pas plus long-temps le déplaisir de voir vos peines; car c'en est un pour moi.

Ma curiosité augmentoit à mesure que Soyecourt parloit; les moindres détails me paroissoient intéressans. Mais, lui dis-je, peut-être que la sagesse de mademoiselle de Roye est le plus grand obstacle, et que, si elle voyoit quelque possibilité que vous pussiez l'épouser un jour, elle vous traiteroit différemment? Ne pensez pas, me répondit-il, que j'aie négligé ce moyen; quoique mon bien soit médiocre, il pourroit suffire pour vivre dans une aisance raisonnable. Je suis persuadé, d'ailleurs, que le ressentiment de mon oncle ne tiendroit pas contre les charmes et le caractère de mademoiselle de Roye, et je le lui ai dit avec toute la force que donne la persuasion, et avec toute la vivacité du sentiment.

Vous comptez trop sur le pouvoir de mes charmes, m'a-t-elle répondu; et, quand j'y compterois autant que vous, je n'en serois pas plus disposée à accepter vos propositions.

Tout mon cœur suffiroit à peine pour m'acquitter de ce que je vous devrois; des sentimens d'estime et de reconnoissance payeroient mal les vôtres; je me reprocherois toujours d'être ingrate, et je ne pourrois cesser de l'être.

Tout ce que Soyecourt m'apprenoit, me peignoit mademoiselle de Roye si aimable, par une noble franchise qui n'appartenoit peut-être qu'à elle seule, qu'il acheva, par ses discours, l'impression que sa figure avoit déjà faite sur moi. Une insensible piquoit mon amour-propre, et, quoique je ne crusse pas assurément valoir mieux que Soyecourt, je me persuadois que je saurois mieux aimer, et que la vivacité de mes sentimens me donneroit des moyens de plaire, qu'il n'avoit pu employer. L'amitié qui étoit entre nous, ne me faisoit naître aucun scrupule; je ne pouvois lui faire de tort, puisqu'il n'étoit pas aimé.

J'allai, dès que je le pus, chez madame de Mailly; mademoiselle de Mailly étoit avec elle; je lui demandai des nouvelles de mademoiselle de Roye. Comment monsieur, dit madame de Mailly en s'adressant à elle, est-il instruit de l'accident d'Amélie? Il en a été témoin, répondit mademoiselle de Mailly, et c'est en partie par ses soins que mademoiselle de Roye a repris la connoissance. Il me paroît, dit madame de Mailly d'un ton où je sentois de l'aigreur, qu'il auroit été plus convenable qu'Amélie fût secourue par les personnes du couvent, que par un homme de l'âge et de la figure de M. d'Arondel. Elle est ici, me dit-elle; ma-

demoiselle de Mailly, qui a de la bonté pour elle, a désiré que j'envoyasse la chercher.

Mademoiselle de Roye se montra quelques momens le lendemain dans la chambre de sa tante; quoiqu'elle fût abattue et que la mélancolie fût répandue sur toute sa personne, elle ne m'en parut pas moins aimable; peut-être même me le parut-elle davantage. Madame de Mailly m'examinoit; je m'en aperçus, et je me contraignis au point de ne regarder mademoiselle de Roye et de ne lui parler qu'autant que la politesse le demandoit. Pour elle, à peine osoit-elle lever les yeux, et prononcer quelques mots.

Cependant, je prenois insensiblement du crédit auprès de madame de Mailly, et je tachois de l'augmenter, dans l'intention de l'employer pour mademoiselle de Roye. Ce que j'avois vu m'avoit appris que sa tante la traitoit tout à fait mal. Je réussis dans mon projet, beaucoup au delà de mes espérances. Madame de Mailly me marquoit dans toutes les occasions, des distinctions flatteuses, en conservant cependant cet air austère, dont apparemment elle s'est fait une habitude.

Soyecourt n'osoit se montrer dans la maison, qu'aux heures où tout le monde y étoit reçu; mademoiselle de Roye n'y étoit presque jamais alors. Il me parloit souvent de ses peines; j'eusse pu lui

rendre confidence pour confidence, et prendre pour moi les conseils que je lui donnois, de travailler à se guérir. Mais son malheur, loin de me rebuter, sembloit m'encourager; et puis, à vous dire la vérité, j'étois entraîné par un penchant plus fort que les réflexions. Sans avoir de dessein déterminé, sans songer quelles seroient les suites de ma passion, je m'y livrois tout entier.

M. de Mouy, oncle de Soyecourt, alarmé de l'amour de son neveu, vint à Calais pour l'en faire partir. Madame de Mailly, qu'il connoissoit, étala à ses yeux une raison et une générosité dont l'éloignement qu'elle avoit pour sa nièce, lui rendoit l'exercice très-facile.

Je me suis opposée, lui dit-elle, autant qu'il m'a été possible, à l'inclination de M. de Soyecourt; c'est pour en prévenir les suites, que j'ai pressé mademoiselle de Roye d'exécuter la résolution où elle est, de prendre le parti du cloître, le seul qui puisse convenir à une fille comme elle. Si vous m'en croyez, ajouta madame de Mailly, vous ferez partir M. de Soyecourt; il ne faut pas qu'il soit témoin d'une cérémonie qui pourroit l'attendrir encore.

Une conduite, dont les motifs paroissoient si honnêtes, attira l'admiration et les remercîmens de M. de Mouy. Pour y répondre, il crut de-

voir lui-même parler à mademoiselle de Roye, et lui expliquer les raisons qu'il avoit de s'opposer au dessein de son neveu.

Mademoiselle de Roye les reçut avec tant de douceur, tant de raison, tant de vérité, que lui, qui avoit toujours eu pour le mariage le plus grand éloignement, sentit qu'une personne de ce caractère feroit la félicité d'un mari. Les charmes de mademoiselle de Roye achevèrent ce que son esprit avoit commencé; et l'oncle, après quelques jours, fut aussi amoureux que le neveu. Quoique cette démarche démentît toute sa conduite passée, il se détermina à se proposer lui-même.

Un établissement aussi avantageux mis en parallèle avec le cloître, auquel il paroissoit que mademoiselle de Roye ne se déterminoit que par effort de raison, ne laissoit pas douter à M. de Mouy que sa proposition ne fût reçue avec joie. Quel fut son étonnement de trouver mademoiselle de Roye dans des sentimens bien différens? Ne croyez pas, lui dit-elle, qu'une inclination secrète pour M. de Soyecourt cause mon refus; pour ne vous laisser aucun doute, je vais me hâter de renoncer absolument au monde.

J'étois si souvent chez madame de Mailly, qu'il étoit difficile que j'ignorasse ce qui se passoit. Ma-

demoiselle de Mailly qui m'honoroit de quelque estime et de quelque confiance, m'en avoit dit une partie, et madame de Mailly m'apprit tout ce que je ne savois pas. Un jour que j'étois seul avec elle, et que je lui disois de ces sortes de galanteries que l'usage autorise : Vous me traitez trop comme les autres femmes, me dit-elle ; que prétendez-vous par ces galanteries ? vous savez que je ne dois pas même les entendre ; toute ma tendresse est due à M. de Mailly. J'avoue cependant, que, quoique ma confiance soit très-grande pour lui, il y a mille choses que, pour l'intérêt de son repos, je suis obligée de lui cacher. Je voudrois avoir un ami assez sûr, pour lui dire ce que je ne lui dis point, et assez éclairé, pour m'aider à me conduire dans des occasions délicates.

Les qualités qu'on demandoit dans cet ami, étoient celles dont on m'avoit loué souvent moi-même ; je voyois, par tout ce qui avoit précédé, qu'on vouloit que je fusse cet ami. Il fallut dire ce qu'on attendoit de moi ; le fond de mon cœur y répugnoit ; mais il y a des cas où le plus honnête homme se trouve forcé à faire au delà de ce qu'il voudroit. Me voilà donc lié avec madame de Mailly. Comme j'avois déclaré plusieurs fois que je demeurerois en France tout le temps que

mon père demeureroit en Écosse, où son séjour devoit être long, la crainte de mon absence n'apportoit aucun obstacle à notre liaison.

Quelque temps après cette conversation, elle me fit prier d'aller chez elle, à une heure où je ne pouvois trouver personne. Je suis, me dit-elle, dans un de ces cas dont je vous ai parlé; j'ai mille chagrins que je dévorerois seule, si je n'avois la liberté de vous les confier. L'intérêt de mon fils m'a engagée dans un second mariage : mademoiselle de Mailly devoit être le prix de ma complaisance; elle avoit demandé du temps pour se résoudre; ce temps est expiré; cependant, elle ne se détermine point; il semble même qu'elle affecte de traiter M. du Boulai plus mal qu'elle ne le traitoit d'abord. M. de Mailly n'a pas la force de se faire obéir; j'ai tout à la fois à soutenir la douleur de mon fils, et la honte d'avoir fait une démarche inutile; je ne trouve d'ailleurs que de l'opposition à tout ce que je veux. Mademoiselle de Roye s'avise de refuser les offres de M. de Mouy, qui, malheureusement pour lui, en est devenu amoureux, et qui est assez fou pour vouloir l'épouser. L'héroïsme, dont elle se pare, ne me fait point illusion; elle aime sûrement Soyecourt, et veut se conserver à lui. Mademoiselle de Mailly et elle sont dans le secret l'une de l'au-

tre; car les femmes ne sont jamais liées que par ces sortes de confidences. Ces personnes qui paroissent si raisonnables, ne sont rien moins que ce qu'elles paroissent.

L'envie et la jalousie de madame de Mailly s'exercèrent dans le portrait qu'elle me fit de l'une et de l'autre, et me confirmèrent dans la mauvaise opinion que j'avois déjà conçue de son caractère, que je découvrois à tous égards très-différent de celui qu'elle se donnoit dans le monde.

Comme j'étois bien éloigné de profiter de ses foiblesses, ses expressions étoient prises littéralement; je ne sortois point des bornes de l'amitié, et je croyois me conserver par là le droit de lui déclarer, lorsque je le voudrois, mes sentimens pour mademoiselle de Roye.

Les soupçons qu'on vènoit de me donner, qu'elle aimoit Soyecourt, firent une vive impression sur moi; j'en fus troublé et alarmé; ce qu'il m'avoit dit, qui auroit dû me rassurer, ne me rassuroit plus; je m'imaginois qu'on lui cachoit son bonheur. Mademoiselle de Roye m'avoit touché sur-tout, parce que je l'avois crue insensible; la découverte d'un rival aimé changeoit toutes mes idées, et ne changeoit pas mon cœur. Je l'avois vue jusque-là sans oser tenter de lui par-

ler; il me parut alors que je lui devois moins d'égards et de discrétion; et, si son départ pour le couvent ne m'en eût ôté les moyens, je crois que j'aurois poussé la folie jusqu'à lui faire des reproches.

Madame de Mailly, charmée de l'éloigner, la conduisit elle-même dans sa retraite. J'arrivai un moment après qu'elles furent parties. Mademoiselle de Mailly étoit en larmes; sa douleur lui arracha des plaintes que sa considération pour madame de Mailly lui avoit fait étouffer jusque-là. Vous êtes attaché à elle, me dit-elle; que ne lui inspirez-vous des sentimens plus doux? Quelle barbarie, d'obliger cette malheureuse fille à s'ensevelir toute vive!

Les pleurs de mademoiselle de Mailly coulèrent alors en abondance. Je lui en parus si touché, je l'étois si véritablement, que je n'eus pas de peine à lui persuader qu'elle pouvoit compter sur moi. Nous examinâmes ce qu'il convenoit de faire; nous conclûmes qu'elle iroit le lendemain voir son amie, qu'elle concerteroit avec elle la conduite qu'il faudroit tenir, et qu'elle m'en rendroit compte.

Quoique mes soupçons sur Soyecourt subsistassent, je n'en fus pas moins disposé à servir mademoiselle de Roye; elle étoit trop à plaindre

pour lui refuser mon secours, et je le lui aurois donné, quand même elle m'auroit fait une véritable offense. Madame de Mailly me trouva à son retour chez elle; elle affecta une tristesse qui cachoit une joie maligne, que j'apercevois malgré son art, et qui me donnoit la plus grande indignation. Je me contraignis cependant; il falloit plus que jamais ne lui pas déplaire.

Comme elle n'osoit contraindre sa belle-fille jusqu'à un certain point, il m'étoit facile de lui parler. Je ne sais où j'en suis, me dit-elle au retour de la visite dont nous étions convenus, mademoiselle de Roye est absolument changée; la vue d'une cérémonie qui ne l'intéressoit que pour lui rappeler peut-être un peu plus vivement qu'il s'en feroit quelque jour une pareille pour elle, la mit dans l'état où vous la vîtes et où vous la secourûtes; et aujourd'hui il semble qu'elle est pressée de hâter un moment qu'elle redoutoit si fort; je suis effrayée de sa tranquillité; elle me peint une âme qui n'est au-dessus de son malheur, que parce qu'elle en prévoit la fin. Quelle perspective pour une fille si accomplie, que de n'envisager d'autre changement à sa fortune que la mort!

Ce que me disoit mademoiselle de Mailly, me faisoit frémir; elle en frémissoit comme moi. Hé-

las! me disoit-elle, si les persécutions qu'on me fait pour épouser M. du Boulai, ne cessent point, je prendrai bientôt le même parti, et je ne le prendrai pas avec moins de répugnance; car je suis sûre que mademoiselle de Roye pense de même qu'elle a toujours pensé. Ces petits riens qui remplissent la tête de toutes ces filles enfermées, ne sauroient trouver place dans la sienne; elle sera malheureuse, faute de pouvoir faire des sacrifices continuels de la raison et du bon sens. Empêchons donc, lui dis-je, mademoiselle, qu'elle ne se mette dans la nécessité de faire ces sacrifices; persuadez-la d'attendre le succès de nos soins, et obtenez d'elle qu'elle ne précipite rien.

Les choses restèrent pendant quelques jours dans cette situation. Madame de Mailly souffroit cependant impatiemment, que je parlasse si souvent et si long-temps à mademoiselle de Mailly. Vous allez, me dit-elle, vous laisser séduire aux coquetteries de mademoiselle de Mailly; songez qu'elle a des engagemens avec mon fils, et que vous me manqueriez de plus d'une façon.

Il ne m'eût pas été difficile de la rassurer; je n'étois point amoureux de mademoiselle de Mailly, et la vérité se fait toujours sentir; mais il eût fallu, pour me bien justifier, tenir des propos aussi opposés à mes sentimens, qu'à mon carac-

tère. D'ailleurs, la contrainte que je me faisois auprès de cette femme, me devenoit plus importune, à mesure que je la connoissois mieux; et, sans les raisons qui me retenoient, j'aurois cessé de la voir.

Soyecourt étoit resté à Calais; il venoit toujours me conter ses peines. Je le vis entrer un matin dans ma chambre, la douleur et le désespoir peints dans les yeux. Vous m'avez vu, me dit-il, bien misérable; vous avez vu une fille que j'adore, prête à m'être enlevée par mon oncle, et avec elle toute ma fortune; cette même fille préférer un cloître où je la perds pour jamais, à un établissement que je croyois qu'elle ne refusoit que par un sentiment de générosité, qui me rendoit sa perte encore plus sensible et plus douloureuse : ces malheurs sont-ils assez grands, et croyez-vous qu'il fût au pouvoir de la fortune d'en inventer d'autres pour accabler un malheureux? elle en a trouvé le secret pour moi. Mon oncle, touché de mon désespoir, touché de pitié pour mademoiselle de Roye, a fait céder son amour à des sentimens plus dignes de lui; il est allé, sans m'en avertir, lui dire qu'il ne consentoit pas seulement à notre mariage, mais qu'il lui demandoit, comme un grâce, de vouloir bien elle-même y consentir. Le refus que j'ai fait, lui

a-t-elle dit, de ce que vous vouliez bien m'offrir, m'a imposé la loi de n'accepter plus rien. D'ailleurs, mon parti est pris; ma résolution ne peut plus changer.

Mon oncle, continua Soyecourt, en m'apprenant ce que je viens de vous dire, n'a pas douté que mes discours n'eussent plus de force que les siens, et que je ne déterminasse mademoiselle de Roye en ma faveur. J'ai couru à son côuvent; elle ne m'a vu qu'après des instances réitérées de la supérieure de la maison, que j'avois entretenue, et que mon extrême affliction avoit mise dans mes intérêts. Vous voulez donc m'abandonner, lui ai-je dit en me jetant à ses pieds? vous suis-je si odieux, que vous me préfériez l'horreur de cette solitude? Pourquoi voulez-vous ma mort? pourquoi voulez-vous la vôtre? car vous ne soutiendrez pas le genre de vie que vous allez embrasser. Par pitié pour vous-même, prenez des sentimens plus humains. Doit-il tant coûter de se lier avec un homme que vous honorez de quelqu'estime, et dont vous savez bien que vous êtes adorée?

Oui, je le sais, m'a-t-elle dit en levant sur moi des yeux mouillés de quelques larmes; et c'est la certitude que j'en ai qui m'oblige à vous refuser. Pourriez-vous être content sans la pos-

session de mon cœur? ne seriez-vous pas en droit de me reprocher mon ingratitude? Et, quand vous ne me la reprocheriez jamais, me la reprocherois-je moins, et pourrois-je me la pardonner?

Que ne lui ai-je point dit, poursuivit Soyecourt? Hélas! je ne lui ai que trop dit; c'est la pitié que je lui ai inspirée, qui l'a forcée de m'avouer ce que je voudrois, aux dépens de ma vie, ignorer toujours. Elle aime; elle a une inclination secrète, qui fait son malheur aussi bien que le mien. C'est pour cacher sa foiblesse, c'est pour s'en punir, qu'elle prend presqu'avec joie le parti du cloître.

Le discours de Soyecourt me donna tout ensemble et beaucoup de curiosité, et beaucoup d'émotion. Je voulois savoir quel étoit ce rival fortuné; mais Soyecourt n'en étoit pas instruit, et ne savoit lui-même sur qui porter ses soupçons. Mademoiselle de Roye lui avoit dit que son funeste secret n'étoit su de personne, et que celui qui en étoit l'objet, n'en auroit jamais aucune connoissance. En m'ôtant l'espérance, continua Soyecourt, elle augmente encore mon admiration pour elle. Je vais m'éloigner d'un lieu qui ne me présenteroit plus que des sujets de tristesse, et attendre du temps et des réflexions un repos que je ne recouvrerai peut-être jamais.

Le dessein qu'il formoit, me laissoit en pleine liberté de suivre mon inclination. Dès que je fus seul, je me mis à repasser tout ce que je venois d'entendre; j'examinois les démarches de mademoiselle de Roye; je pesois sur tout ce que j'avois vu; je rassemblois mille petits riens, auxquels je n'avois osé donner une interprétation favorable, et qui me faisoient alors naître quelques espérances, et me donnoient un sentiment de joie et de plaisir, que la crainte de me tromper arrêtoit aussitôt. Je voulois absolument m'éclaircir; bien résolu, si j'étois aimé, d'épouser mademoiselle de Roye, et de m'exposer, s'il le falloit, à toute la colère du roi, pour rompre mon engagement avec mademoiselle d'Hamilton.

Je n'imaginai d'abord, pour obtenir cet éclaircissement, aucun moyen où il ne se présentât des monstres de difficultés. Enfin, après avoir bien examiné ce qui pouvoit être susceptible de quelque possibilité, je trouvai que je n'avois rien de mieux à faire que de m'introduire dans le couvent. Les difficultés de l'entreprise ne m'arrêtèrent point; j'étois sûr de les applanir. Je gagnai effectivement le jardinier et celles à qui la porte étoit confiée; mais je n'en étois guère plus avancé : il falloit une occasion; le hasard me servit.

J'entendis dire, chez madame de Mailly, que l'on devoit porter des meubles à mademoiselle de Roye. J'allai aussitôt trouver les amis que je m'étois faits; nous convînmes qu'ils se chargeroient des meubles, et que, ne pouvant les placer sans secours, j'y serois employé. Nous choisîmes le temps où les religieuses sont retenues au chœur. Nous voilà en marche, le jardinier, les portières et moi, chacun chargé de notre fardeau. Débarrassés du leur, ils me laissèrent dans la chambre où j'étois bien occupé à faire un métier que j'entendois mal.

Mademoiselle de Roye entra peu après, sans presque m'apercevoir, sans prendre part à ce que je faisois. Elle se jeta sur une chaise, appuyant sa tête sur une de ses mains, dont elle se couvroit les yeux, et se livra à la rêverie la plus profonde. Mon saisissement étoit extrême; je n'avois plus la force de profiter d'un moment si précieux. La démarche que j'avois faite me paroissoit le comble de l'extravagance. Je violois l'asyle d'un couvent; je venois surprendre une fille seule dans sa chambre; pour lui parler d'une passion dont je ne lui avois jamais donné aucune connoissance. Et sur quoi lui en parler? sur une espérance frivole, qu'elle étoit touchée d'inclination pour moi.

Ces réflexions m'auroient retenu, et je serois

sorti sans me découvrir; mais mademoiselle de Roye étoit si belle; je la voyois si triste; cette tristesse me peignoit si vivement l'état de son âme, et les suites funestes que mademoiselle de Mailly m'avoit fait envisager, que, me livrant tout entier au mouvement de mon amour, j'allai me jeter à ses pieds. Son trouble et sa frayeur furent si extrêmes, que j'eusse eu le temps de lui dire dans ce premier moment tout ce qui pouvoit justifier, ou du moins excuser ma démarche; mais la crainte où je la voyois, me représentoit, m'exagéroit même d'une manière si forte le péril où je l'exposois; j'étois moi-même si troublé, que je pus à peine prononcer quelques mots mal articulés, et encore plus mal arrangés.

Mon Dieu! que vous ai-je fait? s'écria-t-elle enfin d'une voix tremblante, et avec un visage où la frayeur étoit peinte; n'étois-je pas assez malheureuse! Sortez, ajouta-t-elle, ou vous m'allez faire mourir. Ces paroles, et l'air dont elle me parloit, qui sembloit me demander grâce, me percèrent le cœur, et ne me laissoient pas la liberté de lui désobéir, quand une de celles qui m'avoient introduit, vint avec beaucoup de précipitation nous annoncer l'arrivée de madame de Mailly. Elle étoit si près d'entrer, qu'il fallut songer à me cacher dans la chambre. Le lieu le plus propre et

le seul, étoit une embrasure de fenêtre, sur laquelle on tira un rideau.

J'y passai l'heure la plus pénible que j'aie passée de ma vie. Madame de Mailly ne faisoit pas un mouvement qui ne me fît tressaillir. Mademoiselle de Roye, pâle, interdite, et dans un état peu différent de celui de quelqu'un qui va mourir; me donnoit une pitié, qui augmentoit encore le tendre intérêt que je prenois à elle; j'aurois voulu racheter de mon sang la peine que je lui faisois. Mais quelle fut mon indignation, lorsque j'entendis la manière dure dont madame de Mailly lui parloit, la cruauté avec laquelle elle la pressoit de prendre le voile, et tout ce qu'elle ajoutoit de piquant et d'humiliant même pour l'y déterminer!

Quelque danger qu'il y eût pour moi d'être découvert dans un lieu si sévèrement interdit aux hommes, je fus près vingt fois de me montrer, de déclarer que j'offrois à mademoiselle de Roye ma main, si elle vouloit l'accepter. La seule crainte de mettre un obstacle à mes projets en les découvrant, me retint. Je craignois aussi de faire un éclat, toujours fâcheux pour mademoiselle de Roye, quel qu'en dût être l'événement.

Elle fut assez de temps sans parler. Enfin, faisant, à ce qu'il me parut, un effort sur sa dou-

leur : J'obéirai, madame, lui dit-elle. Madame de Mailly, contente de cette promesse, sortit. Mademoiselle de Roye l'accompagna et me fit dire par ma confidente, qu'elle ne rentreroit point dans sa chambre, tant que j'y serois.

Je me soumis sans résistance, et j'allai chez moi lui écrire, non pas une lettre, mais un volume. Le danger où je venois de l'exposer, me rendoit plus amoureux, et me la rendoit mille fois plus chère. Cette voix pleine de charmes, étoit encore à mon oreille, qui me disoit d'un ton où la frayeur régnoit toute seule : mon Dieu, que vous ai-je fait ! Je ne puis vous représenter à quel point j'étois attendri, et combien ma passion y gagnoit.

Je n'eus aucune réponse, et j'écrivis encore plusieurs fois sans pouvoir en obtenir. Je m'avisai enfin de lui mander que, si elle n'avoit la bonté de m'entendre, elle m'exposeroit à tenter quelque nouvelle entreprise pareille à la première. Peut-être s'exagéra-t-elle à elle même le péril où je pouvois l'exposer ; d'ailleurs, la bienséance n'étoit point blessée, puisque je ne demandois à la voir qu'à la grille ; enfin elle y consentit.

Je n'ai jamais passé de temps plus agréable. et cependant plus difficile à passer, que celui qui précéda le jour pris pour cette entrevue. Le plai-

sir de voir mademoiselle de Roye, de la voir de son consentement, l'espérance de la déterminer en ma faveur, les projets que je faisois pour l'avenir, remplissoient mon cœur d'une joie qui se répandoit sur toutes mes actions; mais mon impatience étoit si extrême, elle me donnoit tant d'inquiétude, qu'il ne m'étoit pas possible de me fixer un moment. Je ne pouvois durer nulle part; il sembloit qu'à force de changer de place, j'accourcirois le jour.

Celui que j'attendois vint enfin. Quoique je fusse dans une grande agitation, et que le cœur me battît violemment, quand je me trouvai vis-à-vis de mademoiselle de Roye, je n'avois pas le même embarras, ni la même crainte que la première fois. Le peu que j'avois dit alors, les lettres que j'avois écrites depuis, m'avoient enhardi.

Mademoiselle de Roye, au contraire, me paroissoit plus timide et plus embarrassée. Que ne lui dis-je point! combien de prostestations, de sermens, de larmes même, et de larmes trop sincères pour ne pas faire impression! Que vous dirai-je? c'étoit mon cœur qui parloit; il persuada un cœur que ma bonne fortune avoit prévenu favorablement pour moi. Après beaucoup de résistance, j'obtins la permission de revenir dans quelques jours. Je ne pus me résoudre à attendre

le temps qui m'étoit marqué; je revins dès le lendemain. Des fautes de cette espèce sont aisément pardonnées; on me gronda, à la vérité, de n'avoir pas obéi; mais on me gronda d'une façon si douce, que c'étoit presque m'en remercier.

Malgré les ordres de madame de Mailly, nos entrevues devinrent faciles. Sitôt que je n'eus plus à tromper mademoiselle de Roye, je prenois si bien mes mesures, et j'avois si bien mis dans mes intérêts ceux dont j'avois besoin, qu'il n'y avoit presque point de jour où je ne passasse au moins quelques momens à cette heureuse grille.

Le caractère de mademoiselle de Roye ne laisse rien à désirer pour assurer le bonheur d'un amant, et la tranquillité d'un mari. Ses discours, ses démarches respirent la vérité; elle ne connoît le désir de plaire, que pour ce qu'elle aime, et le seul art qu'elle y emploie, c'est celui d'aimer. Ses pensées, ses sentimens n'avoient d'objet que moi; toujours prête à sacrifier à mes intérêts, son repos, son bonheur et jusqu'au témoignage de sa tendresse même, jamais personne n'a mieux fait sentir le prix dont on est à ses yeux; les inquiétudes et les jalousies, toujours inséparables de la délicatesse et de la vivacité des sentimens, ne produisent en elle ni plainte, ni reproche; sa tristesse seule m'instruisoit de sa peine; si les cho-

ses les plus légères la faisoient naître, un mot, un rien suffisoit aussi pour lui rendre la joie, et je goûtois à tout moment ce plaisir supérieur à tout autre, de faire, moi seul, la destinée de ce que j'aimois.

Le charme de nos conversations ne peut s'exprimer; nous croyions n'avoir passé que quelques minutes, lorsque nous avions passé plusieurs heures; et, quand il falloit nous séparer, il nous restoit tant de choses à nous dire, qu'il nous arrivoit presque toujours de nous rappeler, je ne sais combien de fois, comme de concert. La vertu de mademoiselle de Roye mettoit, à la vérité, les bornes les plus étroites à mes désirs; mais la satisfaction de la trouver plus estimable et plus digne de mon cœur, me faisoit une autre espèce de bonheur, plus sensible pour le véritable amour. J'en étois si occupé, que tout ce qui n'avoit point de rapport à elle m'étoit insupportable. Je pouvois encore moins me contraindre auprès de madame de Mailly. Tous mes soins étoient pour mademoiselle de Mailly, quoiqu'elle n'eût d'autre part dans notre confidence, que celle de n'en avoir voulu prendre aucune; je savois qu'elle aimoit mademoiselle de Roye, et qu'elle en étoit aimée.

Madame de Mailly, intéressée par les démar-

ches qu'elle avoit faites, à me conserver, ne vit ma conduite qu'avec le plus violent dépit. Les motifs qui désunissent ordinairement les femmes, et qui ont un pouvoir si absolu sur celles d'un certain caractère, lui avoient donné une haine pour mademoiselle de Mailly, qui s'étoit encore augmentée par l'éloignement de mademoiselle de Mailly pour le mariage de M. du Boulai. Mais le désir de la vengeance fit taire sa jalousie. Elle ne m'en marqua aucune; il sembloit, au contraire, que c'étoit par confiance, qu'elle me contoit tous les jours mille choses très-capables de me faire impression, si j'avois moins connu mademoiselle de Mailly. Je ne vous dis point les persécutions qu'elle essuya alors, pour conclure son mariage, et l'art avec lequel on me les déguisoit.

Je voyois bien que je n'obtiendrois point l'agrément de madame de Mailly, pour épouser mademoiselle de Roye; elle pouvoit, au contraire, faire usage de l'autorité qu'elle avoit sur elle, et me l'enlever pour jamais. D'ailleurs, comment demander cet agrément à une femme qui m'avoit laissé voir que je ne lui étois pas indifférent? Sans expliquer mes raisons à mademoiselle de Roye, je voulus la résoudre à un mariage secret. Le plus grand obstacle que j'eus à vaincre,

étoit la crainte du tort que je pouvois me faire ; pas la moindre méfiance sur ma parole, ni sur le sort que je lui préparois : être unie à moi, étoit pour elle le souverain bien, le seul qui la touchoit aussi. Dès le moment qu'elle m'avoit aimé, le cloître avoit cessé de lui paroître odieux. Tout ce qui n'étoit pas vous, me disoit-elle, étoit égal pour moi. La solitude même avoit l'avantage de me laisser jouir de mes sentimens, et de m'aider à les cacher.

Mes mesures prises, j'entrai une nuit dans le jardin, à l'aide d'une échelle de corde. Mademoiselle de Roye m'attendoit dans ce jardin ; mais elle n'eut pas la force d'en faire davantage. Sans lui donner le temps de délibérer, je la pris entre mes bras ; je remontai le mur en la tenant toujours embrassée, et je la menai à une petite église peu éloignée, où j'avois fait tenir un prêtre. Je la remis dans le jardin de la même façon que je l'en avois fait sortir, et lui fis promettre qu'elle s'y rendroit la nuit suivante. Nous y en passâmes plusieurs autres. Imaginez, s'il vous est possible, quels étoient mes transports ; la tendresse de ma femme, toute légitime qu'elle étoit, ne se montroit qu'avec beaucoup de timidité ; et, lorsque je m'en plaignois : Le besoin que j'ai présentement que vous croyiez que je vous

aime, me disoit-elle, m'ôte la hardiesse de vous le dire et de vous le marquer.

Il m'auroit été aisé de l'enlever, et de l'emmener en Angleterre; mais ce n'étoit point comme une fugitive que je voulois qu'elle y parût; je me tenois assuré du consentement de mon père; il convenoit de prendre des mesures pour faire agréer au roi mon alliance avec une Françoise, et la rupture du mariage qu'il avoit arrêté pour moi avec mademoiselle d'Hamilton; il fallut me résoudre à quitter une femme que j'adorois, presque dans le moment où je venois d'être heureux, pour nous assurer à l'un et à l'autre la durée de ce bonheur.

Rien ne peut exprimer la tendresse de nos adieux; je la repris vingt fois dans mes bras; elle me baignoit le visage de ses larmes; elle me conjuroit de ne la point quitter. Hélas! que n'y ai-je consenti! Combien me serois-je épargné de malheurs!

Madame de Mailly fut surprise, et ne fut point fâchée de me voir partir; j'étois un témoin incommode pour le personnage qu'elle jouoit; peut-être même craignoit-elle de ma part quelque trait d'indiscrétion; car M. du Boulai, qui avoit pris les impressions de sa mère, et qui en conséquence étoit jaloux de moi jusqu'à la fureur, mettoit tous les jours ma patience à de nouvelles épreuves.

Mon père étoit toujours en Écosse; j'allai le joindre sans me montrer à la cour. J'en fus reçu comme je l'avois espéré. Bien loin de désapprouver mon mariage, il ne songea qu'au moyen d'obtenir le consentement du roi. Les services qu'il venoit de rendre dans la guerre d'Écosse, dont le succès étoit dû à sa valeur et à sa conduite, l'autorisoient à compter sur la complaisance du roi; mais ses services lui avoient attiré plus d'envie de la part des courtisans, que de reconnoissance de la part du prince.

Édouard, séduit par leurs artifices, se persuada que mon mariage, qu'il ne croyoit pas fait, cachoit quelques desseins contraires à ses intérêts; et, sans vouloir rien entendre, il me fit mettre dans une étroite prison. Ceux à qui je fus confié, eurent ordre de ne me laisser parler à personne; mon père même n'eût pas la liberté de me voir; et l'on me déclara que je n'en sortirois que lorsque je serois disposé à remplir les engagemens que le roi avoit pris pour moi.

Quelque dure que fût ma captivité, je souffrois mille fois plus par la pensée de ce que souffroit ma femme. Hélas! je lui coûterai la vie! m'écriois-je dans ces douloureux momens; voilà le fruit de sa tendresse et de sa confiance!

J'avois déjà passé six mois dans ce triste séjour,

quand un soldat de la garnison trouva moyen de me glisser une lettre. Je l'ai lue et relue si souvent ; elle a fait une si forte impression sur mon cœur, qu'il ne m'en est pas échappé une syllabe. Voici ce qu'elle contenoit :

« Que viens-je d'apprendre ! vous êtes pri-
» sonnier ! Cette nouvelle, qui a pénétré jusque
» dans ma solitude, a mis le comble à des maux
» que je ne soutenois que parce que je les souf-
» frois seule. Hélas ! notre mariage, qui met ma
» vie et mon honneur dans un si grand péril, me
» combloit de joie. La pensée que j'étois à vous
» pour toujours, faisoit disparoître mes peines.
» Mais c'est pour moi que vous souffrez ! c'est
» moi qui vous rends malheureux ! Quelque cruel-
» le que soit cette circonstance, elle n'ajoute ce-
» pendant rien à ma douleur. Vos maux, indé-
» pendamment de ce qui les cause, prennent tou-
» te la sensibilité de mon cœur. Ma grossesse,
» dont il faut que je vous avertisse, va les aug-
» menter encore ; je m'en aperçus quelque temps
» après votre départ, et, malgré l'embarras de la
» cacher, j'en conçus de la joie. Je vois présen-
» tement toute l'horreur de ma situation. A qui
» me confierai-je pour donner le jour à cet en-
» fant qui m'est mille fois plus cher, parce qu'il
» est à vous ? Comment faire pour vous le con-

» server, et sa malheureuse mère? C'est pour vous
» que je cherche à vivre; c'est pour vous que je
» crains de mourir. Je connois votre cœur, com-
» me vous connoissez le mien; vous mourriez de
» ma mort. Voilà le fruit de cette tendresse qui
» devoit faire notre bonheur! Quelle différence
» de ces temps heûreux où nous étions ensem-
» ble, où nous nous disions cent fois dans un
» moment que nous nous aimions, que nous
» nous aimerions toujours! Ce souvenir que je
» rappelle sans cesse, augmente encore l'abîme
» où je suis. Je me trouve seule dans l'univers:
» je n'ai que vous; je mettois ma félicité à n'a-
» voir que vous, et je vous perds! Ne craignez
» rien de ma part; la honte que j'essuierai, plus
» terrible que la plus affreuse mort, ne m'arra-
» chera jamais un secret qu'il vous importe de
» tenir caché, puisque vous ne l'avez point dé-
» couvert; le ciel, qui connoît mon innocence,
» qui m'a fait une loi du plus doux penchant de
» mon cœur, qui veut que je vous aime et que je
» vous obéisse, aura pitié de moi et sauvera ma
» réputation. Conservez-vous, c'est votre Amé-
» lie qui vous en prie, baignée de ses larmes!
» Conservez-vous, encore une fois! il ne vous
» reste que ce moyen de me marquer que vous
» m'aimez ».

Il me seroit impossible de vous peindre l'état où je me trouvai après la lecture de cette lettre. La pitié et l'honneur auroient suffi seuls pour m'intéresser au sort de madame d'Arondel : jugez ce que l'amour le plus tendre et le mieux mérité me faisoit sentir. Je ne comprends pas comment je pus résister à la violence de ma douleur ; je crois qu'il n'y en a jamais eu de pareille. Les partis les plus extrêmes se présentèrent à moi ; et, si je n'avois été retenu par ce que je devois à ma femme, je m'y serois abandonné.

Je comptois continuellement le temps où elle devoit accoucher ; ce temps, qui ne pouvoit être éloigné, me remplissoit de frayeur ; les images les plus affreuses se présentoient continuellement à moi ; le peu de momens que l'accablement me forçoit de donner au sommeil, en étoient troublés ; je me réveillois hors de moi-même, et toujours baigné dans mes larmes ; je ne pouvois rien dans ma prison ; je ne pouvois même instruire mon père qui ne nous auroit pas abandonnés.

Je fis plusieurs tentatives pour me sauver ; aucune ne réussit ; il est vrai que cette occupation étoit une espèce d'adoucissement à ma peine, et que les heures que j'employois à détacher les pierres du mur, ou à ébranler le fer qui tenoit à mes fenêtres, étoient moins difficiles à passer ; mais le

peu de succès de mon travail me rejetoit ensuite dans un nouveau désespoir ; je sentois que je ne pouvois plus en supporter la violence, quand les nouvelles qui arrivèrent d'Écosse changèrent la face de mes affaires.

La même politique qui avoit fait désirer au roi d'unir les principales familles d'Angleterre et d'Écosse, en avoit détourné les Écossois, toujours occupés du dessein de secouer le joug des Anglois. Mademoiselle d'Hamilton, qui m'étoit destinée, venoit d'être mariée à milord Barclay, le plus grand partisan de la liberté écossoise. Mon père saisit cette occasion pour demander ma liberté ; il ne l'obtint cependant qu'avec beaucoup de peine, et qu'après s'être engagé que je suivrois le roi en France, où la rupture de la trêve entre les deux couronnes l'obligeoit de passer, et qu'il resteroit en Angleterre, où il seroit gardé lui-même, jusqu'à ce que j'eusse prouvé par mes actions, que je n'avois aucune liaison contraire au bien de l'état.

Sitôt que je fus libre, mon premier soin fut de faire chercher le soldat qui m'avoit rendu la lettre, et qui ne s'étoit plus montré. Ce soin fut inutile ; on me dit qu'il étoit du nombre des troupes qu'on avoit embarquées pour envoyer en France. Édouard s'embarqua bientôt après, et me fit

embarquer avec lui. C'est par vos services, me dit-il, que vous pouvez effacer les impressions que l'on m'a données de votre fidélité. N'espérez pas que je vous accorde la permission de prendre une alliance avec mes ennemis; il faut ranger votre maîtresse au nombre de mes sujets; voilà un moyen d'obtenir un consentement que je ne vous accorderai qu'à ce prix.

Nous débarquâmes sur les côtes de la Picardie. J'envoyai un homme à Calais, avec des lettres pour madame d'Arondel; je lui avois donné toutes les instructions nécessaires pour s'introduire dans la place. J'attendois son retour avec la plus extrême impatience. Les nouvelles qu'il devoit m'apporter décidoient de plus que de ma vie; mais ces nouvelles, si attendues, et si ardemment désirées, ne vinrent point; j'envoyai successivement plusieurs de mes gens; aucun ne parut, et j'ignore encore quel est leur sort.

Il ne me resta d'espérance que dans les succès de la guerre; je m'y portai avec tant d'ardeur, et, pour avancer nos conquêtes, je fis des actions si téméraires, et où je m'exposois si visiblement, que le roi fut forcé de me rendre sa confiance. Tout mon espoir étoit de faire le siége de Calais; la victoire que nous avons remportée, nous en a ouvert le chemin; mais le siége peut être long;

M. de Vienne paroît disposé à défendre sa place jusqu'à la dernière extrémité; et ce que j'ai appris deux jours avant la bataille, ne me permet pas d'en attendre l'événement, et m'oblige à vous demander un prompt secours.

Un prisonnier, qui avoit été pris par nos gens, se fit conduire dans ma tente; je le reconnus pour un nommé Saint-Val, principal domestique de madame de Mailly. Je ne puis vous dire le trouble que cette vue excita en moi; je n'avois pas la force de lui faire des questions; il les prévint; et, après m'avoir prié de faire retirer ceux qui l'avoient introduit : On a voulu, seigneur, me dit-il, se servir de moi, pour la plus noire trahison; je m'y suis prêté, pour être à portée de vous en avertir. Madame de Mailly, instruite que vous voulez vous marier en France, et que c'est pour cela que vous avez résisté à la volonté d'Edouard, n'a pas douté que vous n'ayez pris des engagemens avec mademoiselle de Mailly. Pour empêcher ce mariage, qu'elle ne sauroit souffrir, elle m'a donné la commission de m'introduire auprès de vous, sous le prétexte des services que j'ai rendus à mademoiselle de Mailly pour mettre au monde un enfant, dont je dois vous supposer le père; et le hasard a si bien servi sa malice, qu'elle est en état de produire des preuves, qui, toutes

fausses qu'elles sont, peuvent paroître convaincantes contre mademoiselle de Mailly. L'obligation que l'on m'a imposée de garder le secret, doit céder à celle de secourir l'innocence qu'on veut opprimer; et je crois que mon honneur et ma conscience me font également un devoir de vous dévoiler ce mystère.

Il y a environ deux ans que mademoiselle de Roye, dont ma mère avoit été la gouvernante, me fit dire qu'elle avoit à me parler; l'état où je la vis, auroit attendri l'âme la plus barbare. Elle répandoit des torrens de larmes; je fus long-temps sans pouvoir lui arracher une parole : elle me dit enfin, au travers de mille sanglots, qu'elle remettoit sa vie et son honneur entre mes mains, qu'elle étoit grosse. Sa douleur ne lui permit pas de m'en dire davantage, et j'en avois tant de pitié, que je ne songeai qu'à la plaindre et à la soulager.

Il me paroissoit important de connoître le complice de sa faute; mais je ne pus jamais l'obliger à m'en faire l'aveu. Son nom est inutile, me dit-elle, en versant de nouvelles larmes; je suis la seule coupable. La grâce que je vous demande encore, c'est d'avoir soin de mon enfant. Si je meurs, vous serez instruit, par un billet que je vous laisserai, de celui à qui vous devrez le remettre.

L'attachement que je conservois pour la mémoire de mon ancien maître, dont mademoiselle de Roye étoit la nièce, l'embarras où je me trouvois, l'opinion que j'avois conçue de la prudence de madame de Mailly, l'intérêt qu'elle avoit ellemême de cacher cette triste aventure, me firent penser que je ne pouvois rien faire de mieux, que de m'ouvrir à elle.

J'eus lieu de m'applaudir du parti que j'avois pris. Elle convint avec moi que, lorsque le temps des couches seroit proche, elle meneroit M. de Mailly et mademoiselle sa fille à une terre qui lui appartenoit, et que, pour ne point donner de soupçons dans le couvent, j'irois chercher mademoiselle de Roye, de la part de sa tante; que je la conduirois dans la maison de M. de Mailly, où il n'y auroit aucun domestique, que ma femme et moi; que ma femme, qui est au service de mademoiselle de Mailly, lui demanderoit, sous quelque prétexte, la permission de rester quelques jours à Calais. Madame de Mailly me dit encore qu'il falloit que mademoiselle de Roye ensevelît sa honte dans le cloître, et que je devois l'y disposer.

Les choses s'exécutèrent de la façon dont madame de Mailly l'avoit réglé. Mademoiselle de Roye fut menée chez M. de Mailly, où elle accou-

cha dans la chambre de mademoiselle de Mailly même. Le péril où elle étoit nous parut si grand, et ma femme étoit si peu propre à lui donner les secours convenables, qu'il fallut qu'elle allât, au milieu de la nuit, chercher une femme du métier.

Depuis que M. d'Arondel avoit commencé de parler, M. de Châlons, agité de mille passions, l'auroit interrompu cent fois, si le désir d'être plus pleinement éclairci n'avoit retenu son impatience; mais, n'étant plus alors son maître, et embrassant M. d'Arondel, et lui serrant les mains de la manière la plus tendre : Vous me rendez la vie une seconde fois, lui dit-il. Que dis-je! vous me donnez plus que la vie. Quoi! mademoiselle de Roye est votre femme; elle est mère de cet enfant qui m'a rendu si criminel! Oui, j'aurois dû en démentir mes yeux; mes indignes soupçons ne méritent point de grâce, et moi-même je ne me les pardonnerai jamais.

M. de Châlons étoit pénétré de son sentiment; il parloit avec tant de passion, qu'il ne pouvoit s'apercevoir de la surprise où il jetoit M. d'Arondel. Je vous demande pardon, lui dit-il après ce premier transport, de vous avoir interrompu. Achevez, s'il vous plaît, de m'instruire; et, avant toutes choses, souffrez que j'ordonne que

l'on cherche l'enfant et la femme que vous m'envoyâtes. J'espère qu'ils aideront à m'acquitter d'une partie de ce que je vous dois.

Que me faites-vous envisager, s'écria M. d'Arondel? Seroit-il possible?... Non, cela ne peut être. Je conçois trop légèrement des espérances, dont ma mauvaise fortune devroit m'avoir désabusé. Ne craignez point de vous y livrer, répondit M. de Châlons; et, pendant qu'on exécutera l'ordre que je viens de donner, achevez de me dire ce que vous jugez que je dois savoir.

Je ne suis plus en état de vous parler, répliqua M. d'Arondel; ayez pitié de mon trouble; daignez m'éclaircir. Vous le serez dans le moment, dit M. de Châlons, en voyant entrer la femme qu'il avoit envoyé chercher. La nature est-elle muette, poursuivit-il en prenant l'enfant des bras de sa nourrice, et en le mettant dans ceux de M. d'Arondel? Ne vous dit-elle rien pour ce fils? Je vous le rends, ajouta-t-il, avec autant et plus de joie, que vous n'en avez vous-même de le recevoir. Il lui conta alors comment le hasard l'avoit mis en sa puissance. M. d'Arondel l'écoutoit, les yeux toujours attachés sur son fils, qu'il serroit entre ses bras, et qu'il mouilloit de quelques larmes que la joie et la tendresse faisoient couler. Je reconnois, disoit-il, les traits

de sa mère; voilà sa physiononmie; voilà cette douceur aimable qui règne sur son visage; voilà ses grâces. Ces discours étoient accompagnés de mille caresses, qu'il ne cessoit de prodiguer à ce fils si chéri et si heureusement retrouvé. Il sembloit que cet enfant, inspiré par la nature, reconnût aussi son père. Il s'attachoit à lui; il ne pouvoit plus le quitter; il lui sourioit; il vouloit lui parler.

M. de Châlons contemploit ce spectacle avec un plaisir que la situation agréable où il étoit lui-même, lui rendoit plus sensible. Je vous demanderois pardon de mes foiblesses, lui dit M. d'Arondel; mais vous êtes trop honnête homme pour n'en être pas susceptible aussi. Hélas! poursuivit-il en embrassant encore son fils, sa malheureuse mère pleure sa perte. Tandis que mon cœur se livre à la joie, elle est plongée dans le plus affreux désespoir; elle se repent peut-être de m'avoir aimé!

L'attachement que vous avez pour mademoiselle de Mailly, et dont je suis informé, dit-il à M. de Châlons, après avoir fait signe à ceux qui étoient dans la chambre de sortir, demande de vous les mêmes choses que vous demande l'amitié que vous avez pour moi. Voyez mademoiselle de Mailly pour son intérêt, pour celui de mada-

me d'Arondel, et pour le mien. Instruisez-la des artifices de sa belle-mère, et de ce qu'elle doit en craindre; réveillez son amitié pour madame d'Arondel, et ses bontés pour moi; obtenez d'elle qu'elle apprenne à ma femme que son fils est retrouvé, que je n'attends que la fin du siége pour déclarer mon mariage, pour me joindre à elle, et ne m'en séparer jamais. Je tremble que la perte de son fils et la crainte d'être abandonnée, ne la déterminent à se lier par des vœux; que sais-je même si, contre sa volonté, elle n'y sera pas forcée par la malice de madame de Mailly? que sais-je enfin ce que produira la douleur dont elle est accablée depuis si long-temps? Je ne puis y penser sans frémir.

Je suis prêt à faire ce que vous voulez, lui dit M. de Châlons, qui vit qu'il n'avoit plus la force de parler; mais vous n'êtes pas informé de mes dernières aventures. Je vous avoue, répliqua-t-il, que ce que j'apprenois de madame d'Arondel, me touchoit trop sensiblement, pour me laisser la liberté de faire des questions étrangères.

M. de Châlons lui conta alors, le plus succinctement qu'il lui fut possible, son combat avec M. du Boulai, et les suites de ce combat. Je crois, ajouta-t-il, qu'il faudroit que je pusse raisonner avec Saint-Val. L'aveu qu'il vous a fait, prouve

en lui des sentimens de probité et d'honneur, qui nous assurent de sa fidélité. Je le pense comme vous, répondit M. d'Arondel; je vais vous l'envoyer, et écrire à madame d'Arondel; pourvu que ma lettre puisse lui être remise, je m'assure qu'elle ne fera rien contre moi.

De retour chez lui, il fit conduire Saint-Val chez M. de Châlons. M. d'Arondel vous a appris qui je suis, lui dit M. de Châlons, et vous a assuré que vous pouvez prendre une entière confiance en moi. Oui, seigneur, répondit Saint-Val. L'heureuse aventure qui lui a rendu son fils, marque la protection particulière du ciel sur mademoiselle de Mailly, dont l'innocence auroit pu vous être toujours suspecte. Ne parlons point d'une chose, répliqua M. de Châlons, qui me cause le plus vif repentir, et dont je vous prie de perdre à jamais le souvenir. Ce repentir seroit encore plus grand, dit Saint-Val, si vous étiez instruit de tout ce que mademoiselle de Mailly a fait pour vous. De grâce, mon cher Saint-Val, répliqua M. de Châlons d'une manière affectueuse et presque suppliante, informez-moi de ce qui peut avoir le moindre rapport à elle.

Il faut, seigneur, pour vous satisfaire, répondit Saint-Val, rappeler le temps où M. de Mailly avoit pris des engagemens avec vous. Son ma-

riage avec madame du Boulai lui donna d'autres vues; mais, quelque grand que fût le crédit de madame du Boulai sur l'esprit de M. de Mailly, il ne put refuser à mademoiselle de Mailly le temps qu'elle demandoit pour tâcher de vous oublier. Le mariage de monsieur son père se fit tout seul, et mademoiselle de Mailly n'eut, pendant quelque temps, d'autre peine que celle de ne conserver aucun commerce avec vous.

M. d'Arondel vint à Calais à peu près dans ce temps-là. Ce qu'il a été obligé de m'avouer des sentimens de madame de Mailly pour lui, de la jalousie qu'elle conçut pour sa belle-fille, me donne l'intelligence d'une conduite dont jusqu'ici je n'avois pu comprendre les motifs. Mademoiselle de Mailly eut mille persécutions à essuyer pour épouser M. du Boulai, et elles augmentèrent lorsque vous eûtes enlevé mademoiselle de Liancourt.

Mademoiselle de Mailly ne pouvoit plus alors opposer à la volonté de son père, l'inclination qu'elle conservoit pour vous. Sa résistance fut mise sur le compte de M. d'Arondel. M. du Boulai, inspiré par sa mère, tourna sa jalousie contre lui; et je ne sais s'il ne vous prit point pour quelqu'un qui lui appartenoit, quand il vous attaqua, lui troisième, sous les fenêtres de mademoiselle de

Mailly. Votre valeur vous délivra de ces indignes assassins. M. du Boulai vous reconnut, lorsque vous lui fîtes rendre son épée, et vécut encore assez pour exciter contre vous et contre mademoiselle de Mailly un violent orage.

Madame de Mailly, à la vue de son fils couvert de sang et de blessures, n'écouta que son désespoir et sa rage. C'est vous, dit-elle à M. de Mailly, qui avez causé mon malheur. Ce sont les promesses que vous m'avez faites, et que vous n'avez pas eu la force de remplir, qui ont allumé la passion de mon malheureux fils ; il ne manque plus pour achever de me percer le cœur, que de voir son meurtrier devenir votre gendre. Oui, vous aurez cette foiblesse ; votre fille peut tout sur vous, et je ne puis rien.

M. de Mailly aimoit sa femme. L'état où il la voyoit, animoit sa tendresse. Madame de Mailly profita de ce moment pour faire approuver ses desseins. Vous aviez, disoit-elle, assassiné son fils; elle en avoit toutes les preuves; il falloit en tirer une vengeance éclatante; il falloit vous faire périr d'une mort ignominieuse.

Quel que soit son ascendant sur l'esprit de M. de Mailly, elle ne put l'engager à des projets si odieux; par complaisance pour lui, elle parut y renoncer, à condition cependant que mademoiselle

de Mailly épouseroit M. du Boulai, dans l'état où il étoit. Il faut, disoit-elle, qu'elle prenne la qualité de sa femme, pour m'assurer qu'elle ne sera jamais celle de son meurtrier; de plus, M. du Boulai désiroit ce mariage avec tant d'ardeur, que ce seroit peut-être un moyen de lui sauver la vie.

Séduit par ses caresses et ses artifices, M. de Mailly se détermina à faire à sa fille cette étrange proposition. Elle répondit à son père avec tant de force et de courage, et cependant avec tant de respect et de tendresse, qu'il se vit forcé à lui tout déclarer. Madame de Mailly, lui dit-elle, devroit être rassurée par ce même enlèvement de mademoiselle de Liancourt, dont elle veut se servir contre M. de Châlons. Mais, si cette raison ne lui suffit pas, j'engage ma parole de n'épouser jamais M. de Châlons, et je vous l'engage à vous, mon père, à qui rien dans le monde ne seroit assez puissant pour me faire manquer.

Ce n'étoit pas assez pour madame de Mailly, qui vous craignoit encore moins que M. d'Arondel, et qui vouloit acquérir une autorité entière sur mademoiselle de Mailly. Elle renouveloit ses menaces, elle insistoit pour le mariage. Mademoiselle de Mailly auroit préféré la mort; mais elle trembloit pour vous; elle connoissoit la foiblesse de son père; et je ne sais ce qui en seroit

arrivé, si M. du Boulai avoit vécu encore quelque temps.

Forcée d'abandonner ce projet, madame de Mailly forma celui dont j'ai été chargé. Elle espéroit par là satisfaire également sa haine et sa vengeance; car, seigneur, j'avois ordre de faire tomber sur vous tous les soupçons de M. d'Arondel, de lui inspirer de vous voir l'épée à la main, de l'engager à faire un éclat qui perdît d'honneur mademoiselle de Mailly, et qui vous donnât à vous-même le plus profond mépris pour elle.

Quelle horreur! s'écria M. de Châlons: à quoi mademoiselle de Mailly n'est-elle pas exposée! S'il ne falloit que ma vie, j'irois la sacrifier à la haine de mon ennemie; aussi bien ne la conserverai-je pas long-temps, s'il faut que je perde toute espérance. Mais madame de Mailly me hait bien moins, qu'elle ne hait mademoiselle de Mailly; peut-être même ne me hait-elle que pour avoir le droit de la haïr. Que ferons-nous, mon cher Saint-Val? Comment apprendre à mademoiselle de Mailly les noirceurs que l'on avoit préparées contr'elle, et dont il est si important qu'elle soit informée? comment la faire revenir des funestes engagemens qu'elle a pris contre moi? comment remplir auprès de madame d'Arondel les intentions de son mari?

En vérité, seigneur, lui dit Saint-Val, j'y suis bien embarrassé; la façon dont j'ai exécuté les ordres de madame de Mailly, ne me permet pas de me montrer chez elle; d'ailleurs, il n'est plus possible de pénétrer dans Calais.

M. de Châlons sentoit toutes ces difficultés. Saint-Val n'avoit point de motif assez pressant pour entreprendre de les surmonter; il falloit, pour cela, une passion aussi vive que celle dont M. de Châlons étoit animé. Après avoir examiné tous les moyens, il se détermina d'aller joindre le comte de Canaple qui cherchoit à profiter des circonstances pour ravitailler Calais.

M. d'Arondel convint avec M. de Châlons, qu'afin qu'il fût plus maître de ses démarches, on laisseroit subsister l'opinion où l'on étoit, qu'il avoit péri à la bataille de Crecy, et il les conduisit lui et Saint-Val par delà les lignes du camp, d'où ils allèrent avec la plus grande diligence possible à celui des François.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

LE SIÉGE

DE CALAIS,

NOUVELLE HISTORIQUE.

QUATRIÈME PARTIE.

MONSIEUR de Canaple étoit parti depuis quelques jours, pour l'exécution d'un dessein qu'il n'avoit communiqué à personne. Ce contre-temps désespéroit M. de Châlons : il tenta plusieurs fois de se jeter dans Calais. L'envie de réussir ne lui laissoit consulter que son courage. Il agissoit avec si peu de précaution, qu'il pensa plusieurs fois retomber dans les mains des Anglois. Les blessures qu'il reçut, le forcèrent à suspendre ses entreprises. Pendant qu'il étoit retenu, malgré lui, dans son lit, et que ses inquiétudes retardoient encore sa guérison, M. de Canaple exécutoit heureusement son projet.

Calais, malgré les soins et les précautions de M. de Vienne, souffroit déjà les horreurs de la plus affreuse famine ; tout y manquoit, et les gens de la plus haute qualité n'avoient sur cela aucun privi-

lége. Le gouverneur, pour donner des exemples de courage et de patience, ne permettoit aucune distinction pour sa maison, et ceux qui la composoient étoient les plus exposés à la calamité publique.

La ville étoit bloquée du côté de la terre; la flotte angloise défendoit l'entrée du port. Ces difficultés auroient paru insurmontables à tout autre qu'au comte de Canaple; mais le désir de rendre à sa patrie un service signalé et de sauver ce qu'il aimoit, lui rendoit tout possible.

La voie de la mer, quelque difficile qu'elle fût, étoit la plus praticable. Il fit chercher, à Abbeville, deux hommes hardis, nommés Marante et Mestriel, qui connoissoient parfaitement la côte, et à qui la vue de la récompense fit disparoître le péril. Les coffres du roi étant épuisés, M. de Canaple fit cette entreprise aux dépens d'une partie de son bien. Il se mit lui-même, avec ces deux hommes, dans une barque, et conduisit des munitions à Calais.

Comme cette manœuvre devoit être répétée plusieurs fois, il n'entra pas d'abord dans la ville; mais, en envoyant ces munitions à M. de Vienne, il lui fit dire qu'elles étoient principalement destinées pour lui et pour madame de Granson. Il le fit prier aussi d'en faire part à mademoiselle de

Mailly; l'estime et l'amitié qu'il avoit pour elle, ne lui permettoient pas de l'oublier.

Ce secours, arrivé dans un temps où les besoins étoient si pressans, fut reçu de M. de Vienne avec autant de joie que de reconnoissance. Il alla porter cette agréable nouvelle à sa fille; elle étoit toujours plongée dans une profonde mélancolie, à laquelle les calamités publiques n'auroient presque rien ajouté, sans l'intérêt de son père.

L'outrage que le comte de Canaple lui avoit fait, les services qu'il lui avoient rendus, la tendresse qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour lui, l'amour dont elle le soupçonnoit pour mademoiselle de Mailly, toutes ces différentes pensées l'occupoient tour à tour, et ne la laissoient pas un seul moment d'accord avec elle-même. Il n'étoit cependant pas possible que ce que le comte de Canaple venoit de faire, ne lui causât un sentiment de plaisir, et qu'elle ne sentît la part qu'elle y avoit. Mais ce plaisir fut suivi d'une douleur, mêlée de honte, quand elle apprit que mademoiselle de Mailly partageoit les secours qu'on lui donnoit. Ce seroit peu de les partager, disoit-elle, c'est à elle que je les dois, et la fortune, qui me persécute avec tânt de cruauté, m'expose à cette nouvelle humiliation.

Ces pensées ne la disposoient pas à recevoir

favorablement le comte de Canaple ; il crut, après avoir fourni aux nécessités les plus pressantes de la ville, pouvoir s'y arrêter quelques jours. L'état de liberté où madame de Granson étoit alors, ce qu'il faisoit pour elle, lui donnoient une espérance, que la vivacité de sa passion augmentoit encore, par le besoin qu'elle lui donnoit d'espérer. Tout cela le déterminoit à chercher à la voir, et à lui parler. M. de Vienne le mena, avec empressement, dans l'appartement de sa fille.

Aidez-moi, lui dit-il, à m'acquitter envers ce héros. Notre reconnoissance, répliqua-t-elle, d'un ton froid, et sans regarder le comte de Canaple, payeroit mal monsieur ; il attend un prix plus glorieux de ce qu'il a fait. M. de Canaple, que l'accueil de madame de Granson avoit glacé, demeuroit sans réponse, et, pressé d'un mouvement de dépit, il avoit une sorte d'impatience d'être hors d'un lieu où il avoit si ardemment désiré de se trouver.

Les députés de la ville, qui demandèrent à le voir, lui fournissoient le prétexte dont il avoit besoin pour s'éloigner, si M. de Vienne, persuadé que sa présence, et celle de sa fille ajouteroient quelque chose de plus flatteur aux honneurs qu'on lui rendoit, n'eût ordonné de faire entrer les députés.

Le comte de Canaple les reçut avec un air de satisfaction, qu'il empruntoit de son dépit. C'étoit une vengeance qu'il exerçoit contre madame de Granson, à qui la reconnoissance publique reprochoit son insensibilité et son ingratitude.

Un gentilhomme de mademoiselle de Mailly, du nombre des députés, avoit ordre de remercier en particulier le comte de Canaple. Mademoiselle de Mailly, seigneur, ajouta-t-il, lorsqu'il eut rempli sa commission, vous prie de la voir aujourd'hui, s'il vous est possible. Ce sera tout-à-l'heure, répondit-il assez haut pour être entendu de madame de Granson; et, s'acquittant tout de suite de ce qu'il devoit aux députés, il sortit avec eux. M. de Vienne le laissa en liberté de faire une visite où il croyoit que les témoins lui seroient importuns, et alla, suivant sa coutume, visiter les différens quartiers de la ville.

Madame de Granson avoit besoin de la solitude où on la laissoit; elle ne pouvoit plus soutenir la contrainte qu'elle s'étoit faite. A peine fut-elle seule, qu'elle entra dans un cabinet où elle s'enferma, et, se jetant sur un lit de repos, elle s'abandonna toute entière à sa douleur. Ce qu'elle venoit d'entendre, l'air satisfait que le comte de Canaple avoit affecté, ne lui laissoient aucun doute sur la passion dont elle le croyoit occupé.

Que ferai-je, disoit-elle? m'exposerai-je à le voir revenir avec cette joie qui insulte à ma honte? recevrai-je des soins et des respects, qu'il ne me rend que parce qu'il m'a offensée? Plus il cherche à réparer, plus il croit le devoir; plus il m'avertit de ce que je dois penser moi-même! que sais-je encore, si un sentiment délicat pour ce qu'il aime, si le désir de s'en rendre plus digne, n'est pas le seul motif qui lui fait chercher à être moins coupable avec moi? Peut-être n'ai-je d'autre part à ses démarches, que d'être le jouet de sa fausse vertu, après l'avoir été de son caprice.

Malgré cette pensée, malgré le ressentiment qu'elle lui causoit, elle ne pouvoit s'empêcher de compter le temps que le comte de Canaple passoit avec mademoiselle de Mailly. Son imagination lui représentoit la douceur de leur entretien, et lui en faisoit une peinture désespérante. Elle le voyoit à ses genoux; elle la voyoit s'applaudir que la ville dût sa conservation au courage de son amant, et à la tendresse qu'il avoit pour elle. Qu'elle est heureuse! disoit-elle; elle peut aimer, elle le doit. Et moi je dois haïr; et je suis assez lâche et assez malheureuse pour avoir peine à le vouloir! S'il étoit tel que lorsque je l'ai connu! s'il ne m'avoit point offensée! s'il n'aimoit rien!.. mais il m'a offensée! mais il aime!

Tandis que madame de Granson s'affligeoit de la joie et des triomphes de mademoiselle de Mailly, M. de Canaple voyoit couler les larmes qu'elle donnoit à la mort de M. de Châlons, et n'avoit plus la force de lui laisser des espérances qui lui paroissoient alors absolument fausses. Quoi ! lui disoit-elle, je n'ai plus de ressource ! il est donc certain qu'il a péri ! hélas! du moins s'il avoit pu savoir tout ce qu'il m'a coûté, s'il savoit que je ne renonçois à lui que pour lui-même ! nous n'aurions jamais été l'un à l'autre, s'il avoit vécu; mais il vivroit, et il auroit vu que je n'aurois jamais été à personne. Vous êtes attendri, dit-elle au comte de Canaple, vous regrettez encore un ami que vous aimiez. Vous vous consolerez, ajouta-t-elle; l'amitié se console, et je ne me consolerai jamais. Mon parti est pris; j'irai m'enfermer dans un lieu où je pleurerai seule, et où je m'assurerai de pleurer éternellement.

L'attachement que vous avez pour monsieur votre père, lui dit le comte de Canaple, mettra obstacle à votre résolution, et me rassure contre cet effet de votre douleur. Hélas! reprit-elle, il a causé tout mon malheur; je ne le lui reproche pas : il a été foible; et ne l'est-on pas toujours quand on aime! Que sais-je moi-même de quoi

j'aurois été capable, si j'avois eu un amant moins vertueux? mon cœur étoit entre ses mains.

M. de Canaple admiroit une façon de penser si raisonnable et si peu ordinaire. Il s'affligeoit avec mademoiselle de Mailly de la perte qu'elle pensoit avoir faite, et s'affligeoit aussi de ses propres maux. Croire être haï de ce qu'on aime, est une douleur peut-être plus insupportable, que d'en pleurer la mort.

Les principaux habitans de Calais, qui l'avoient accompagné, l'attendoient pour le reconduire chez M. de Vienne. Sa marche, qui étoit une espèce de petit triomphe, fut interrompue par un habitant, nommé Eustache de Saint-Pierre, dont l'état ne paroissoit pas au-dessus de celui d'un simple bourgeois, et qui, après avoir percé la foule, vint embrasser le comte de Canaple. Vous m'êtes donc rendu, mon cher fils, lui disoit-il! le ciel a été touché de mes larmes; je vous revois, et vous êtes le libérateur de notre patrie! Quel père, après avoir été si misérable, a jamais été si fortuné!

L'étonnement de M. de Canaple, qui ne comprenoit rien à cette aventure, donna le temps à ce bon homme, vénérable par ses cheveux blancs, de l'examiner plus à loisir; et, se prosternant presqu'à ses pieds : Je vous demande pardon,

monseigneur, lui dit-il; une assez grande ressemblance a causé le manque de respect où je viens de tomber. Je ne le vois que trop; vous n'êtes point mon fils; je vous prie d'oublier que je vous ai donné un nom si peu digne de vous. Hélas! ce moment vient de rouvrir des plaies, que le temps commençoit à fermer.

Le comte de Canaple, touché de son affliction, le releva avec bonté, et l'embrassa comme s'il avoit été véritablement son père. Ne vous repentez point, lui dit-il, de m'avoir appelé votre fils: je veux à l'avenir vous en tenir lieu; la nature n'aura pas mis en vain cette ressemblance entre nous; et, l'embrassant de nouveau, il le congédia, et alla rejoindre M. de Vienne.

Madame de Granson ne parut point le reste de la journée; cette continuation de rigueur désespéroit le comte de Canaple. Il la trouvoit si injuste, les services qu'il rendoit si mal payés, qu'il y avoit des momens où il se repentoit presque de tout ce qu'il avoit fait, et où il formoit la résolution de fuir madame de Granson pour jamais.

Sans avoir déterminé ce qu'il devoit faire, il partit de Calais. Mais le véritable amour se range toujours du parti de l'objet aimé. M. de Canaple se jugea bientôt coupable de l'injustice dont

il accusoit madame de Granson ; il trouvoit des raisons pour justifier la conduite qu'elle tenoit alors, si différente de celle qu'elle avoit tenue à Paris. La présence de son mari l'avoit obligée à des ménagemens qui n'étoient plus nécessaires, et elle pouvoit, en liberté, se livrer à toute son indignation. Plus la mort de son mari l'avoit attendrie pour lui, plus elle devoit sentir l'injure qui lui avoit été faite.

A mesure que le dépit s'éteignoit dans l'âme de M. de Canaple, il reprenoit le désir d'approvisionner Calais. Ce qu'il avoit déjà fait l'engageoit à faire davantage. L'amour de sa propre gloire demandoit de lui ce que son amour pour madame de Granson ordonnoit.

Les momens étoient précieux ; les Anglois pouvoient découvrir la manœuvre, et y mettre obstacle. Les matelots eurent ordre de préparer les petits bâtimens ; une tempête furieuse s'éleva, dans le temps qu'il fallut s'embarquer ; les deux matelots représentèrent en vain au comte de Canaple la grandeur du péril ; la tempête, loin de le rebuter, lui donnoit au contraire une nouvelle assurance de se dérober à la flotte ennemie.

Pendant vingt-quatre heures, que dura le trajet, ils furent cent fois près d'être submergés ; et, lorsqu'après des peines infinies ils eurent le bon-

heur d'aborder à Calais, les provisions se trouvèrent presque toutes gâtées par l'eau de la mer; les bâtimens avoient besoin d'être réparés, pour pouvoir être remis à la mer. Pendant qu'on y travailloit, le roi d'Angleterre, averti qu'il étoit entré des munitions dans la place, fit construire, le long de la côte, plusieurs fortins, qui en défendoient l'entrée et la sortie. Il ne fut pas possible à M. de Canaple de suivre son projet; enfermé dans la ville, hors d'état désormais de secourir madame de Granson, il ne lui resta que l'espérance de mourir du moins en la défendant.

M. de Mailly, dont la maison étoit voisine de la principale attaque, avoit demandé à M. de Vienne de le recevoir dans le château, et M. de Canaple se trouva logé avec mademoiselle de Mailly. Malgré l'éloignement que madame de Granson avoit pour elle, il étoit impossible qu'elles ne se vissent souvent. La tristesse où mademoiselle de Mailly étoit plongée, convenoit au sentiment que madame de Granson lui supposoit, et la confirmoit dans son opinion.

Mais cette tristesse étoit toujours la même; la présence de M. de Canaple laissoit mademoiselle de Mailly comme elle l'avoit trouvée; nul changement en elle, nul empressement de la part de l'un ni de l'autre de se voir et de se chercher;

enfin, rien de tout ce qui marque l'amour, et le fait si sûrement reconnoître. Madame de Granson faisoit toutes ces remarques, et, sans le vouloir, elle en traitoit moins mal M. de Canaple; elle l'évitoit pourtant toujours avec le même soin, mais non pas tout à fait avec la même disposition.

Cependant le découragement étoit général dans Calais; les plus braves n'avoient plus la force de faire usage d'une bravoure qui ne pouvoit que reculer de quelques jours leur perte; il ne restoit d'espérance que dans les efforts que Philippe se disposoit à faire pour attaquer le camp des Anglois. Édouard, averti de ses desseins, ajoutoit de nouvelles fortifications à son camp.

M. d'Arondel eut ordre de marcher vers Hesdin, pour observer l'armée de Philippe. Il fallut obéir, quelque peine qu'il eût de s'éloigner, sans être instruit du sort de madame d'Arondel dont M. de Châlons, qu'il croyoit dans Calais, pouvoit à tous momens lui donner des nouvelles. Son fils, encore entre les mains des femmes, n'étoit pas en état de le suivre, et il sentoit vivement cette privation. Les soins qu'il prenoit de cet enfant, satisfaisoient en quelque sorte sa tendresse pour la mère. C'étoit à elle que s'adressoient les caresses qu'il lui faisoit, et il croyoit en recevoir de la

mère, quand il en recevoit de son enfant. Seulement il se reprochoit quelquefois de goûter des douceurs qu'il ne partageoit pas avec elle.

Après avoir mis auprès de ce fils ceux de ses domestiques en qui il avoit le plus de confiance, il marcha à la tête d'un corps de quatre mille hommes. Philippe étoit parti d'Amiens où il avoit assemblé son armée, et s'étoit avancé jusqu'à Sangate ; il envoya de là les maréchaux de Saint-Venant et de Beaujeu reconnoître le camp des Anglois ; et, sur leur rapport, l'ayant jugé inattaquable, il fit offrir la bataille au roi d'Angleterre qui la refusa. N'ayant plus aucun moyen de secourir Calais, il se vit forcé de se retirer.

M. d'Arondel donna avec sa petite troupe sur l'arrière-garde de l'armée françoise, enleva une partie du bagage, et fit plusieurs prisonniers. Cette expédition finie, il reprit le chemin du camp d'Édouard.

Un jour qu'il avoit campé dans une plaine à l'entrée d'un bois, on vint l'avertir que quelques soldats, tentés par le butin, avoient entrepris de forcer une maison religieuse située au milieu de ce bois. Il y accourut aussitôt. Sa présence fit cesser le désordre, presque dans le moment qu'il avoit commencé ; mais il fallut plus de temps pour rassurer des filles que l'habitude de vivre dans la

solitude et dans la retraite, rendoit encore plus susceptibles de frayeur.

La porte de la maison, qui avoit été forcée, donnoit à M. d'Arondel la liberté d'y entrer. Les religieuses, empressées de lui marquer leur reconnoissance, le menèrent dans un très-grand enclos qui fournissoit à leur nourriture, et qui servoit à leur promenade.

En passant sur un petit pont rustique, pour traverser un ruisseau, il vit, du côté où il alloit, une personne assise sur une pierre, dont la rêverie étoit si profonde, qu'elle ne s'aperçut que l'on venoit à elle, que lorsqu'on en fut proche. Sans regarder ceux qui s'avançoient, elle se leva pour s'éloigner. Mais M. d'Arondel l'avoit assez vue pour aller à elle, et la prendre entre ses bras avec les plus vifs transports de l'amour.

Reconnoissez-moi, ma chère Amélie, lui disoit-il; voyez celui que vous fuyez; c'est moi, c'est un mari qui vous adore, que votre perte faisoit mourir de douleur. La surprise, le trouble et la joie de madame d'Arondel faillirent à lui coûter la vie; elle resta sans connoissance dans les bras de son mari.

A la vue de cet accident, M. d'Arondel, saisi de crainte, hors de lui-même, demandoit du secours à tout ce qui l'environnoit. Il mit sa femme

au bord du ruisseau, il lui en jetoit de l'eau sur le visage, il la prioit dans les termes les plus tendres de lui répondre; mais tous ces soins étoient inutiles : elle ne revenoit point.

On la porta dans une petite maison du jardinier, qui étoit proche. Après avoir employé tous les remèdes dont on put s'aviser, elle donna quelque marque de sentiment; ses yeux s'ouvrirent quelque temps après, et cherchèrent M. d'Arondel. Il étoit à genoux auprès d'elle, la bouche collée sur une de ses mains. Madame d'Arondel le regarda quelque temps, et, lui jetant au cou le bras qui lui restoit libre, demeura dans cette situation.

Le saisissement où ils étoient l'un et l'autre, ne leur permit pas sitôt de parler; leurs regards se confondoient et se disoient tout ce qu'ils ne pouvoient se dire. Madame d'Arondel prenoit les mains de son mari, qu'elle baisoit à son tour. A ces premiers momens succédèrent mille questions, toujours interrompues par de nouveaux témoignages de tendresse.

Il fallut songer à mettre madame d'Arondel dans un lieu où elle pût passer la nuit avec moins d'incommodité; elle auroit pu entrer dans le couvent; mais M. d'Arondel ne pouvoit pas l'y suivre : et le moyen de la quitter! Il fit venir en dili-

gence un chariot pour la mener à un bourg voisin. Pendant toute la route, occupé de mille soins dont elle étoit l'objet, il marcha toujours à côté du chariot.

Madame d'Arondel, qu'on avoit mise au lit en arrivant, parut mieux d'abord; mais la fièvre lui prit la même nuit, et redoubla les jours suivans. Le désir de la secourir soutenoit M. d'Arondel et l'empêchoit de succomber à l'excès de sa douleur; toujours les yeux attachés sur elle, toujours dans la plus vive émotion de crainte et d'espérance, il ne quittoit pas le chevet de son lit. La fièvre augmenta considérablement, et la malade ne laissoit aucun espoir de guérison.

Son état ne pouvoit être caché à M. d'Arondel; plus mort que vif, suffoqué par des larmes et des sanglots qu'il tâchoit de retenir, il voulut, pour soulager le mal que madame d'Arondel souffroit à la tête, y porter la main; elle prit cette main, la baisa, et la remit sur son front.

Quelques momens après, s'étant aperçue que M. d'Arondel pleuroit, et vouloit se cacher: Laissez-moi voir vos pleurs, lui dit-elle, en se levant un peu sur son séant, et en le regardant avec des yeux qui, tout mourans qu'ils étoient, conservoient leur beauté, laissez-moi jouir du plaisir d'être si parfaitement aimée. Hélas! je crains de

n'avoir plus que quelques momens à en jouir; la mort va peut-être nous séparer. Mes larmes coulent aussi bien que les vôtres, continua-t-elle. La vie est bien chère, quand on y tient par les plus forts liens de l'amour. Non, s'écria M. d'Arondel, le ciel aura pitié de moi : vous ne mourrez point, ou je mourrai avec vous.

Si je pouvois, reprit madame d'Arondel, remettre entre vos bras un fils que nous avions, je mourrois avec moins de regret; mais, malgré mes soins et mes prières, il m'a été enlevé, et nous l'avons perdu pour toujours. Non, ma chère Amélie, il n'est point perdu; vous l'auriez déjà auprès de vous, si je n'avois craint de vous donner une trop grande émotion. Vous ne savez pas, lui dit-elle en le regardant de la manière la plus tendre, combien vous êtes aimé; mon fils, sans vous, seroit tout pour moi; avec vous, il n'est que mon fils. S'il est possible, donnez-moi la consolation de l'embrasser.

M. d'Arondel, qui avoit eu soin de faire venir son fils aussitôt qu'il avoit retrouvé madame d'Arondel, ordonna qu'on allât le chercher. Elle se trouva, en le voyant, plus sensible qu'elle n'avoit pensé. Elle voulut l'avoir auprès d'elle; elle ne cessoit de lui faire des caresses. Tu m'as causé bien des malheurs, lui disoit-elle en l'em-

brassant; mais je ne t'en aime pas moins. Comment ne l'aimerois-je pas, ajoutoit-elle, en s'adressant à M. d'Arondel! c'est notre fils, c'est un lien de plus qui nous unit.

Soit que la joie fît une prompte révolution sur madame d'Arondel, soit que sa maladie fût à son dernier période, elle se trouva considérablement mieux dès la même nuit : la fièvre la quitta peu de jours après. Ce ne fut qu'alors que M. d'Arondel lui conta ce qu'il avoit appris de Saint-Val, et la façon presque miraculeuse dont leur fils avoit été retrouvé. Mais, ajouta-t-il, quels moyens a-t-on employés pour vous dérober si entièrement la connoissance de tout ce qui se passoit dans votre patrie ?

Vous savez, lui répondit-elle, que je fus remise dans le couvent aussitôt après que je fus accouchée; tout commerce me fut interdit. Saint-Val, chargé par madame de Mailly de m'ordonner de prendre le voile, fut le seul à qui j'eus la liberté de parler; ma santé étoit si mauvaise, que les religieuses elles-mêmes déclarèrent qu'elles ne me recevroient que lorsque je serois rétablie. Je vécus de cette sorte, soutenue par la seule confiance que j'avois en vous, quand madame de Mailly, dont depuis long-temps je n'avois eu aucune nouvelle, entra dans ma chambre.

Un chariot, me dit-elle d'un ton aigre et menaçant, vous attend à la porte, et a ordre de vous conduire dans une maison que je vous ai choisie. Partez tout-à-l'heure, et rendez-moi grâce de vous ôter d'un lieu où votre honte ne seroit pas toujours cachée. Vous connoissez ma timidité, poursuivit madame d'Arondel; d'ailleurs, qu'aurois-je fait pour me défendre? je ne sus qu'obéir.

On m'ôta généralement tout ce que j'avois, dans la crainte que j'en pusse tirer quelque secours. Par bonheur, vos lettres et votre portrait que je tenois toujours cachés sur moi, me demeurèrent, et ont fait, dans ma solitude, mon unique consolation.

Une femme et un homme que je ne connoissois point, m'attendoient dans le chariot. Je fus menée et observée pendant la route, avec autant d'attention que si j'avois été prisonnière d'état. Ma douceur et ma complaisance ne purent rien gagner sur l'esprit de mes conducteurs; ils me traitoient avec tant d'inhumanité, que ce fut une espèce de soulagement pour moi quand je me trouvai dans la maison où vous m'avez vue. Mais lorsque je fus instruite de la règle qui s'y observoit, que je sus qu'on y vivoit dans un entier oubli du monde, que je n'entendrois jamais parler

de personne, et que personne n'entendroit jamais parler de moi, je crus être dans le tombeau.

La mort même des parens de ces bonnes filles ne leur est annoncée qu'en général. Combien de larmes ces sortes de nouvelles m'ont-elles fait répandre, quoiqu'elles ne pussent point vous regarder! elles me remplissoient l'esprit des idées les plus funestes. L'ignorance où j'étois, et où je devois toujours être de votre sort, me causoit des alarmes continuelles.

Je n'envisageois d'autre fin à mes peines que celle de ma vie, et je ne voulois point cependant m'engager : c'eût été cesser d'être à vous, c'eût été m'ôter le nom de votre femme. Ce nom, quoique je susse seule qu'il m'étoit dû, me consoloit.

J'allois presque tous les jours rêver dans l'endroit où vous me trouvâtes. La solitude et le silence augmentoient ma mélancolie; je m'en remplissois le cœur; je relisois vos lettres; je regardois votre portrait et je pleurois. Ma santé, qui s'affoiblissoit tous les jours, me donnoit l'espérance d'une mort prochaine.

Madame d'Arondel, attendrie par des souvenirs si douloureux, n'eut pas la force d'en dire davantage. M. d'Arondel, pénétré jusqu'au fond du

cœur, lui répétoit ce qu'il lui avoit dit mille fois, que son sang, sa vie ne payeroient pas la moindre des peines qu'elle avoit souffertes pour lui.

Il ne pouvoit se résoudre à la quitter. Mais toujours occupée de l'intérêt et de l'honneur de son mari, elle l'obligea de retourner au siège de Calais, où il avoit renvoyé les troupes sous la conduite du comte de Northampton. Que ne lui dit-il point en la quittant! combien de précautions pour être informé de ses nouvelles! il eût voulu en avoir à tous les instans.

Le roi d'Angleterre le chargea à son arrivée d'aller, avec M. de Mauny, parler à M. de Vienne qui, du haut des murailles, avoit fait signe qu'il avoit quelque chose à dire. La retraite de Philippe ne laissant plus d'espérance de secours à ce brave capitaine, il n'avoit pu refuser aux habitans de la ville et à la garnison de demander à capituler.

Messeigneurs, dit-il à milord d'Arondel et à M. de Mauny, le roi mon maître m'avoit confié cette place. Il y a près d'un an que vous m'y assiégez; j'ai fait mon devoir aussi bien que ceux qui y sont renfermés avec moi; la disette et le manque de secours nous contraignent de nous rendre; mais nous nous ensevelirons sous les ruines de ces murailles, si on ne nous accorde pas

des conditions qui mettent nos vies, nos libertés et notre honneur en sûreté.

M. de Mauny, instruit des intentions d'Édouard, et plus disposé par son caractère que M. d'Arondel, à s'acquitter de la commission dont il les avoit chargés, déclara que le roi ne les recevroit à aucune composition, qu'il vouloit être maître de leur faire éprouver tel châtiment qu'il jugeroit à propos. M. de Vienne répondit avec beaucoup de fermeté que les habitans et lui sauroient mourir les armes à la main; mais qu'il croyoit le roi d'Angleterre trop prudent et trop généreux pour réduire de braves gens au désespoir.

De retour au camp, M. d'Arondel et M. de Mauny mirent tout en usage pour fléchir la colère de leur maître; ils lui représentèrent avec force que la sévérité dont il vouloit user envers les assiégés, pourroit être d'une dangereuse conséquence, et donner droit à Philippe de l'imiter. Je veux bien, leur dit Édouard, après avoir rêvé quelque temps, accorder au gouverneur la grâce qu'il demande, à condition que six bourgeois, natifs de Calais, me seront livrés la corde au cou pour périr par la main du bourreau. Il faut que leur supplice effraye les villes qui, à l'exemple de celle-ci, voudroient me résister. M. d'A-

rondel et M. de Mauny furent contraints de porter cette terrible réponse à M. de Vienne.

Avant que d'assembler le peuple, il alla dans l'appartement de madame de Granson, suivi du comte de Canaple, qu'il avoit prié de l'accompagner. Il faut, ma chère fille, lui dit-il en l'embrassant, nous séparer; je vais exposer au peuple la réponse d'Edouard, et, au défaut des six victimes qu'il demande, et que je ne pourrai lui donner, j'irai lui porter ma tête; peut-être se laissera-t-il fléchir : peut-être préviendrai-je le malheur de cette ville et le vôtre. Ma mort me sauvera du moins de la honte et de la douleur d'en être témoin. Si je suis écouté, votre retraite est libre; et, si je péris sans vous sauver, je demande à M. de Canaple, dont je reconnois la valeur, de mettre tout en usage pour vous garantir de la fureur du vainqueur. J'espère qu'à la faveur du tumulte et du désordre, il ne vous sera pas impossible de vous échapper dans une barque de pêcheur.

Quoi! mon père, s'écria madame de Granson, en le serrant entre ses bras, et en le mouillant de ses larmes, vous voulez mourir, et vous prenez des précautions pour conserver ma vie! Croyez-vous donc que je veuille, et que je puisse vous survivre? le moment où vous sortirez de cette malheureuse ville sera le moment de ma mort.

Le comte de Canaple, aussi pénétré que M. de Vienne et madame de Granson, les regardoit l'un et l'autre, et gardoit le silence, lorsque madame de Granson, levant sur lui des yeux grossis par les pleurs : Songez à vous, monsieur, lui dit-elle ; je n'ai besoin d'aucun autre secours que de mon désespoir. Non, madame, lui dit-il, vous n'aurez point recours à un si affreux remède ; et, si M. de Vienne veut différer l'assemblée jusqu'à demain, j'espère beaucoup d'un projet que je viens de former.

M. de Vienne, quoique très-persuadé du courage et de la capacité de M. de Canaple, ne s'en promettoit cependant aucun succès. Madame de Granson, au contraire, se laissoit aller à quelqu'espérance.

M. de Canaple alla, après les avoir quittés, chez Eustache de Saint-Pierre, le même qui l'avoit pris pour son fils. Je viens vous demander, lui dit-il, de m'avouer pour ce fils avec lequel vous m'avez trouvé une si grande ressemblance. J'ai besoin de son nom, pour être accepté par les députés d'Edouard qui veut que six citoyens de Calais lui soient abandonnés, et qui ne pardonne au reste de la ville qu'à ce prix.

Eustache avoit une fermeté d'âme, une élévation d'esprit et de sentimens bien au-dessus de sa

naissance, et rares même dans les conditions les plus élevées. L'honneur que vous me faites, seigneur, dit-il au comte de Canaple, m'instruit de ce que je dois faire moi-même. Je me montrerai, si je puis, digne d'avoir un fils tel que vous; nous irons ensemble nous offrir pour premières victimes.

Le lendemain le peuple fut assemblé par M. de Vienne; on n'entendoit que cris, que soupirs, que gémissemens dans toute cette multitude consternée; la certitude de la mort inévitable, quelque parti qu'ils prissent, ne donnoit à personne le courage de mourir du moins utilement pour sa patrie.

Quoi! dit alors Eustache de Saint-Pierre, en se montrant à l'assemblée! cette mort, que nous affrontons depuis un an, est-elle devenue plus redoutable aujourd'hui? Quel est donc notre espoir? Échapperons-nous à la barbarie du vainqueur? Non. Nous mourrons, et nous mourrons honteusement, après avoir vu nos femmes et nos enfans livrés à la mort ou à la dernière des ignominies.

L'horreur qui régnoit dans l'assemblée, redoubla encore à cette affreuse peinture. Eustache, interrompu par de nouveaux cris et de nouveaux gémissemens, poursuivit enfin: mais pour-

quoi de vains discours, quand il faut des exemples? Je donne, pour le salut de mes concitoyens, ma vie et celle de mon fils. Quoiqu'il ne paroisse pas avec moi, il nous joindra à la porte de la ville.

Quelqu'admiration que la vertu d'Eustache fît naître, il sembloit que le ciel, pour le récompenser, vouloit que sa famille fournît seule des exemples de courage. Jean d'Aire, Jacques de Wuisant, et Pierre, son frère, tous proches parens d'Eustache, se présentèrent.

Le nombre n'étoit pas encore complet. M. de Vienne employa, pour y être reçu, les mêmes soins et la même industrie que d'autres auroient mis en œuvre pour s'en exempter. Mais les députés, pleins de respect et de vénération pour une vertu si héroïque, loin de l'écouter, s'appuyèrent sur les ordres d'Edouard, et déclarèrent qu'ils ne pouvoient les changer.

Madame de Granson, instruite de tout ce qui se passoit, ne voyoit que des abîmes. Ce n'étoit qu'en exécutant les conditions imposées que la vie de ce père si cher pouvoit être en sûreté; ce n'étoit qu'à ce prix qu'elle pouvoit elle-même se sauver de la fureur du soldat victorieux. Que disoit M. de Canaple? qu'étoient devenues les espérances qu'il avoit données? pourquoi ne pa-

roissoit-il point? avoit-il cessé d'être généreux? Ce malheur me manquoit, disoit-elle! il faut, pour mettre le comble à ma honte, qu'il soit même indigne de l'estime que j'avois pour lui, de cette estime que je me reprochois, et que j'étois pourtant bien aise de lui devoir!

Mademoiselle de Mailly qui, depuis qu'elle logeoit dans le château, étoit dans l'habitude de voir madame de Granson, vint s'affliger avec elle. La mort n'étoit point ce qu'elle craignoit; depuis qu'elle avoit perdu M. de Châlons, elle la regardoit comme un bien; des malheurs mille fois plus grands que la mort faisoient couler ses larmes.

Un grand bruit qu'elles entendirent, interrompit cette triste occupation; comme tout étoit à craindre dans la situation où étoient les choses, elles s'avancèrent l'une et l'autre avec précipitation à une fenêtre qui donnoit sur la place; elles ne virent d'abord que beaucoup de monde assemblé, et n'entendirent qu'un bruit confus. Mais, à mesure que les objets s'approchoient, elles distinguèrent cinq hommes qui avoient la corde au cou; la multitude les suivoit; tous vouloient les voir; tous vouloient leur dire un dernier adieu; tout retentissoit de leurs louanges, et tout étoit en pleurs. Madame de Granson et mademoiselle de Mailly étoient pénétrées d'un spec-

tacle si touchant; la pitié que leur inspiroient ces malheureux, augmentoit encore par la fermeté avec laquelle ils alloient à la mort.

Un d'entr'eux, malgré le triste équipage où il étoit, se faisoit distinguer par sa bonne mine, par une démarche plus fière et plus assurée, et attiroit sur lui tous les regards. Mademoiselle de Mailly eut à peine jeté les yeux sur lui, que, poussant un grand cri, elle tomba évanouie.

Madame de Granson, étonnée et surprise de cet accident qu'elle ne savoit à quoi attribuer, appela du secours. On porta mademoiselle de Mailly dans son lit, où elle fut encore long-temps sans reprendre connoissance; elle ouvrit enfin les yeux, et, repoussant ceux qui vouloient la secourir : Laissez-moi, disoit-elle, laissez-moi mourir : c'est prolonger mon supplice, que de prolonger ma vie. Dieu! ajoutoit-elle, que viens-je de voir! Il vit, et sa vie rend ma douleur plus amère; elle ne lui est donc rendue, que pour la perdre sous la main d'un bourreau.

Je vous demande pardon, mon père, dit-elle à M. de Mailly qui étoit accouru au bruit de son accident, je vous demande pardon de mon désespoir; mais pourriez-vous le condamner? Ce Châlons que vous m'aviez permis d'aimer, que vous m'aviez destiné, que vous m'avez ôté, va périr

pour vous et pour moi. Je l'ai reconnu; il est déjà dans cet affreux moment au pouvoir de ce barbare! Que ne peut-il savoir que ma mort suivra la sienne? Ne me regrettez point, mon père; laissez-moi mourir sans vous avoir offensé; que sais-je où me conduiroit l'excès de ma douleur! Un second évanouissement qui la reprit alors, beaucoup plus long que le premier, fit craindre qu'elle n'eût expiré. M. de Mailly tenoit sa fille entre ses bras, et il sembloit que lui-même alloit expirer aussi.

Madame de Granson, dont les soupçons étoient déjà fort diminués, pleinement éclaircie par ce qu'elle entendoit, sentoit, à mesure que la jalousie s'éteignoit dans son cœur, renaître son amitié pour mademoiselle de Mailly; et, malgré le pitoyable état où elle la voyoit, elle ne laissoit pas de lui porter envie. Elle est aimée, disoit-elle, elle a osé aimer, elle reçoit de ce qu'elle aime la plus grande marque d'amour qu'on puisse recevoir; et moi, je n'ai reçu que des outrages! voila le prix de ma foiblesse.

M. de Vienne, qui ne paroissoit point, donna encore à madame de Granson une autre douleur. Elle sortit de chez mademoiselle de Mailly pour aller chercher son père, quand elle apprit, par un homme à lui, qu'il étoit en ôtage entre

les mains de milord Montaigu, et qu'il ne seroit libre, que lorsque les citoyens sur lesquels Édouard vouloit exercer sa vengeance, auroient subi le supplice auquel ils étoient condamnés.

Un écuyer du comte de Canaple lui remit en même temps une lettre dont il étoit chargé. La consternation où il paroissoit la jeta elle-même dans le plus grand trouble. Elle prit et ouvrit cette lettre d'une main tremblante, et lut ce qui suit avec un saisissement qui augmentoit à chaque ligne.

« Ce n'est que dans ce moment où je vais à la » mort, que j'ose vous dire pour la première » fois que je vous aime. Vous ne l'avez pas igno- » ré, madame; vos rigueurs me l'ont appris de- » puis long-temps; mais avez-vous bien connu » quelle est cette passion que vous m'avez inspi- » rée? avez-vous cru que mon cœur ne deman- » doit, ne vouloit que le vôtre; que vous pouviez » d'un mot, d'un regard, faire mon bonheur? » Voilà, madame, cet homme que vous avez ac- » cablé de tant de haine. Je ne me suis jamais » permis de vous parler; je me suis imposé des » loix aussi sévères que celles que vous m'auriez » imposées vous-même; je me suis rendu aussi » malheureux que vous vouliez que je le fussse. » J'avois espéré qu'une conduite si soumise vous

» apprendroit enfin que la fortune seule avoit pu » me rendre criminel. Je vous l'avouerai encore, » madame, je me suis flatté quelquefois que la » bienséance et le devoir étoient plus contre moi » que vous-même. Vous m'avez enlevé cette illu- » sion qui m'étoit si chère, qui soutenoit ma vie. » Le changement de votre condition a rendu la » mienne encore plus misérable. Vous m'avez » fui; vous avez rejeté mes soins avec une nou- » velle rigueur; nulle espérance ne me reste : il » faut mettre fin à tant de peines; il faut cesser de » vous être odieux, en cessant de vivre. J'empor- » terai du moins la consolation de vous avoir » donné, jusqu'au dernier moment, des marques » du respect extrême qui a toujours accompagné » mon amour. C'est sous un nom supposé que je » me présente à la mort. Vous seule serez ins- » truite de ma destinée; vous seule, madame, » dans le monde, saurez que je meurs pour » vous. »

Quel sentiment, quelle tendresse la lecture de cette lettre ne produisit-elle point! Cet homme pour lequel madame de Granson avoit eu dès le premier moment une inclination si naturelle, dont elle n'avoit point cru être aimée, donnoit sa vie pour la sauver; cet homme avoit la passion la plus véritable et la plus flatteuse. La joie d'être

si parfaitement aimée, se faisoit sentir dans son cœur à travers la douleur et la pitié. Plus M. de Canaple croyoit être haï, plus il lui sembloit digne de sa tendresse. Tout lui parut possible, tout lui parut légitime pour l'arracher à la mort.

Allez, je vous prie, allez, dit-elle à celui qui lui avoit rendu cette lettre, me chercher un habit d'homme, et préparez-vous à me suivre au camp; le salut de votre maître dépend peut-être de votre diligence. Pendant le peu de temps qui s'écoula jusqu'au retour de cet homme, M. de Canaple expirant sous les coups d'un bourreau, se présentoit sans cesse aux yeux de madame de Granson, et la faisoit presque mourir à tous les instans.

La détention de M. de Vienne lui donnoit la liberté de sortir de la ville sans obstacle. Malgré sa délicatesse naturelle, elle marchoit avec tant de vitesse, qu'elle laissoit bien loin derrière elle celui qu'elle avoit pris pour la conduire; mais ce n'étoit point encore assez au gré de son impatience; elle se reprochoit son défaut de force; elle trembloit de n'arriver pas assez promptement.

Lorsqu'elle eut atteint les premières gardes, un soldat, trompé par ses habits, la prit pour un homme, et voulut l'arrêter; mais un officier,

touché de sa physionomie, l'arracha des mains du soldat, et la conduisit à la tente du roi, à qui elle assuroit qu'elle avoit un secret important à révéler.

Seigneur, lui dit-elle, en se prosternant à ses pieds, je viens vous demander la mort; je viens vous apporter une tête coupable, et sauver une tête innocente. J'étois du nombre des citoyens qui doivent périr pour le salut de tous; un étranger, par une pitié injurieuse pour moi, veut m'enlever cette gloire, et a pris mon nom.

Édouard, avec toutes les qualités qui font les héros, n'étoit pas exempt des foiblesses de l'orgueil. La démarche de madame de Granson, en lui rappelant la cruauté où il s'étoit abandonné, l'irritoit encore; et, la regardant avec des yeux pleins de colère : Avez-vous cru, lui dit-il, désarmer ma vengeance, en venant la braver? Vous mourrez, puisque vous voulez mourir; et cet audacieux, qui a osé me tromper, mourra avec vous.

Ah! seigneur, s'écria madame de Granson, ordonnez du moins que je meure le premier! et, se traînant aux genoux de la reine qui entroit dans ce moment dans la tente du roi : ah! madame! ayez pitié de moi! obtenez cette foible grâce. Suis-je assez coupable pour être condamné au

plus cruel supplice, pour voir mourir celui qui ne meurt que pour me sauver!

Sa fermeté l'abandonna, en prononçant ces paroles : elle ne put retenir quelques larmes. La reine, déjà touchée du sort de ces malheureux, et qui venoit dans le dessein d'obtenir leur pardon, fut attendrie encore par le discours et par l'action de madame de Granson, et se déclara tout à fait en leur faveur. La gloire qu'elle avoit acquise par le gain de plusieurs batailles, et par la prise (*) du roi d'Écosse, la mettoit en droit de tout demander; mais Édouard, toujours inflexible, ne répondit qu'en ordonnant à un officier de ses gardes de faire hâter le supplice des prisonniers.

Cet ordre, qui ne laissoit plus d'espérance à madame de Granson, rappela tout son courage. Se relevant des genoux de la reine où elle étoit encore, et regardant Édouard avec une fierté mêlée d'indignation : Hâtez-vous donc aussi, dit-elle, de me tenir parole, et faites-moi conduire à la mort. Mais sachez que vous allez verser un sang assez illustre pour trouver des vengeurs.

(*) Bruce, roi d'Écosse, avoit fait une irruption en Angleterre pendant qu'Édouard étoit en France. Il fut défait et pris par la reine d'Angleterre, qui se mit à la tête des troupes qu'elle avoit rassemblées à la hâte.

La grandeur d'âme a des droits sur le cœur des héros qu'elle ne perd jamais. Édouard, malgré sa colère, ne put refuser son admiration à madame de Granson. Plus touché de la fermeté avec laquelle elle continuoit de demander la mort, qu'il ne l'avoit été de sa douleur, et les dernières paroles qu'elle venoit de lui dire, lui faisant soupçonner quelque chose d'extraordinaire dans cette aventure qui méritoit d'être éclairci, il fit signe à ceux qui étoient dans sa tente de se retirer. Votre vie, lui dit-il alors, et celle de vos concitoyens vont dépendre de votre sincérité. Quel motif assez puissant, vous a déterminé à l'action que vous venez de faire?

La vie, sire, me coûteroit moins à perdre, répondit-elle, que l'aveu que votre majesté exige; mais l'intérêt d'une vie bien plus chère que la mienne, triomphe de ma répugnance. Vous voyez à vos pieds une femme qui a été assez foible pour aimer, et qui a eu assez de force pour cacher qu'elle aimoit. Mon amant, persuadé qu'il étoit haï, a eu cependant assez de générosité et de passion pour sacrifier sa vie à la conservation de la mienne. Une action si tendre, si généreuse, a fait sur mon cœur toute son impression. J'ai cru, à mon tour, lui devoir le même sacrifice; et ma reconnoissance et ma tendresse m'ont conduite ici.

Mais, dit la reine, pourquoi tant de contrainte? Car je suppose que vous êtes libre, et que votre inclination est permise. Je n'ai pas toujours été libre, madame, répondit madame de Granson; et depuis que je le suis, il falloit une action aussi extraordinaire pour m'arracher l'aveu de ma foiblesse.

Quel est donc cet homme, reprit Édouard, qui a tant fait pour vous, et qui êtes-vous vous-même? Ma démarche, sire, répondit-elle avec une contenance qui marquoit sa confusion, devroit me faire cacher à jamais mon nom. J'avoue, cependant, qu'il m'en coûte moins de dire à votre majesté que je suis la fille du gouverneur de Calais, que de nommer M. de Canaple.

Édouard ne put tenir davantage. Pressé par ses propres sentimens, et déterminé par les instances de la reine, il ordonna à M. d'Arondel et à M. de Mauny, qu'il fit appeler, d'aller chercher les prisonniers, et de les lui amener. Ces deux seigneurs se hâtèrent d'exécuter un ordre qu'ils recevoient avec tant de plaisir.

Deux des six, déjà sur l'échafaud, voyoient sans aucune altération les apprêts de leur supplice; et, quoiqu'ils s'embrassassent tendrement, c'étoit cependant sans foiblesse. M. d'Arondel, qui les vit de loin, cria : grâce! grâce! alla à eux avec

promptitude, et reconnut avec la plus grande surprise M. de Châlons.

En croirai-je mes yeux, lui dit-il en l'embrassant? Est-ce vous que je vois? est-ce M. de Châlons que je viens d'arracher des mains d'un bourreau? Par quelle étrange aventure un homme tel que vous se trouve-t-il ici? Je n'y suis pas seul, répondit M. de Châlons; M. de Canaple, que vous voyez, a fait ce que j'ai fait, et ce que vous auriez fait vous-même dans les circonstances où nous nous sommes trouvés.

M. d'Arondel, au nom de M. de Canaple, le salua avec toute sorte de marques de considération. Éloignons-nous promptement, leur dit-il, d'un lieu où je rougis pour ma nation que vous ayez pu être conduits, et venez chez le roi, où nous avons ordre de vous mener.

M. de Châlons lui conta, en y allant, que ce n'étoit que depuis deux jours qu'il avoit pu entrer dans Calais. Pardonnez-moi, milord, de n'avoir pas rempli vos intentions, et de n'avoir songé, dans ce moment, qu'à sauver mademoiselle de Mailly. Je n'ai plus rien à demander à votre amitié, répliqua M. d'Arondel : je suis réuni à madame d'Arondel; il ne me reste de souhaits à faire que pour votre bonheur; et, se tournant vers M. de Canaple : Je n'aurois guère moins d'em-

pressement, lui dit-il, de contribuer au vôtre. M. de Châlons voudra bien vous assurer que vous pouvez compter sur moi.

Ils se trouvèrent alors si près de la tente du roi, que M. de Canaple n'eut presque pas le temps de répondre à des offres si obligeantes. M. d'Arondel entra pour informer le roi du nom des prisonniers.

Madame de Granson n'eut pas plutôt entendu nommer M. de Canaple, que se mettant de nouveau aux genoux de la reine : Ah ! madame, lui dit-elle, accordez-moi la grâce de me retirer ; je ne puis soutenir la honte qui m'accable, et l'indécence de l'habit que je porte. Vous craignez, répondit la reine qui avoit remarqué son trouble au nom de M. de Canaple, la vue d'un homme pour qui vous avez voulu mourir ?

Le sacrifice de la vie, madame, répondit madame de Granson, n'est pas toujours le plus difficile. Vos sentimens sont si honnêtes, dit la reine, qu'ils m'inspirent autant d'estime pour vous, que vous m'avez d'abord inspiré de pitié ; je veux que vous soyez heureuse, et je vous promets d'y travailler. Allez, suivez madame de Warwick, elle aura soin de vous donner les choses qui vous sont nécessaires.

J'ose encore, madame, demander une grâce

à votre majesté, répliqua madame de Granson : mon père pleure ceux que votre bonté a sauvés ; daignez ordonner qu'on aille sécher ses larmes. Vous serez satisfaite, lui dit la reine en la congédiant.

M. de Canaple et M. de Châlons furent ensuite introduits. Je ne croyois pas, leur dit le roi, avoir sauvé la vie à des ennemis si dangereux. Je sais que le courage de l'un et de l'autre a retardé plus d'une fois mes victoires. Daignez, sire, répondit M. de Canaple, ne pas rappeler des choses dont les bontés de votre majesté nous feroient repentir, s'il étoit possible de se repentir d'avoir fait son devoir. Peut-être, lui dit Édouard en souriant, pourrois-je mettre votre vertu à des épreuves plus dangereuses. Allez, sous la conduite de milord d'Arondel, chez M. de Warwick faire vos remercîmens à la personne à qui vous devez véritablement la vie.

Le comte de Canaple, à qui il n'étoit pas permis de questionner le roi, ne fut pas plutôt hors de sa présence, qu'il demanda à milord d'Arondel, avec un empressement et un trouble dont il ne démêloit pas la cause, l'éclaircissement de ce que ce prince venoit de dire. Je sais, lui dit M. d'Arondel, qu'un jeune homme, d'une extrême beauté, que je viens de voir aux pieds de

la reine, est venu demander au roi de mourir pour vous... Ah! milord, s'écria le comte de Canaple, qui n'osoit croire ce qui lui venoit dans l'esprit, je mourrai si vous n'avez la bonté de satisfaire mon impatience. Vous n'aurez pas longtemps à attendre, lui dit milord d'Arondel, nous voici chez madame de Warwick, où j'ai ordre de vous mener, et où je vous laisse.

Madame de Granson étoit seule avec une femme que madame de Warwick lui avoit donnée pour la servir, lorsque M. de Canaple entra. Quoi! madame, s'écria-t-il en allant à elle avec beaucoup de précipitation, et en se jetant à ses pieds, c'est vous! c'est vous, madame! l'univers entier seroit-il digne de ce que vous avez fait!

Madame de Granson, mille fois plus interdite et plus embarrassée qu'elle ne l'avoit encore été, baissoit les yeux, gardoit le silence, et tâchoit de se dérober aux empressemens du comte de Canaple. Daignez me regarder un moment, madame, lui dit-il; pourquoi me sauver la vie, si vous voulez que je sois toujours misérable?

Puisqu'il falloit mourir pour sauver mon père, lui dit-elle enfin, c'étoit à moi de mourir. Ah! madame, répondit-il pénétré de douleur, que me faites-vous envisager? ce n'est donc que le devoir qui vous a conduite ici? et comment ai-

je pu penser un moment le contraire? il vous en coûtoit donc moins de renoncer à la vie, que de devoir quelque chose à ma mémoire! Vous ne le croyez pas, lui dit madame de Granson, en le regardant avec des yeux pleins de douceur, et peut-être aurois-je besoin de me justifier auprès de vous de ce que je fais pour vous!

Vous justifier, madame, répliqua M. de Canaple avec beaucoup de vivacité! De grâce, finissons cette conversation, lui dit-elle; vos plaintes seroient injustes, et votre reconnoissance me donne trop de confusion. Quelle contrainte m'imposez-vous, madame, repliqua M. de Canaple! Lisez du moins dans mon cœur, lisez ce que vous ne voulez pas entendre, et que je vous dirois avec tant de plaisir.

M. de Châlons, empressé de voir madame de Granson pour savoir des nouvelles de mademoiselle de Mailly, entra dans la chambre dans ce même temps avec M. d'Arondel qu'il avoit ramené. Le premier mouvement de madame de Granson fut de se lever pour sortir. Elle ne pouvoit s'accoutumer à ce qu'elle avoit fait, et auroit voulu se dérober à tous les yeux; mais M. de Châlons la pria avec tant d'instance de rester, qu'elle fut forcée d'y consentir. Pour excuser peut-être la démarche qu'elle avoit faite, elle

se mit à lui raconter la douleur de mademoiselle de Mailly, lorsqu'elle l'avoit reconnu.

Le plaisir d'être aimé, quelque sensible qu'il soit, ne l'emporte pas sur l'intérêt de ce qu'on aime. M. de Châlons ne vit, ne sentit que la peine de mademoiselle de Mailly. Il prioit madame de Granson de ne pas différer un moment son retour à Calais. Elle se seroit rendue avec joie à ce qu'il désiroit; mais il falloit la permission de la reine. M. d'Arondel, sûr des bontés de cette princesse, se chargea de l'obtenir.

Tandis qu'il étoit allé la lui demander, M. de Châlons rendoit compte à madame de Granson de ce qui le regardoit, et lui apprenoit les raisons qui avoient engagé M. de Canaple de voir mademoiselle de Mailly avec tant d'assiduité. Il ne devoit rester aucun doute à madame de Granson; mais on n'a jamais trop de sûreté sur ce qui intéresse vivement le cœur; aussi l'écoutoit-elle avec beaucoup d'attention et de plaisir. Pour M. de Canaple, uniquement occupé de la voir, de l'entendre, de l'admirer, il ne prenoit que peu de part à la conversation.

La présence de M. de Vienne, que M. d'Arondel avoit trouvé chez la reine, et qui parut alors, vint le tirer de cet état heureux, et lui donner une inquiétude et un trouble comparable au

plus grand qu'il eût jamais éprouvé. Ce moment alloit décider de son sort.

Madame de Granson, dès qu'elle aperçut son père, alla se jeter à ses genoux, si pleine de crainte et de confusion, qu'il ne lui fut pas possible de prononcer une parole; mais les larmes qu'elle répandoit sur les mains de M. de Vienne, parloient pour elle.

Je ne vous fais aucun reproche, ma chère fille, lui dit-il en l'embrassant; le succès de votre entreprise l'a justifiée. Je me plains seulement de M. de Canaple qui vouloit me dérober, et à toute la terre, la connoissance d'une action aussi généreuse que la sienne, et qui m'a laissé ignorer des sentimens que je lui ai souhaités plus d'une fois. Il eût fallu, monsieur, pour prendre la liberté de vous parler, repliqua M. de Canaple, en être avoué, et je n'oserois même parler aujourd'hui.

Je crois pourtant, dit M. de Vienne, que je ne ferai pas un usage tyrannique de mon pouvoir, en ordonnant à ma fille de vous regarder comme un homme qui sera dans peu son mari. Ah! monsieur, s'écria M. de Canaple, quelle reconnoissance pourra jamais m'acquitter envers vous! Consentirez-vous à mon bonheur, madame, dit-il à madame de Granson, en s'approchant d'elle de la façon la plus soumise? dites un mot, un seul

mot; mais songez qu'il va décider de ma vie. La démarche que j'ai faite, lui dit-elle, vous a dit ce mot que vous me demandez.

M. de Canaple, pénétré de la joie la plus vive, l'exprimoit bien moins par ses discours que par ses transports. Madame de Granson, honteuse de tant d'amour, se hâta de profiter de la permission d'aller à Calais, que M. d'Arondel vint lui apporter. M. de Canaple, M. de Châlons, et M. de Vienne y allèrent avec elle. M. de Châlons attendit dans une maison de la ville, les nouvelles que M. de Canaple devoit lui apporter.

Mademoiselle de Mailly, en proie successivement et presque dans le même temps à la plus grande douleur et à la plus grande joie, avoit pensé mourir d'une agitation si violente. Madame de Granson et elle s'embrassèrent à plusieurs reprises, et se firent à la fois mille questions. Mademoiselle de Mailly, naturellement éloignée de toute sorte de dissimulation, enhardie encore par la vertu solide dont elle se rendoit témoignage, ne contraignit point ses sentimens. Elle parla de M. de Châlons avec toute la tendresse et la reconnoissance qu'exigeoit ce qu'il venoit de faire pour elle.

Voulez-vous le récompenser, lui dit le comte de Canaple? donnez-lui la permission de vous voir. C'est mon père, répondit-elle, et non ma

façon de penser, qui doit régler ma conduite. J'espère qu'il vous ordonnera ce que je vous demande, lui dit le comte de Canaple : M. d'Arondel s'est assuré de la protection de la reine d'Angleterre pour M. de Châlons, et votre mariage est le prix de la liberté de M. de Mailly. Ah! dit encore mademoiselle de Mailly, il ne faut point que ce consentement lui soit arraché; tout bonheur cesseroit d'être bonheur pour moi, si je l'obtenois contre sa volonté.

M. de Mailly, préparé par M. de Vienne à ce que l'on demandoit de lui, entendit en entrant dans la chambre de sa fille, ces dernières paroles; et, allant à elle les bras ouverts : Non, ma chère fille, lui dit-il, ce ne sera point contre ma volonté que vous serez heureuse; j'ai souffert, autant que vous, des peines que je vous ai faites. Oubliez-les; c'est un père qui vous aime, qui vous a toujours aimée, qui vous le demande; et, joignez-vous à moi pour les faire oublier à M. de Châlons, que je vais vous amener. Le malheureux état où madame de Mailly est réduite, ne permet plus de ressentiment contr'elle, et ne peut que vous laisser de la pitié.

Madame de Mailly étoit effectivement menacée d'une mort prochaine. Le chagrin dont elle étoit dévorée depuis long-temps, et que le peu

de succès de ses artifices redoubloit encore, l'avoit jetée dans une maladie de langueur qui augmentoit tous les jours.

Madame de Granson, pour laisser à mademoiselle de Mailly la liberté de recevoir M. de Châlons, la quitta, et M. de Canaple la suivit. M. de Mailly, accompagné de M. de Châlons, parut un moment après; et, le présentant à sa fille : Je vous avois séparés malgré moi, mes chers enfans, leur dit-il; c'est de tout mon cœur que je vous rejoins.

La joie de ces deux personnes, après une si longue absence, après s'être donné l'un et l'autre tant de marques de tendresse, ne sauroit s'exprimer. Mademoiselle de Mailly, autorisée par la présence de son père, disoit à M. de Châlons des choses plus flatteuses qu'elle n'eût osé lui dire, s'ils avoient été sans témoin. Pour lui, enivré de son bonheur, il ne lui tenoit que des discours sans suite et sans liaison. Mais, après ses premiers transports, et lorsque l'absence de M. de Mailly lui eut laissé plus de liberté, il se trouva pressé de lui avouer les soupçons qu'il avoit eus contre elle. Quoiqu'ils n'eussent produit d'autre effet que de le rendre malheureux, quoiqu'elle eût pu les ignorer toujours, il falloit pour avoir la paix avec lui-même, qu'il lui en demandât pardon.

Vous me demandez pardon, lui dit-elle, vous à qui j'ai causé tant de différentes peines; vous qui avez voulu donner votre vie pour moi; vous enfin qui m'avez aimée dans le temps que vous auriez dû me haïr !

Cette conversation, si pleine de charmes, fut interrompue par madame de Granson. Elle venoit apprendre à mademoiselle de Mailly que le roi et la reine d'Angleterre feroient le lendemain leur entrée dans Calais, et qu'il falloit qu'elle se disposât à être présentée à la reine.

La mort de madame de Mailly, qui arriva la même nuit, loin de dispenser mademoiselle de Mailly de ce devoir, lui en faisoit au contraire une nécessité. Il falloit éloigner M. de Mailly d'un lieu qui lui présentoit des objets si affligeans, et en obtenir la liberté de la reine. Je ne vous accorde cette grâce, lui dit cette princesse, lorsque mademoiselle de Mailly lui fut présentée, qu'à la condition que M. de Mailly consentira à votre mariage avec M. de Châlons. Je veux qu'il se fasse dans le même temps que celui de madame de Granson et de M. de Canaple, et avant que vous partiez de Calais.

La situation de mon père et la mienne, madame, répondit mademoiselle de Mailly, exigent que nous demandions à votre majesté de vouloir

bien nous accorder quelque temps pour exécuter les ordres qu'elle daigne nous donner. Je devrois, lui dit la reine que M. d'Arondel avoit instruite, pour vous récompenser de la prière que vous me faites, vous la refuser. Mademoiselle de Mailly baissa les yeux en rougissant.

La reine, après avoir donné des louanges à sa modestie, ordonna à M. de Vienne de dire à M. de Mailly, de la part du roi, que lui et sa fille avoient la liberté de se retirer où ils jugeroient à propos, pourvu que M. de Châlons reçût de nouveau sa parole, et qu'il les accompagnât au lieu qu'ils auroient choisi.

M. de Mailly, qui souhaitoit avec passion ce que l'on demandoit, rendit au roi et à la reine de très-humbles actions de grâces, et partit le même jour pour ses terres de Flandre, où le mariage de M. de Châlons et de mademoiselle de Mailly fut célébré peu de mois après.

Celui de madame de Granson se fit dès le lendemain, et M. de Canaple jouit enfin d'un bonheur qui lui fut donné par les mains de l'amour. Ils allèrent en Bourgogne attendre M. de Vienne, qui fut obligé de conduire les habitans de Calais au roi Philippe.

Ces pauvres gens, forcés d'abandonner leur patrie, venoient en demander une nouvelle. Leur

fidélité parloit en leur faveur; on leur donna des terres où ils allèrent s'établir, et où ils n'eurent point à regretter les pertes qu'ils avoient faites. Eustache de Saint-Pierre et sa famille restèrent attachés au comte de Canaple, et en reçurent un traitement digne de leur vertu.

Comme la reine se trouva grosse, et qu'Édouard, pour affermir sa conquête, voulut passer l'hiver à Calais, M. d'Arondel demanda et obtint la permission d'y faire venir madame d'Arondel. M. de Mauny avoit déjà obtenu de M. de Liancourt, à force de services et d'amitié, le pardon de madame de Mauny et le sien.

FIN DU SIÉGE DE CALAIS.

ÉPITRE

DÉDICATOIRE A M***.

M.

Je n'écris que pour vous; je ne désire des succès que pour vous en faire hommage; vous êtes l'univers pour moi.

LES MALHEURS DE L'AMOUR.

Insano nemo in amore sapit. PROPERT.

MON grand-père avoit acquis de grands biens dans une charge de finance, et laissa mon père à portée de les accroître par la même voie. Des richesses acquises avec tant de facilité persuadent volontiers à ceux qui les possèdent, qu'elles leur sont dues, et ne leur laissent qu'une espèce de mépris pour ceux que la fortune n'a pas aussi bien traités.

Mon père étoit né pour penser plus raisonnablement; il ne lui manquoit, pour avoir de l'esprit et du mérite, que la nécessité d'en faire usage; mais on ne sent guère cette nécessité, quand on jouit d'une grande fortune qu'on n'a pas eu la peine d'acquérir. Les talens et les pensées saines sont presque toujours le fruit du besoin ou du malheur.

Ma mère étoit d'une condition pareille à celle de mon père. Ils joignirent, par leur mariage, des richesses à des richesses, et je naquis dans le

sein d'une abondance, que ma qualité de fille unique ne me donnoit à partager avec personne.

Mon éducation s'en ressentit. A peine avois-je les yeux ouverts, que je savois déjà que j'étois une grande héritière. Non-seulement on satisfaisoit mes fantaisies; on les faisoit naître. On m'accoutumoit à être fière et dédaigneuse. On vouloit que je dépensasse ; mais on se gardoit bien de m'apprendre à donner. Enfin, on n'oublioit rien pour me rendre digne de l'état de grande dame, que je devois avoir un jour.

L'usage est établi de mettre, à un certain âge, les filles dans un couvent, pour leur faire remplir les premiers devoirs de la religion. La vanité décida de celui où je devois être. Une abbaye célèbre fut choisie, parce qu'on y mettoit toutes les filles de condition, et qu'il étoit du bon air d'y être élevée. Le faste me suivit dans le couvent; on n'eut garde de me laisser à la nourriture ordinaire dont toutes les pensionnaires, qui valoient mieux que moi, s'accommodoient; il me falloit des mets particuliers. Ma fille est délicate, disoit ma mère (car il est de l'essence d'une riche héritière de l'être); elle ne seroit pas nourrie. Cette santé, prétendue délicate, étoit cependant très-robuste ; mais, ce qu'elle ne demandoit pas, la vanité de mes parens le demandoit. Il me

falloit, à toute force, des distinctions : on voulut que j'eusse, par le même principe, outre une femme pour me servir, une gouvernante en titre. Quoique ce ne fût pas l'usage de la maison, les religieuses, éblouies de la grosse pension, consentirent à tout.

Il n'est guère de lieu où les richesses imposent plus que dans les couvens : les filles qui y sont enfermées, dans le besoin continuel où elles sont d'une infinité de petites choses, regardent avec respect celles dont elles espèrent de les recevoir ; aussi, eus-je bientôt une cour assidue. Loin de s'occuper à me corriger, on me louoit à l'envi. J'étois la plus aimable enfant qu'on eût jamais vue. On me donnoit partout la première place, et on me remplissoit la tête de mille impertinences. Mon père et ma mère, charmés de ce qu'on leur disoit de moi, redoubloient leurs présens, et j'en étois encore mieux gâtée. J'étois parvenue à ma quatorzième année, que je n'avois encore reçu ni chagrin, ni instruction. Une petite aventure, qui m'arriva, me donna l'un et l'autre.

Ma gouvernante me faisoit manger quelquefois au réfectoire, pour étaler aux yeux de mes compagnes ma magnificence. Je faisois part à mes complaisantes de ce qu'on me servoit ; les autres

n'en tâtoient pas : c'étoit une leçon que ma gouvernante m'avoit donnée, que je suivois cependant avec peine : il y avoit dans le fond de mon cœur quelque chose qui répugnoit à tout ce qu'on me faisoit faire.

Mademoiselle de Renonville, d'une des premières maisons de Picardie, aussi sottement fière de sa noblesse qu'on vouloit que je le fusse de mes richesses, ne s'étoit jamais abaissée à venir chez moi : elle fit plus ce jour-là ; elle s'empara de la place que j'avois coutume d'occuper ; j'allois en prendre une autre, quand ma gouvernante, offensée de ce manque de respect, s'avisa de vouloir me faire rendre la mienne.

Cette dispute fut longue et vive. La Renonville exagéra les avantages de sa naissance, et n'épargna point les traits les plus piquans sur la mienne. Pendant ce temps-là, j'avois les yeux baissés ; je ne savois que faire de toute ma personne : je sentois confusément du dépit, de la colère et de la honte. Ce que j'entendois m'étoit tout nouveau, et me faisoit naître des idées qui étonnoient mon petit orgueil.

Une religieuse, plus raisonnable que les autres, et véritablement raisonnable, vint me tirer de cette embarrassante situation, et m'emmena dans sa chambre.

Dès que nous y fûmes, je me mis à pleurer de tout mon cœur. Savez-vous ce qu'il faut faire, me dit la religieuse? il faut, au lieu de pleurer, être bien aise de n'avoir point de tort. Hélas! non, je n'en ai aucun, répondis-je en continuant de pleurer; si ma gouvernante ne m'en avoit empêchée, je me serois mise ailleurs, et je n'aurois pas le chagrin que j'ai; ce qui me fâche, c'est que les pensionnaires qui me font le plus de caresses, étoient bien aises de me voir mortifiée. Que veut dire mademoiselle de Renonville, que je lui dois du respect? pourquoi lui en devrois-je? Vous ne lui en devez point aussi, répondit la religieuse; mais elle est fille de qualité, et vous ne l'êtes pas.

Ces distinctions étoient toutes nouvelles pour moi; mais, par une espèce d'instinct, je craignois d'en demander l'explication. Eugénie (c'étoit le nom de la religieuse) n'attendit pas mes questions. Vous avez le cœur bon, me dit-elle, et je vous crois l'esprit assez avancé pour être capable de comprendre ce que j'ai à vous dire. On ne vous a mis jusqu'ici que des idées fausses dans la tête, et il faut vous en défaire.

Votre père a acquis son bien par des voies et dans des emplois peu honorables: c'est une tache qui ne s'efface jamais entièrement. Mais, pourquoi, demandai-je, cette noblesse est-elle tant

estimée? C'est, me répondit-elle, que son origine est presque toujours estimable; d'ailleurs il a fallu quelques distinctions parmi les hommes; celle-là étoit la plus facile.

Ma mère, qui vint me voir, interrompit cette conversation; ma gouvernante s'empressa de lui exagérer l'affront que je venois de recevoir : ma sortie fut résolue sur-le-champ; je n'en fus pas fâchée. J'éprouvois avec mes compagnes à peu près la même honte que si elles m'avoient vue toute nue. Je regrettois pourtant Eugénie; elle m'avoit dit, à la vérité, des choses fâcheuses; mais elle ne m'avoit pas méprisée; une lueur de raison, qui commençoit à m'éclairer, me faisoit sentir que j'avois besoin de ses instructions.

J'allai la trouver dans sa cellule; je l'embrassai de tout mon cœur, et à plusieurs reprises. Ce que vous faites, me dit-elle, ma chère enfant, prouve votre heureux naturel : il seroit bien triste que vous ne fussiez pas raisonnable; vous êtes faite pour l'être; mais les exemples que vous allez avoir devant les yeux, vont vous séduire; vous êtes encore bien jeune pour y résister. Je vous aime : je veux que vous m'aimiez aussi. Venez me voir souvent, je vous donnerai mes avis; et, si vous avez confiance en moi, je vous ferai éviter des ridicules, et peut-être des malheurs réels.

Je l'embrassai une seconde fois : nous pleurâmes toutes deux en nous quittant, et cette conversation fut le commencement d'une liaison à laquelle je dois le peu que je vaux. Eugénie m'a éclairée sur la plupart des choses ; elle me les a fait voir telles qu'elles sont ; et, si elle ne m'a pas empêché de faire de grandes fautes, elle me les a du moins fait sentir.

Dès que je fus retournée dans la maison paternelle, on songea à me donner des maîtres que je n'avois pu avoir dans le couvent ; les plus chers furent préférés. On se persuade, quand on est riche, que les talens s'achètent comme une étoffe. Heureusement la nature avoit mis ordre que la dépense ne fût pas perdue avec moi. J'étois née avec les plus heureuses dispositions. Je fus bientôt la meilleure écolière de mes maîtres. J'avois, outre cela, une figure charmante : il y a si long-temps que j'étois belle, qu'il n'y a plus de vanité à dire que je l'étois en perfection.

Être belle, être excessivement riche, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour attirer les prétendans ; aussi vinrent-ils en foule : heureusement mon père s'étoit mis dans la tête de ne me marier qu'à dix-huit ans.

Ma mère seule eût été bien capable d'attirer du monde chez elle : si elle n'étoit pas aussi ré-

gulièrement belle que moi, elle ne laissoit pas de l'être beaucoup; et, si elle n'eût voulu être que ce qu'elle étoit, elle eût été tout à fait aimable; mais elle vouloit être une femme de condition; elle en prenoit, autant qu'elle pouvoit, les airs et les manières; ce n'est pas tout : elle vouloit avoir plus d'esprit que la nature ne lui en avoit donné. Il y a de certaines expressions que les gens du grand monde mettent de temps en temps à la mode, qui signifient tout ce qu'on veut, qui ont été plaisantes la première fois qu'on en a fait usage, mais qui deviennent précieuses ou ridicules, quand on s'avise de les trop répéter.

Ma mère tomboit à tout moment dans cet inconvénient; les façons communes de parler n'étoient point de son goût; les élégantes ne lui étoient pas familières; elle s'y méprenoit presque toujours; je ne sais si c'étoit pour se donner le temps de les trouver, ou si elle y entendoit finesse; mais elle traînoit toutes ses paroles.

Que la façon libre dont je parle de ma mère, ne prévienne point contre moi : je n'ai jamais manqué à ce que je lui devois; je l'ai aimée tendrement, et j'étois quelquefois au désespoir du soin qu'elle prenoit de gâter tout ce qu'elle avoit de bon et d'aimable : je m'imaginois que mon exemple la corrigeroit; j'avois pour cela une at-

tention continuelle à éviter tout ce qui avoit la plus légère apparence d'affectation.

Du caractère dont je viens de la dépeindre, on juge bien qu'elle ne vouloit vivre qu'avec les personnes de qualité : les noms, les titres faisoient tout auprès d'elle ; avec quel soin, avec quelle dépense alloit-elle se chercher parmi ces gens-là des ridicules et des dégoûts! N'importe, tout étoit supporté pour avoir le plaisir de se montrer aux spectacles avec une duchesse, et pour dire à quelques complaisans du second ordre : La duchesse une telle, le duc un tel viennent souper chez moi.

Ces jours si agréables n'étoient cependant pas sans embarras : il falloit écarter de la maison ces mêmes complaisans à qui mon père avoit donné le droit de venir familièrement, et dont ma mère auroit eu honte. Quelques petits parens étoient dans le même cas, et augmentoient les embarras ; car on ne vouloit point absolument les montrer, et ils n'étoient nullement disposés à se cacher.

Je me rappelle encore, avec une sorte de honte, ce qui se passoit les jours où les grandes compagnies devoient venir. Tout étoit dès le matin en l'air dans la maison. Les instructions que ma mère distribuoit, commençoient par mon père :

on ne pouvoit le renvoyer comme les autres; il falloit du moins tâcher de lui donner les manières convenables. C'étoit, comme je l'ai dit, un bon homme qui auroit eu naturellement le sens droit, si sa femme lui en avoit laissé le pouvoir; mais, à force de lui vanter l'excellence de vivre dans ce qu'elle appeloit la bonne compagnie, il s'en étoit coiffé presqu'autant qu'elle. On lui avoit sur-tout recommandé des airs aisés; il est difficile de ne pas confondre une liberté honnête avec la familiarité; l'usage du monde apprend seul ces différentes délicatesses; aussi mon père et ma mère s'y méprenoient-ils toujours.

Jamais de titres, jamais de monsieur, même en leur parlant : ils n'en venoient pas avec moins d'empressement dans la maison; la liberté d'y amener qui on vouloit, et plus encore peut-être le plaisir de se moquer de nous, ne laissoient pas sentir à ces grands seigneurs et à ces grandes dames, qu'il y avoit autant d'indécence à eux d'y venir, qu'à nous de sottise de les recevoir.

Ma mère ne pouvoit se passer d'être coquette : l'état de jolie femme et de femme du grand monde l'exige; la difficulté étoit d'avoir des amans de bon air. Un homme qui eût été de la cour lui eût fait tourner la tête; mais ces messieurs ont aussi leurs maximes. Il seroit du dernier ridicu-

le d'accorder des soins suivis à une bourgeoise, et de s'y attacher sérieusement.

Ma présence ne nuisoit à rien. L'usage qui ne permettoit pas à une mère d'avoir des prétentions quand sa fille paroissoit dans le monde, étoit changé dès ce temps-là ; chacune avoit ses adorateurs : il arrivoit même assez souvent que l'on commençoit par la mère, sur-tout lorsqu'il étoit question de mariage.

Entre les familiers de la maison, le chevalier de Dammartin étoit le plus autorisé ; c'est lui qui donnoit le ton. La malignité, plus encore la vanité, le rendoient caustique et médisant; il méprisoit tout le monde, pour s'estimer plus à son aise. A force de parler contre la noblesse des autres, on s'étoit persuadé l'excellence de la sienne; la même voie lui avoit acquis la réputation de vertu et de probité. Il s'étoit établi juge. Il décidoit souverainement en tout genre ; mais il ne parloit pas tous les jours. Il étoit établi qu'il avoit de l'humeur, on la respectoit; je crois en vérité qu'on lui en faisoit un mérite. Mon père étoit le seul pour qui il n'en eût point ; il lui sourioit même quelquefois ; il est vrai que cette faveur précédoit toujours quelques emprunts, qu'on ne rendoit jamais.

Les autres hommes qui nous faisoient l'hon-

neur de venir se moquer de nous, étoient la plupart des petits-maîtres : beaucoup de suffisance, un babil intarissable, une très-grande ignorance, un souverain mépris pour les mœurs, nuls principes; vicieux par air, et débauchés par oisiveté; voilà ce qu'ils étoient tous.

Je passai près d'une année après ma sortie du couvent, sans être admise dans les grandes compagnies : on voulut auparavant me laisser acquérir la bonne grâce du maître à danser, m'instruire de ce qu'on appelle le savoir vivre, la politesse, et sur-tout me donner le bon ton.

Si je voulois me laisser aller aux réflexions, cette matière m'en fourniroit beaucoup; mais elles seroient également inutiles à ceux qui sont capables d'en faire, et à ceux qui n'en font jamais.

Je regagnois mon appartement aussitôt qu'on avoit dîné; j'y passois peut-être les plus doux momens que j'ai passés de ma vie. Dès que mes maîtres m'avoient quittée, je lisois des romans que je dévorois. Un fonds de tendresse et de sensibilité que la nature a mis dans mon cœur, me donnoit alors des plaisirs sans mélange. Je m'intéressois à mes héros; leur malheur et leur bonheur étoient les miens. Si cette lecture me préparoit à aimer, il faut convenir aussi qu'elle me

donnoit du goût pour la vertu : je lui dois encore de m'avoir éclairée sur mes amans.

Le marquis du Fresnoi, qui s'attacha à moi dès que je parus dans le monde, fut le premier qui donna lieu à mes remarques : je lui plaisois plus qu'il ne vouloit qu'on le crût; aussi n'avoit-il garde d'employer les petits soins et les complaisances; il cachoit au contraire, autant qu'il lui étoit possible, l'attention qu'il avoit à me suivre et à me regarder.

Je crois qu'il eût voulu me le cacher à moi-même; du moins, s'il eût osé, il m'en eût demandé le secret. Rien n'étoit plus plaisant que les peines qu'il prenoit pour donner à ses galanteries un air cavalier; c'étoit comme s'il m'eût dit : je vous conseille de m'aimer; mais le ton devenoit différent, quand le hasard lui fournissoit l'occasion de me parler en particulier. L'amour qui n'avoit rien alors à démêler avec la vanité, se montroit tendre et devenoit timide.

Toute jeune que j'étois, le contraste de cette conduite me paroissoit parfaitement ridicule, et me donnoit pour M. du Fresnoi des sentimens très-différens de ceux qu'il vouloit m'inspirer. Il ne fut pas long-temps sans avoir des rivaux : ma beauté et la qualité de grande héritière lui en donnoient de deux espèces : ceux qui vouloient

m'épouser, et ceux qui croyoient leur honneur intéressé à attaquer toutes les jolies femmes. Je ne sais auquel de ces deux motifs je dûs l'amour du marquis de Crevan; il étoit assez aimable, sans être cependant exempt des airs et des défauts des gens de son âge.

J'allois tout conter à mon Eugénie; elle rioit de mes dégoûts et de mes surprises. Gardez-vous comme vous êtes, me disoit-elle, le plus long-temps que vous pourrez. Votre père vous aime; profitez de cette tendresse pour choisir un mari qui vous rende heureuse : votre raison et votre cœur ne parlent encore pour personne; je voudrois bien que le cœur se tût toujours. Mais je crains qu'il ne se mêle un jour de vos affaires plus qu'il ne faudroit. Vous avez un fonds de sensibilité qui m'alarme pour le repos de votre vie. Vous êtes perdue, mon enfant, si vous trouvez quelqu'un qui sache aimer et vous persuader qu'il vous aime.

Hélas! je touchois au moment où cette prédiction devoit s'accomplir. Ma mère, avide de tous les lieux où l'on pouvoit se montrer, retint une loge pour la première représentation d'une pièce. Nous devions y aller avec une duchesse qui nous avoit prise pour pis aller, et qui trouva une compagnie plus convenable.

Nous voilà donc, ma mère et moi, seules dans le premier balcon. Le théâtre étoit plein de tout ce qu'il y avoit de gens de condition à la cour et à la ville. Ma mère, pour jouir de la gloire de connoître la plupart d'entr'eux, ne cessoit de faire des révérences. Pour moi, uniquement occupée du plaisir d'entendre la pièce, et du soin de cacher les larmes qu'elle me faisoit répandre, je ne voyois personne; mais l'impatience d'entendre le bruit que faisoit le marquis du Fresnoi, attira mes regards sur lui : il disputoit sur le mérite de la pièce avec un homme que je ne connoissois point, ou plutôt il lui reprochoit de l'écouter; car ces messieurs condamnent ou approuvent, sans savoir le plus souvent de quoi il est question. Comme il vit que je le regardois, qu'il entendoit qu'on se récrioit autour de lui sur ma beauté, il crut qu'il pouvoit, sans se faire tort, venir un moment dans notre loge.

Je m'aperçus que celui avec qui il avoit parlé lui demanda avec empressement, lorsqu'il eut repris sa place, qui nous étions. C'est la fille et la femme d'un homme d'affaires, répondit-il : la fille est jolie, comme vous voyez; de plus ils ont un bon cuisinier; voilà ce qui m'a fait faire connoissance avec eux. Vous n'êtes donc point amoureux, dit celui à qui il parloit? Mais comme cela,

répondit M. du Fresnoi ; si vous n'avez rien de mieux à faire, je vous y menerai souper ce soir ; vous me ferez même plaisir : je vais engager encore deux ou trois hommes de mes amis ; car il n'est pas mal d'être les plus forts dans cette maison.

Quelque répugnance que le comte de Barbasan (c'est le nom de celui à qui il parloit) eût d'être présenté par quelqu'un dont il connoissoit tous les ridicules, le désir de me voir l'emporta, et la partie fut acceptée. Ils vinrent tous deux, après la pièce, à la porte de notre loge. La présentation de M. de Barbasan fut faite légèrement : ils nous mirent dans notre carrosse, montèrent dans le leur, et furent aussitôt que nous au logis, où il y avoit déjà du monde.

Quelle différence de Barbasan à tout ce que j'avois vu jusque-là ! Je ne parle point des grâces de sa figure ; je me flatte que, si elles avoient été seules, elles n'auroient pas fait d'impression sur moi ; mais son esprit, son caractère, voilà ce qui me toucha : j'eus le temps de prendre bonne opinion de l'un et de l'autre dès ce premier jour.

La conversation roula d'abord sur la pièce : nos petits-maîtres la déclarèrent détestable : je l'ai dit à Barbasan, dit le marquis du Fresnoi. Ajoutez, répliqua Barbasan, que vous me l'avez dit dès le premier acte : pour moi, je ne suis point si

pressé de juger; je vais à la tragédie pour donner de l'occupation à mon cœur; si je suis touché, je n'en demande pas davantage; je ne chicane point l'auteur sur la façon; je lui sais gré au contraire des peines qu'il a prises pour me donner un sentiment très-agréable.

De la pièce, qui étoit l'histoire du jour, on passa aux aventures de la cour et de la ville. Barbasan soutint toujours son caractère : il doutoit; il excusoit; enfin, il eût voulu qu'on n'eût point cherché à avoir de l'esprit aux dépens d'autrui.

Le jeu finit les disputes. Barbasan ne joua point; je ne jouai point non plus. Nous restâmes seuls désœuvrés : je m'aperçus qu'il avoit les yeux attachés sur moi; j'en fus embarrassée. Pour assurer ma contenance, je m'approchai de la table où l'on jouoit, il n'osa d'abord m'y suivre; heureusement un incident qui attira des contestations, lui en donna le prétexte; je crois qu'il me regarda toujours; pour moi, je n'osai lever les yeux, quoique j'en eusse grande envie.

Je n'eus pas besoin de lire avant de me mettre au lit, comme j'en avois la coutume : un trouble agréable, que je n'avois jamais éprouvé, remplissoit mon cœur. La figure de Barbasan se présentoit à moi. Je repassois tout ce que je lui avois entendu dire; je m'applaudissois de penser com-

me lui : je n'osois m'arrêter sur l'attention qu'il avoit eue à me regarder : je n'y pensois qu'à la dérobée. Ma nuit se passa presqu'entière de cette sorte. Je fus fâchée ensuite de n'avoir pas dormi. Je craignis d'en être moins jolie.

Ma toilette, qui ne m'avoit point occupée jusque-là, devint pour moi une affaire sérieuse. Je voulois absolument être bien ; je ne me contentois point sur le choix de mes ajustemens. Où devez-vous donc aller, me dit ma femme de chambre, étonnée de ce qu'elle voyoit? Sa question m'étonna moi-même et m'embarrassa ; le sentiment qui me faisoit agir m'étoit inconnu.

Quelques-uns de ceux qui avoient soupé le soir avec nous, vinrent y dîner le lendemain : on parla du souper. Comment avez-vous trouvé Barbasan, dit un de nos petits-maîtres, en s'adressant à ma mère? il ne manque pas absolument d'esprit ; et, pour un homme qui n'a pas été dans un certain monde, il n'y est point trop déplacé. Quel est-il, dit ma mère? On prétend, répondit celui qui avoit parlé, qu'il est d'une ancienne maison de Gascogne ; mais je n'en crois rien. Pourquoi n'en parleroit-il point? pourquoi ne s'en feroit-il pas valoir? ce secours ne seroit-il pas nécessaire à quelqu'un qui n'a aucune fortune ? Il a mieux que la fortune, dit le comman-

deur de Piennes, qui n'avoit pas encore parlé, il a des sentimens d'honneur. A l'égard de sa naissance, je puis vous répondre que tel qui vante la sienne, et qui en rompt la tête à tout propos, lui est très-inférieur par cet endroit; mais, quoiqu'il connoisse le prix que ces sortes de choses ont dans le monde, il n'a pas le courage de leur donner une valeur qu'elles n'ont pas à ses yeux.

Je ne puis dire le plaisir que me fit cet honnête homme, moins, à ce que je croyois, du bien qu'il avoit dit de Barbasan, que de ce qu'il avoit humilié l'orgueil du petit-maître.

Nous sortîmes de bonne heure pour faire des visites : jamais elles ne m'avoient paru si ennuyeuses. Ce fut bien pis encore; ma mère, qui n'avoit point de souper arrangé chez elle, s'arrêta dans une maison. Je fus louée, admirée même; mais ce n'étoit pas pour tous ces gens-là que j'avois pris tant de peine d'être jolie.

Revenue au logis, je lus avec soin la liste des visites; le nom que je cherchois ne s'y trouva point; j'en fus piquée, et n'eus garde de m'avouer la cause de mon dépit; je le mis sur le compte de l'impolitesse que je trouvois à ne pas venir remercier ma mère : il me parut que c'étoit la traiter trop cavalièrement.

Nous sortîmes encore plusieurs jours de suite, et Barbasan se trouva enfin au nombre de ceux qui étoient venus à notre porte : il étoit visible qu'il n'avoit voulu que se faire écrire. Je crus qu'il ne nous trouvoit pas assez bonne compagnie pour lui : cette pensée me revint pendant la nuit ; il ne me parut plus si aimable ; mais je pensois trop souvent qu'il ne l'étoit pas. Ce dépit me rendit presque coquette. Je voulois plaire. Mon amour-propre, ébranlé par l'indifférence de Barbasan, avoit besoin d'être rassuré.

Les spectacles, les promenades me servoient à merveille ; j'y faisois toujours quelque recrue d'amans. Une espérance secrète d'y trouver mon fugitif, de me montrer à lui environnée d'une foule d'adorateurs, étoit pourtant ce qui me soutenoit : je le cherchois des yeux dans tous les endroits où j'étois ; dès que je m'étois convaincue qu'il n'y étoit point, mon désir de plaire s'éteignoit. Les amans dont je n'avois plus d'usage à faire, me devenoient insupportables.

Le hasard me servit enfin mieux que mes recherches. Nous sortîmes un matin pour aller chez un peintre qui avoit des tableaux d'une beauté singulière. Barbasan y étoit ; quoiqu'il y eût assez de monde, je l'eus bientôt aperçu ; et, en vérité, je crois que je ne vis que lui. Le cœur

me battit; j'avois peur qu'il ne sortît. Ma mère, qui ne voyoit là personne de sa connoissance, ne fit pas façon de l'appeler ; il vint à nous d'un air embarrassé; elle lui fit des reproches de ce qu'il nous avoit négligées. Il répondit qu'il s'étoit présenté plusieurs fois à notre porte. Quand on veut me trouver, dit ma mère, il faut venir dîner ou souper avec moi; aujourd'hui, par exemple. Je suis désespéré, répondit Barbasan; j'ai un engagement indispensable. Demain donc, dit ma mère. Je ne suis pas plus libre demain, répliqua-t-il.

Piquée de tant de refus, je ne pus me tenir de dire, d'un ton qui se ressentoit de ce qui se passoit en moi: Ma mère, pourquoi le contraindre? Monsieur a mieux à faire. Je vois encore la façon dont il me regarda alors : ses yeux tendres et timides me disoient : vous êtes bien injuste!

Les tableaux parcourus, que nous ne regardions ni l'un ni l'autre, nous sortîmes. A peine fûmes-nous de retour au logis, que Barbasan y arriva : il dit qu'il avoit trouvé le moyen de se dégager; que, si nous voulions de lui, il passeroit la journée avec nous.

Le voilà établi dans la maison, et moi d'une gaieté qui ne m'étoit pas ordinaire. Tout prit une nouvelle face à mes yeux : ceux mêmes qui ne me

donnoient auparavant que de l'ennui, me faisoient naître des idées plaisantes : Je crois que Barbasan étoit dans la même situation; nous étions pleins, l'un et l'autre, de cette douce joie que l'on ressent quand on commence d'aimer, et que l'on paye ensuite si chèrement.

La journée se passa comme un moment, et il en fut de même de plusieurs qui lui succédèrent; car Barbasan n'en passoit plus sans nous voir. Comme je n'examinois point mes sentimens, je ne me donnois pas le tourment de les combattre. Il s'établissoit cependant une intelligence entre M. de Barbasan et moi : nous nous faisions de petites confidences sur tous ceux de la société : un coup-d'œil nous avertissoit l'un et l'autre que le ridicule ne nous échappoit pas. Notre intérêt conduisoit nos remarques; les femmes, si elles étoient jolies, attiroient mes railleries; et les hommes, sur-tout ceux qui vouloient être amoureux de moi, celles de Barbasan.

Je n'étois plus si pressée d'aller voir Eugénie; l'amitié devient bien foible, quand on commence à être occupé de sentimens plus vifs; et, si elle reprend ses droits, ce n'est que lorsque le besoin de la confiance la rend nécessaire. Je n'en étois pas encore là; lorsque je la revis, et que je voulus, comme à mon ordinaire, lui conter ce que

j'avois vu de nouveau, je me trouvai embarrassée; mon cœur battit bien fort, quand il fallut nommer le comte de Barbasan. Il sembloit qu'Eugénie me devinoit: elle me fit plusieurs questions sur son compte; je ne pus résister au plaisir d'en dire du bien; et, dès que j'eus commencé à parler de lui, je ne sus plus m'arrêter; je parlai de sa figure, de son esprit, de sa sagesse.

Il se déguise peut-être mieux, dit Eugénie. Oh! pour cela, non, répondis-je avec vivacité; je l'ai bien examiné. Pourquoi cet examen, répliqua-t-elle? Je meurs de peur qu'il ne vous plaise plus qu'il ne faudroit. Prenez garde à vous, mon enfant: quel malheur, si vous alliez vous mettre dans la tête un homme que vous ne pouvez épouser! car je conclus, par ce que vous venez de me dire, que ce Barbasan n'est pas dans le rang où l'on vous cherche un mari; gardez votre cœur pour celui à qui vous devez le donner.

La cloche, qui l'appeloit à l'église, ne lui permit pas de poursuivre; mais elle m'en avoit assez dit. Quelle triste lumière elle porta dans mon âme! Je revins au logis, pensive, rêveuse; je n'avois pas le courage de m'examiner; je craignois de me connoître; je me rassurai pourtant un peu sur ce que Barbasan ne m'avoit rien dit qui ressemblât à l'amour. Il ne me paroissoit pas possi-

ble que je pusse aimer quelqu'un qui ne m'auroit pas aimée.

Nous allâmes à un concert où il y avoit toujours beaucoup de monde; j'y portai les nouvelles pensées dont j'étois occupée. Barbasan se mit vis-à-vis de moi, et s'aperçut que j'étois distraite; il crut même que j'évitois de le regarder; inquiet, alarmé de ce changement, il m'en demanda la cause, dès qu'il put me parler. Je n'ai rien, lui dis-je d'un air qui disoit que j'avois quelque chose. Je ne suis en droit, répondit-il, ni de vous questionner, ni de me plaindre; mais, par pitié, parlez-moi.

Ces mots furent accompagnés d'un regard qui me donna l'intelligence de ce qui se passoit dans nos cœurs; nous nous entendîmes dans le moment; nous gardâmes tous deux le silence; et, pour la première fois, nous nous trouvâmes embarrassés d'être ensemble. Il fut rêveur le reste de la soirée, et je continuai de l'être.

Je repassai toute la nuit ce qu'Eugénie m'avoit dit; les regards, la rêverie de M. de Barbasan ne me laissoient plus la liberté de douter de ses sentimens; je l'eusse voulu alors; ce doute eût été un soulagement pour moi; je m'en serois autorisée, pour ne pas examiner les miens.

Que faire? Quel parti prendre? Pouvois-je in-

terdire à Barbasan la maison de mon père ? je n'en avois pas le droit. La morale des passions n'est pas austère ; je conclus que je ne devois rien changer à ma conduite, et attendre pour m'inquiéter, que j'en eusse des raisons plus légitimes. Que savois-je ce qui pourroit arriver, et ce que la fortune me réservoit ?

Malgré mes résolutions, mon procédé n'étoit plus le même pour Barbasan, ni le sien pour moi; nous avions perdu l'un et l'autre la gaieté qui régnoit auparavant entre nous. Nous nous parlions moins ; les choses que nous nous disions autrefois, n'étoient plus celles que nous eussions voulu nous dire ; Barbasan n'y perdoit rien : je l'entendois sans qu'il me parlât.

Je passai quelque temps de cette sorte, dans un état qui n'étoit ni tout à fait bon, ni tout à fait mauvais ; mon père et ma mère eurent souvent alors des conférences, qui ne leur étoient pas ordinaires ; il ne m'entra point dans l'esprit que j'y eusse part ; je n'y en avois cependant que trop pour mon malheur.

Je ne l'ignorai pas long-temps. Mon père m'envoya chercher un matin ; Je le trouvai seul avec ma mère, qui m'annonça la première que j'allois être mariée avec M. le marquis de N...., fils du duc du même nom : elle eut tout le temps de me

faire un étalage aussi long qu'elle voulut des avantages de ce mariage; que je serois à la cour, que j'aurois un tabouret; et, comme c'étoit à ses yeux le plus haut point de la félicité, elle finit par me dire : Vous êtes trop heureuse; j'ai apporté à votre père autant de bien que nous vous en donnons; j'étois plus belle que vous; voyez la différence de nos établissemens.

Mon père, tout subjugué qu'il étoit, se sentit piqué de cette comparaison. Mon Dieu! ma femme, lui dit-il, je connois plus d'une duchesse qui voudroit avoir autant d'argent à dépenser que vous.

Ce discours m'autorisa à marquer mes répugnances : on m'avoit promis, dis-je, qu'on ne songeroit à me marier qu'à dix-huit ans; je ne les ai pas encore; je ne me soucie point d'être duchesse.

Si vous ne vous en souciez pas, nous nous en soucions, nous, dit ma mère, d'un ton aigre. Mais, ma mère, répondis-je, mon père dit lui-même que vous êtes plus heureuse. Votre père pense bassement, répliqua-t-elle; allez vous coiffer; je dois sortir, peut-être vous menerai-je avec moi.

Si j'avois été seule avec mon père, je lui aurois montré ma douleur; je sentois qu'il m'aimoit

pour moi; j'apercevois au contraire dans ma mère une tendresse qui ne tenoit qu'à elle; elle avoit d'ailleurs un ton de hauteur et des manières qui m'imposoient.

Je remontai dans mon appartement, dans un état bien différent de celui où j'en étois sortie un peu auparavant; j'avois un poids sur le cœur trop pesant pour le soutenir seule: il me falloit quelqu'un à qui je pusse parler; je n'avois qu'Eugénie, je courus chez elle.

Deux heures de peines et de trouble avoient apporté sur mon visage un si grand changement, que, dès qu'elle me vit, elle me demanda avec inquiétude si j'étois malade. Je le voudrois, répondis-je en pleurant; je crois que je voudrois être morte. Qu'avez-vous donc, mon enfant, me dit-elle? Dépêchez-vous de parler; vous me donnez une véritable inquiétude. Hélas! répliquai-je, je suis la plus malheureuse personne du monde; mon père et ma mère viennent de m'annoncer que je suis promise à M. le marquis de N.... . Que ferai-je, ma chère Eugénie? gardez-moi avec vous; j'aime mieux passer ma vie dans le couvent, que d'épouser un homme que je hais, qui ne veut de moi que pour mon bien, qui croit me faire trop d'honneur, qui me méprisera dès que je serai sa femme. Je ne suis touchée, ni de

la condition, ni du rang : à quoi me serviroit tout cela avec un mari qui me donneroit mille dégoûts, mille mortifications? Que je suis à plaindre ! conseillez-moi, je vous en prie.

Vous obéirez, répondit Eugénie. Ah ! vous ne m'aimez plus, m'écriai-je ! vous voulez que je sois malheureuse ! Je veux, répliqua-t-elle, que vous soyez raisonnable ; vous n'avez pas même de prétexte pour refuser le marquis de N..... Pourquoi voulez-vous qu'il vous méprise? pourquoi toutes ces chimères? êtes-vous la première fille de votre espèce qui aura été transplantée à la cour? ayez-y un maintien convenable ; votre naissance alors, loin de vous nuire, vous servira : mettez, par votre conduite, le public dans vos intérêts, et votre mari lui-même n'osera vous manquer. Mais, répliquai-je, je le hais, et je le haïrai toujours.

Eugénie fixa quelques momens ses yeux sur moi, et m'obligea à baisser les miens. Vous craignez, me dit-elle, que je ne lise dans votre cœur. Hélas! mon enfant, j'y lis depuis long-temps; le marquis de N..... ne vous paroît haïssable que parce que Barbasan vous paroît aimable ; je ne vous en ai point parlé; je sentois que vous vous seriez appuyée de ma pénétration pour vous justifier à vous-même vos sentimens. A quoi pensez-

vous, continua-t-elle? que voulez-vous faire de cette inclination? voulez-vous vous rendre malheureuse ? car vous ne sauriez vous flatter de l'épouser.

Le nom de Barbasan, l'impossibilité d'être à lui, que je n'avois envisagée jusque-là que vaguement, me remplirent d'un sentiment si tendre et si douloureux, qu'en un instant mon visage se couvrit de larmes. Vous me faites pitié, me dit Eugénie; parlez-moi; ne craignez point de me montrer votre foiblesse; si je vous condamne, je vous plains aussi; vous avez besoin de conseils, vous avez besoin de courage. Barbasan sait-il l'inclination que vous avez pour lui? Hélas! m'écriai-je, comment la sauroit-il! je ne la sais pas moi-même. Vous a-t-il parlé, continua-t-elle? quelle est sa conduite? quelle est la vôtre?

J'étois dans cet état où la confiance est un véritable besoin: l'amitié qu'Eugénie me marquoit, m'y engageoit encore: et puis le plaisir de parler de ce qu'on aime! Je contai donc avec le plus grand détail, non-seulement tout ce que Barbasan m'avoit dit, mais ce que je lui avois entendu dire. Si vous saviez, ajoutai-je, combien il est raisonnable, combien il est différent des autres!

Je le crois, dit Eugénie; mais, mon enfant, ce n'est point un mari pour vous. Eh bien! ré-

pliquai-je avec vivacité, je me mettrai dans un couvent. C'est ce que vous pouvez encore moins que tout le reste, répondit-elle; voulez-vous faire l'héroïne de roman, et vous enfermer dans un cloître, parce qu'on ne vous donne pas l'amant que vous voulez ? Croyez-moi, votre douleur ne sera pas éternelle; il vous sera aisé d'oublier Barbasan; il ne faut pour cela que le bien vouloir; mais dans un couvent il ne suffit pas de vouloir être contente pour l'être. Gardez-vous de laisser apercevoir au marquis de N. . . . un dégoût qu'il ne vous pardonneroit jamais : il faut être bienséante; mais il ne faut pas être dédaigneuse.

Les discours d'Eugénie m'affligeoient et ne me persuadoient point; je le lui reprochai en pleurant. Loin de s'offenser de mes plaintes, elle y répondit avec tant d'amitié, elle me parla d'une manière si touchante et si raisonnable, qu'elle me réduisit à lui promettre ce qu'elle voulut. Je devois fuir Barbasan, lui ôter toutes les occasions de me parler; et, si malgré mes soins il y parvenoit, je devois le prier de ne plus venir chez mon père.

Cet article fut long-temps contesté; je disois que je n'en avois pas le droit. Ne vous faites pas cette illusion, me répondit-elle; si Barbasan est

tel que vous me le représentez, il vous obéira; s'il est différent, il ne vaut pas le chagrin qu'il vous donne : elle me fit promettre que je la viendrois voir, et que je ne lui cacherois rien.

Je la quittai avec une douleur de plus : elle avoit porté dans mon cœur une triste lumière. Ma tendresse pour Barbasan ne me présageoit que des peines; je trouvois cependant une douceur infinie à m'y abandonner; j'imaginois même du plaisir à souffrir pour ce que j'aimois.

J'étois à peine rentrée dans la maison, que madame la duchesse de N.... vint pour présenter son fils dans les formes. J'avois tant pleuré, que mes yeux étoient encore rouges. La duchesse en prit occasion de me dire mille fadeurs sur le bon naturel qui me faisoit craindre de quitter mes parens. Savez-vous bien, dit-elle à ma mère, qu'il y a plus de mérite que vous ne pensez, d'aimer tant une mère aussi jeune et aussi jolie que vous? Et m'adressant la parole : Ne donnez pas toute cette tendresse à cette maman; je veux en avoir ma part. En vérité, poursuivit-elle, je sens que je l'aime de tout mon cœur. Elle parloit ensuite des ajustemens qui me conviendroient, et toujours par-ci par-là quelques mots de la cour.

J'écoutois tous ces discours avec le plus grand dégoût; peut-être que malgré mes dispositions

l'amour-propre qui ne perd jamais ses droits, se faisoit sentir, et que l'air distrait et presqu'ennuyé du fils y avoit autant de part que les propos de sa mère; je l'avois observé regardant tantôt sa montre, tantôt la pendule : l'heure du spectacle approchoit; quelle apparence que ma vue tînt bon contre la nécessité d'y aller étaler un habit de goût qu'il avoit mis ce jour-là!

La duchesse, pour prévenir quelqu'impatience trop marquée de son fils, finit sa visite. Je vais, dit-elle en nous quittant, travailler au duché; je meurs d'impatience que nous finissions; il me semble que je ne tiendrai jamais assez tôt à tous vous autres; et tout de suite : Mais, après tout, pourquoi attendre? Ne sommes-nous pas bien assurés que notre enfant sera duchesse?

La vanité de ma mère me servit cette fois : comme le bienheureux tabouret étoit l'objet de mon mariage, elle répondit à madame de N.... qu'il convenoit de s'en tenir aux arrangemens dont on étoit d'accord, et d'attendre que l'on eût fait passer son duché sur la tête de son fils.

Je respirai du petit délai que ce discours me promettoit. La fin de cette journée et les suivantes se passèrent comme à l'ordinaire. M. le marquis de N.... venoit se montrer dans les heures où il n'avoit rien de mieux à faire.

Quoique nous ne reçussions point les complimens, on parla de notre mariage : je compris à la tristesse de Barbasan, qu'il en étoit instruit : la mienne, que je ne pouvois dissimuler, dut lui apprendre aussi ce que je pensois : je le fuyois cependant, mais il faut dire la vérité, moins pour le fuir que pour n'avoir pas à lui dire qu'il devoit me fuir lui-même.

J'avois plus de liberté de faire ce que je voulois, depuis qu'on regardoit mon établissement comme très-prochain ; j'en profitois pour rester dans ma chambre. Un jour, mon maître de clavecin venoit de me quitter ; j'étois dans cet état de rêverie et d'attendrissement où la musique nous jette toujours quand nous avons quelque chose dans le cœur : j'avois les yeux attachés sur un papier que je ne voyois point, quand un bruit que j'entendis m'obligea de les lever, et me fit voir Barbasan à quelques pas de moi, appuyé sur le dos d'une chaise, dans une contenance si triste, le visage si changé, qu'il m'auroit fait pitié quand je n'aurois eu que de l'indifférence pour lui.

Nous demeurâmes quelques momens sans parler : je fis un mouvement pour entrer dans une chambre à côté, où travailloit la femme qui me servoit. De grâce, un moment ! me dit-il d'un air interdit ; s'il n'y alloit que de ma vie, je ne m'ex-

poserois pas à vous déplaire; mais il s'agit du bonheur ou du malheur de la vôtre : le marquis de N...., que vous devez épouser, est sans caractère, sans mœurs, et affecte même les vices qu'il n'a pas : loin de connoître et de sentir sa félicité, il est assez vain, assez présomptueux pour vous croire trop honorée de porter son nom; la fortune que vous lui apporterez ne servira qu'à accroître ses ridicules; il oubliera qu'il vous la doit, que vous en devez jouir; il en fera à vos yeux l'usage le plus méprisable.

Suis-je la maîtresse, lui dis-je en essuyant quelques larmes qui s'échappoient de mes yeux? je ne prévois que trop les malheurs qui m'attendent. Et vous vous y soumettez, s'écria Barbasan! vous ne ferez point d'efforts auprès d'un père qui vous aime! soyez heureuse par pitié pour moi; soyez heureuse pour m'empêcher de mourir désespéré. Hélas! lui dis-je, emportée par mon sentiment, je ne le serai jamais. Ah! vous le seriez, s'écria Barbasan en se précipitant à mes genoux, si la fortune ne m'avoit pas traité si cruellement. Oui, un amour tel que le mien vous auroit trouvée sensible; je n'aurois connu d'autre gloire, d'autre félicité que celle de vous adorer.

Je ne sais ce que j'allois répondre quand j'aperçus le marquis de N.... à deux pas de nous,

qui regagnoit la porte : il avoit vu Barbasan à mes genoux ; il pouvoit même avoir entendu ce qu'il m'avoit dit ; j'en fus troublée au dernier point : que penseroit-il de moi ? Et ce qui me touchoit mille fois plus, qu'en penseroit-on dans le monde ? Je reprochai à Barbasan son indiscrétion, les chagrins qu'il m'alloit attirer, et je finis par fondre en larmes.

Il étoit si affligé lui-même de la peine qu'il me causoit, qu'il n'eut besoin pour sa justification que de sa douleur : je lui avois dit d'abord avec vivacité de sortir de ma chambre ; quoique je continuasse de le lui dire, ce n'étoit plus du même ton. Le cœur fournit toutes les erreurs dont nous avons besoin.

Cette aventure, qui auroit dû lui nuire auprès de moi, produisit un effet tout contraire. Je trouvois que nous avions une affaire commune : je vins à raisonner avec lui des suites qu'elle pourroit avoir, de la conduite que je devois tenir. Je me flattois que mon mariage seroit rompu. Je n'ose l'espérer, me disoit-il ; le marquis de N.... n'a ni assez d'amour, ni assez d'honneur pour avoir de la délicatesse.

Le peu d'amour du rival amenoit naturellement des prostestations de la vivacité du sien. Enfin, je ne sais comment tout cela s'arrangea

dans ma tête, mais il me sembla que je pouvois l'écouter; et, avant que de nous quitter, je lui promis de lui rendre compte du tour que prendroit cette affaire. Je voulois qu'il fût quelques jours sans paroître dans la maison; il ne voulut jamais y consentir. La prudence exigeoit au contraire, disoit-il, qu'il ne parût aucun changement dans sa conduite : la mienne étoit bien déraisonnable; mais j'avois dix-sept ans, le cœur tendre, une inclination naturelle pour Barbasan, et une aversion invincible pour le marquis de N....

Il vint souper comme à son ordinaire : si j'avois pu douter qu'il eût vu Barbasan à mes genoux, son air et sa contenance m'en auroient fait douter; il me parla avec la même aisance, il attaqua Barbasan de conversation; loin d'avoir de l'aigreur, il fut au contraire toujours de son avis.

Nous nous disions des yeux la surprise que cette façon d'agir nous causoit : je m'imaginois que c'étoit par bon procédé et par ménagement pour moi qu'il vouloit rompre sans éclat. Il me paroissoit alors digne de mon estime; mais je changeai bien de sentiment quand j'appris, deux jours après, qu'il pressoit la conclusion de notre mariage plus que jamais, et qu'il mettoit tout en usage auprès de ma mère, pour qu'elle ne s'obs-

tinât plus à attendre que le duché fût sur sa tête.

Une conduite si indigne me redonna, avec l'éloignement que j'avois pour lui, le mépris le plus profond. Je me fis une nécessité de consulter Barbasan sur ce que j'avois à faire : il avoit si bien démêlé le caractère du marquis de N.... qu'il ne pouvoit manquer de me donner des avis utiles.

Avec quelle rapidité les passions nous emportent, dès que nous leur avons cédé le moins du monde ! Je me trouvai en intelligence avec mon amant; je lui entendois dire qu'il m'aimoit; je lui laissois voir une partie de mes sentimens : je croyois qu'il m'étoit permis de lui parler en particulier; que la bienséance n'en seroit point blessée; qu'il suffisoit que j'eusse une femme avec moi; et cette femme, j'avois pris soin de la mettre dans mes intérêts. J'eus donc plusieurs conversations avec Barbasan; il trouvoit toujours quelques prétextes pour les rendre nécessaires; il faut avouer qu'elles me le paroissoient autant qu'à lui.

Nous résolûmes que je parlerois à mon père; que je lui montrerois toute ma répugnance. Il est né, disoit Barbasan, avec les meilleurs sentimens du monde : ses entours n'ont gâté en lui que l'extérieur, il lui reste un fonds de raison, qui pourra prendre le dessus. Il m'est souvent venu en

pensée, continua-t-il, d'acquérir son amitié et celle de madame votre mère, par les mêmes voies que d'autres les ont acquises; mais mon cœur y a toujours répugné. C'étoit, d'ailleurs, vous manquer d'une manière indigne, que de travailler à augmenter des ridicules dont vous gémissez.

Les sentimens vertueux que Barbasan faisoit paroître, n'étoient pas perdus pour lui: je m'en faisois une excuse de ma foiblesse.

Mon père se levoit toujours assez matin; je pris ce temps pour lui parler. Il fut étonné de me voir de si bonne heure; Je me mis d'abord à ses genoux, je lui pris la main, je la baisai plusieurs fois sans avoir prononcé une seule parole. Qu'avez-vous, me dit-il, mon enfant? Parlez-moi; vous savez que je vous aime. Ah! mon père, m'écriai-je, c'est ce qui soutient ma vie; c'est ce qui me donne de l'espérance. Non, vous ne me rendrez pas la plus malheureuse du monde! vous ne me forcerez pas d'épouser le marquis de N.... Mon père, continuai-je, en lui baisant encore la main, que je tenois toujours, et en la mouillant de quelques larmes, prenez pitié de votre fille!

Vous me faites de la peine, me dit-il, d'un ton plein de bonté; remettez-vous, mon enfant. Mais, pourquoi avez-vous tant d'aversion pour le marquis de N....? est-ce qu'il ne vous aime-

roit pas? Il fait cent fois pis, répliquai-je, il me donne lieu de le mépriser; je suis sûre aussi qu'il n'a point d'estime pour moi; et, ce qui achève de le dégrader dans mon esprit, il n'a nul besoin d'estimer une fille dont il veut faire sa femme.

Où prenez-vous tout cela, dit mon père? Je n'en suis que trop sûre, répondis-je. Il alloit sans doute me presser de lui dire quelles étoient ces sûretés, et je crois que je lui aurois avoué tout de suite mon inclination pour Barbasan, quand un homme, de ses amis, vint lui parler d'une affaire pressée. Mon père m'embrassa, et n'eut que le temps de me dire : Votre mère m'embarrasse, tâchez de la gagner.

Je l'aurois tenté inutilement; mais la manière dont mon père avoit parlé, me donna du courage : je restai persuadée, que, s'il n'avoit pas la force de s'opposer aux volontés de ma mère, du moins il me pardonneroit de lui désobéir. Je rendis compte de tout à Barbasan; car je ne faisois rien sans le lui dire; nos intérêts étoient devenus les mêmes. Je n'avois pourtant encore osé lui avouer que je me gardois pour lui; mais sur cela, comme sur beaucoup d'autres choses, nous nous entendions sans nous parler.

Cependant les préparatifs des noces se faisoient : le marquis de N.... ne prenoit point le

dégoût que je tâchois de lui donner, et fermoit les yeux sur l'intelligence de M. de Barbasan avec moi, et que, loin de lui cacher, je lui montrois au-delà de ce qu'elle étoit. Je touchois au moment d'éclater, quand j'en fus délivrée par un événement bien triste et bien douloureux.

Mon père, dont la santé avoit toujours été admirable, fut attaqué d'une fièvre qui résista à tous les remèdes : les amis et les parens firent des merveilles les premiers jours; mais la longueur de la maladie les lassa. L'antichambre, qui étoit pleine, du matin au soir, de ceux qui venoient savoir des nouvelles du malade, se vida insensiblement. Ma mère tint bon assez long-temps; mais enfin, elle se lassa comme les autres : elle recommença à recevoir du monde, à donner à souper; et, pour y être autorisée, on ne manquoit pas de dire que le mal de mon père n'étoit pas dangereux, qu'il ne lui falloit que du repos. Les médecins, pour plaire à ma mère, tenoient le même langage; mais ils ne pouvoient me rassurer. Un pressentiment secret, la tristesse profonde dont j'étois dévorée, m'avertissoient de mon malheur.

J'étois cependant obligée de me montrer au souper; ma mère le vouloit, et je ne voulois pas moi-même ajouter encore à l'indécence de sa

conduite, par une tout opposée. Je prenois sur mon sommeil pour remplacer les heures que ces considérations m'obligeoient de passer hors de la chambre de mon père : j'avois obtenu de coucher dans un cabinet qui y touchoit. Dès qu'il n'y avoit auprès de lui que ceux qui devoient y passer la nuit, je me relevois pour calmer mon inquiétude, et pour lui rendre des soins dont il me sembloit que personne ne pouvoit s'acquitter comme moi.

Un soir que je lisois auprès lui, pour tâcher de de lui procurer quelque repos, je m'aperçus qu'il souffroit plus qu'à l'ordinaire. Son état, dont les suites me faisoient frissonner, me saisit au point que, quelques efforts que je fisse, mes larmes coulèrent, et que je fus contrainte d'interrompre ma lecture.

Mon père demeura quelque temps dans le silence; et, me tendant ensuite la main: Ne vous affligez point, mon enfant, me dit-il: il faut se soumettre : ma vie est entre les mains de Dieu; il m'a fait la grâce de me donner le temps de me reconnoître. La longueur de ma maladie m'a familiarisé avec la mort. Je ne regrette que vous, ma chère Pauline, je vous laisse dans l'âge où les passions ont le plus d'empire : vous n'avez que vous pour vous conduire : votre mère est

plus capable de vous égarer que de vous guider : que ne pouvez-vous voir les choses de l'œil dont je les vois présentement ! mais les ai-je vues moi-même dans la santé ? il a fallu toucher au moment où tout disparoît, pour en sentir le néant. A quoi m'ont servi ces richesses accumulées avec tant de soin ? L'usage que j'en ai fait a été perdu même pour le plaisir. Une vue confuse de ce que j'étois, de ce qu'on pensoit de moi, a répandu sur ma vie une amertune qui l'a empoisonnée ; mais ces avertissemens secrets avoient moins de pouvoir que ma femme. Pouvois-je lui résister ? elle m'aimoit alors ; je l'adorois. Hélas ! poursuivit-il avec un soupir, c'est parce que je l'adorois qu'il eût fallu lui résister ! je l'ai livrée aux conseils pernicieux que donnent les exemples, et je meurs de la malheureuse certitude où je suis qu'elle les a trop suivis. Que m'importe après tout, continua-t-il, en essuyant quelques larmes ! c'est une raison de plus pour mourir sans foiblesse.

Ah ! mon père, m'écriai-je, en me jetant à genoux auprès de son lit, et en lui prenant ses mains que je baignois de mes larmes, par pitié pour moi, écartez des idées qui me tuent ! Voulez-vous m'abandonner ? Que ferois-je ! que deviendrois-je sans vous ! La douleur me suffoquoit : je restai la tête penchée sur le bord du lit.

Mon père m'embrassa : votre affliction, ma fille, me dit-il, me fait encore mieux sentir le procédé des autres. Elle m'a pourtant aimé, ajouta-t-il, mais elle ne m'aime plus. Vous ne devez pas craindre qu'elle vous presse à l'avenir pour le marquis de N.... Je prévois des desseins pour vous, ma chère Pauline ; ne prenez, s'il vous est possible, un mari que du consentement de votre raison : défiez-vous de votre cœur ; ou, si vous l'écoutez, promettez-moi du moins de mettre à l'épreuve celui qu'il nommera : je vais vous en donner le moyen. Voilà un petit porte-feuille qui contient presque tout mon bien : celui qui paroîtra après ma mort ne sera pas assez considérable pour que l'on songe à vous épouser par des vues d'intérêt. Si c'est un homme d'un rang élevé, vous récompenserez sa générosité et son amour, en lui découvrant vos richesses : il vous en aimera davantage de lui avoir donné lieu, en les lui cachant, de s'être montré à vous par un si beau côté. Si au contraire celui que vous choisirez est d'une condition et d'un état médiocre, vous aurez le plaisir sensible, et qui peut-être est le plus grand de tous, de faire la fortune de ce que vous aimerez.

Mon père, en me parlant, me présentoit toujours ce porte-feuille, ou plutôt ce trésor ; car

c'en étoit véritablement un : loin de le prendre, je me levai et m'écartai du lit. Il me sembloit que l'accepter c'étoit me donner une certitude du malheur qui me menaçoit, que c'étoit avancer ce fatal instant. Frappée de cette idée, je sortis de la chambre avec la même promptitude et le même saisissement que si un précipice se fût ouvert devant moi : la douleur me suffoqua; j'allai me jeter sur un lit, où je donnai un libre cours à mes larmes. J'ai eu bien des malheurs : je ne sais cependant si j'ai eu des momens plus douloureux que celui-là.

Mon père, qui ne me vit plus, éveilla une garde qui étoit endormie, et m'envoya dire de revenir : je ne pouvois m'y résoudre; je demandai s'il se trouvoit plus mal : Non, me dit la garde, mais il souhaite que vous lisiez.

Je n'étois nullement en état de lire; mes yeux étoient remplis de larmes, et les sanglots me suffoquoient. On dit à mon père, pour me donner le temps de me remettre, que j'étois montée dans mon appartement : il ordonna qu'on vînt m'y chercher : je remis mon visage, et j'assurai ma contenance le mieux qu'il me fut possible. Ce porte-feuille, que mon père tenoit toujours, m'obligeoit à me tenir écartée du lit.

Approchez-vous, approchez-vous, me dit mon

père; ne vous obstinez plus, si vous ne voulez me fâcher et me rendre plus malade; prenez ce que je vous donne. Non, mon père, lui dis-je, je ne m'y résoudrai jamais; vous me percez le cœur de la plus vive douleur : vous voulez donc mourir! Mon Dieu! que je suis misérable! Eh bien, répondit mon père, prenez ceci comme un dépôt que je vous confie : mon intérêt et mon honneur exigent qu'il soit entre vos mains : vous me le remettrez si Dieu me rend la santé; et, s'il dispose de moi, vous exécuterez ce qui est dans un mémoire écrit de ma main. Prenez les mesures les plus sages pour que ceux à qui vous ferez remettre les sommes que je marque, ne puissent savoir de qui elles viennent; ils verroient trop que ce sont des restitutions : je mériterois d'en avoir la honte; mais elle ne seroit plus pour moi; vous l'auriez toute seule, vous qui ne la méritez pas. Allez tout à l'heure, ma chère Pauline, poursuivit-il en mettant le porte-feuille dans mon sein, et en me forçant absolument de le prendre, enfermez ceci; n'en parlez à personne, et laissez-moi reposer; j'en ai besoin.

Il fallut obéir. Les dernières paroles de mon père avoient même diminué ma répugnance. Je voyois que les ordres qu'il me donnoit ne pouvoient être confiés qu'à moi; mais ma douleur

n'en étoit pas soulagée ; je souffrois au contraire une espèce de peine. Plus j'aimois mon père, plus il me marquoit de confiance et de bonté, et plus il faisoit pour moi, plus je m'affligeois qu'il eût des reproches à se faire.

Comme c'étoit à-peu-près le temps où je prenois quelques heures pour me reposer dans mon lit, je me couchai, non pour chercher du repos, (j'en étois bien éloignée) mais pour pleurer en liberté.

Ma mère achevoit encore de m'accabler ; je ne pouvois douter, par ce que je venois d'entendre, qu'elle ne fût l'unique cause de l'état où étoit mon père ; cependant elle étoit ma mère : je devois l'aimer et la respecter. Comment accorder ce devoir avec l'éloignement que je prenois, malgré moi, pour elle? Je résolus du moins de me rendre maîtresse de mon extérieur, et de garder pour moi seule les connoissances que j'avois acquises. Barbasan lui-même ne fut pas excepté du silence que je m'imposai : il faut tout dire, un retour d'amour-propre ne me permettoit pas de lui montrer quelqu'un à qui je tenois d'aussi près, par un côté si désavantageux.

Mon père parut mieux pendant plusieurs jours; j'en avois une joie digne de ce qu'il avoit fait pour moi : ce pauvre homme en étoit touché ; et, pour

ne pas la troubler, paroissoit prendre des espérances dont il étoit fort éloigné : j'étois souvent seule auprès de lui; il en profitoit pour me dire des choses tendres, et pour me donner des avis utiles : son sens droit, ses vertus naturelles agissoient alors sans obstacle. Vous trouverez des ingrats, me disoit-il. Que vous importe? la reconnoissance est l'affaire des autres; la vôtre est de faire le bien que vous pouvez; il le faudroit même pour le plaisir : je n'ai de ma vie eu d'instant plus délicieux que celui où je rendis un service considérable à un homme que j'aimois: il l'ignora long-temps : il eût pu l'ignorer toujours, sans que j'y eusse rien perdu; la satisfaction de m'en estimer davantage me suffisoit. Je rapporte ce discours, parce qu'on verra dans la suite dans quel cas je m'en suis autorisée.

Barbasan n'avoit pas imité les commensaux de la maison : il s'informoit avec intérêt de la santé de mon père; et, quand il lui étoit permis de le voir, il demeuroit dans sa chambre aussi longtemps qu'il le pouvoit: il y avoit d'autant plus de mérite, que ses soins étoient presque perdus pour lui : ma tendresse pour mon père faisoit taire tout autre sentiment; Barbasan s'en plaignoit avec une douceur charmante. Vous n'êtes occupée que de votre père, me disoit-il; à peine vous apercevez-

vous que je vous vois, que je vous parle; je m'en afflige; je ne sais cependant si je vous voudrois autrement: tout ce qui augmente l'estime que j'ai pour vous, tout ce qui confirme l'idée de perfection que je me suis formée de votre caractère, satisfait mon cœur.

Après quelques jours d'espérance, je retombai non-seulement dans mes craintes, mais j'eus la cruelle certitude que mon père ne pouvoit en revenir: il languit encore quelque temps, et mourut avec la résignation d'un homme pénétré des vérités de la religion, et avec la constance d'un philosophe. On nous conduisit ma mère et moi chez une de ses parentes: j'étois pénétrée de la plus vive douleur; ma mère, au contraire, avoit peine à garder les dehors que la bienséance exige, et je m'affligeois encore de ce que j'étois seule affligée. Lorsque ma mère retourna dans la maison, je ne voulus point y retourner: je demandai la permission d'aller avec Eugénie; on me l'accorda sans peine. J'étois devenue un témoin, pour le moins, incommode.

Me voilà donc encore une fois dans le couvent; mais, comme je n'étois plus un enfant, et que je n'y étois que parce que je voulois y être, j'eus un appartement particulier. Eugénie avoit seule inspection sur ma conduite: je me soumis

sans peine à une autorité que je lui avois donnée moi-même, et qui étoit exercée par l'amitié.

Les motifs qui m'avoient rendue discrète avec le comte de Barbasan, ne subsistoient pas avec Eugénie; aussi ne lui cachai-je rien de ce que mon père m'avoit donné lieu de soupçonner. Il y a long-temps, me dit-elle, que je vous en aurois parlé, si je n'avois cru qu'il convenoit de vous laisser ignorer les choses dont il ne vous est pas permis de rester instruite.

Je ne fus pas plus mystérieuse sur le porte-feuille : nous l'ouvrîmes ensemble, non par impatience de jouir de ce qu'il contenoit : je me dois le témoignage que je n'avois sur cela ni désirs, ni empressemens; je regardois au contraire ce bien comme un dépôt que je ne devois remettre qu'aux conditions que mon père m'avoit marquées; mais j'étois pressée d'exécuter les ordres qu'il m'avoit donnés. Le secours, et sur-tout les conseils d'Eugénie m'étoient nécessaires : les sommes furent remises à ceux à qui elles appartenoient.

Tout le monde fut étonné du peu de bien qui parut dans la succession; il ne fut plus question du marquis de N. . . . ; il ne garda pas même avec moi les dehors de la politesse; une simple

écriture à la porte de mon couvent, pour lui et pour sa mère, mit fin à ses prétentions.

Le marquis de Crevant se montra plus long-temps; mais ses soins faisoient si peu d'impression sur moi, que je n'ai pas daigné en faire mention : j'étois cependant bien aise qu'il m'aimât assez pour en faire un sacrifice à Barbasan. Je ne l'avois point encore vu depuis que j'étois dans le couvent; je demandai à Eugénie s'il ne m'étoit pas permis de le recevoir. Vous seriez bien fâchée, me dit-elle, si je vous disois non; mais, après tout, je suis bien aise d'examiner son esprit, son caractère; si je ne le trouve point tel que vous me l'avez dépeint, je ne ferai grâce ni à l'un, ni à l'autre, et je n'oublierai rien pour vous séparer.

Je n'étois point alarmée de cet examen. Barbasan pouvoit-il manquer de plaire? Le cœur me battit cependant quand on vint m'annoncer qu'il étoit au parloir. Nos opinions, nos sentimens même cherchent encore à s'appuyer de l'approbation des autres. J'apportois à la contenance et aux discours de Barbasan une attention que je n'avois point eue jusque-là; j'allois au-devant de ses paroles; je crois que je l'aurois dispensé de m'aimer dans ce moment, et qu'il m'eût suffi qu'il se fût montré digne d'être mon amant; il

m'adressoit inutilement la parole : attentive à l'examiner, je ne lui répondois point ; ce silence, si obligeant, s'il en avoit su le motif, le toucha sensiblement ; il n'eut plus la force de soutenir la conversation ; j'y pris part à la fin, pour le faire parler ; mes yeux lui dirent ce qu'ils lui disoient toujours : il n'en fallut pas davantage pour lui rendre la liberté de son esprit ; il s'efforça de plaire à Eugénie, et il y réussit.

Malgré le plaisir que j'avois de le voir, j'avois une vraie impatience que la visite finît, pour l'entendre louer tout à mon aise. Ai-je tort, dis-je à Eugénie, dès que nous fûmes seules ? Vous ne m'en feriez pas la question, répliqua-t-elle, si vous n'étiez assurée de ma réponse. Il est vrai qu'il est aimable ; et, ce que j'estime bien davantage, il a l'air d'un honnête homme, et peut-être n'est-il qu'un bon comédien. Ah ! m'écriai-je, cette pensée est bien injuste ! et vous êtes cruelle de me la présenter. Je fais, dit Eugénie, le personnage de votre raison. Quel malheur pour vous si cet esprit, si ces grâces, enfin si ces dehors séduisans cachoient des vices. Il ne faudroit pas même de vices, de défauts dans l'humeur ; de la légèreté, de l'inconstance suffiroient pour vous rendre malheureuse. Non, ma chère Eugénie, il n'a rien de tout cela, lui dis-je en l'embrassant. Promettez-

moi que vous ne serez point contre lui. Promettez-moi aussi, répondit-elle, de ne prendre aucun parti sans mon aveu, et de m'en croire sur l'examen que je ferai de votre amant. Je lui promis tout ce qu'elle voulut, et je le promis de bonne foi. Croit-on courir quelque risque de laisser examiner ce qu'on aime !

Voilà donc Barbasan établi dans mon parloir; il y passoit les journées presqu'entières; l'amour répandoit sur nos moindres occupations ce charme secret qu'il répand sur tout; et, quand je ne le voyois plus, je subsistois de cette joie douce dont il avoit rempli mon cœur.

Ma mère venoit me voir fort rarement : malgré ce que nous étions l'une à l'autre, nous ne nous tenions presque plus. Je ne pouvois être alors un objet d'ambition : mon bien paroissoit trop médiocre pour faire un mariage brillant. Je n'étois donc qu'une grande fille, propre seulement à déparer une mère et à la vieillir; mes dispositions n'étoient pas plus favorables. Ce que mon père m'avoit dit ne me sortoit point de la tête.

La conduite de ma mère ne le justifioit que trop : ses liaisons avec le marquis de N...., dont je ne pouvois plus être le prétexte, commencèrent à faire du bruit dans le monde : elle avoit formé apparemment le dessein de l'épouser, dès

qu'elle avoit espéré de devenir libre. Quand le temps d'exécuter son projet fut venu, elle me tint de ces sortes de discours vagues qui ne signifient rien, et qui mettent pourtant en droit de vous dire : je vous l'avois dit.

J'appris, à quelques jours de là, que le mariage étoit fait. Mon tuteur eut ordre de m'en instruire ; cet homme, qui avoit eu son éducation chez mon père, et qui y avoit fait une espèce de fortune, m'aimoit comme si j'eusse été sa fille, et s'affligeoit d'un événement qui, selon lui, me faisoit grand tort : mon insensibilité le consola, et sur-tout la ferme résolution où je lui parus de rester dans mon couvent. Hélas ! elle ne me coûtoit guère. Quel lieu plus agréable que celui où je voyois ce que j'aimois !

Le mariage de ma mère, qui ne me touchoit pas pour moi, me toucha cependant par un autre endroit ; il me rappeloit la mort de mon père ; ce père qui m'aimoit si tendrement, l'avois-je assez pleuré ? Je me reprochois, et je reprochois à Barbasan d'avoir trop tôt séché mes larmes. Vous m'avez arraché, lui disois-je, une douleur légitime. Que sais-je si vous ne m'en donnerez point quelque jour que je devrai me reprocher ! Mon Dieu ! de quelle façon il me répondoit ! quelles expressions ! quelle vivacité ! quelle douleur que

je pusse former des doutes! il falloit, pour arrêter ces plaintes, lui demander pardon. Je le demandois avec un plaisir que la douceur de me soumettre à ce que j'aimois, augmentoit encore.

J'avois dit à Eugénie que je me destinois à Barbasan; mais je n'avois encore osé le lui dire à lui-même. Le mariage de ma mère amena la chose naturellement. Après en avoir raisonné avec lui, je conclus que j'en étois plus libre; il baissoit les yeux; son air étoit tendre et embarrassé; il n'osoit parler. Je vous entends, lui dis-je, entendez-moi aussi : aurois-je reçu vos soins? vous aurois-je laissé voir ce qui se passe dans mon cœur?.... La joie de Barbasan ne me permit pas de poursuivre; il tomba à mes genoux : quels ravissemens! quels transports! de combien de façons il m'exprimoit sa recònnoissance!

Ce bonheur qui le ravissoit étoit encore éloigné; il falloit attendre que j'eusse vingt-cinq ans, et je n'en avois que vingt. Qu'importe, dit Barbasan à Eugénie qui voulut lui en faire faire la réflexion! je la verrai, je l'aimerai, je lui serai soumis : en faut-il davantage! Vous éprouverez mon cœur, me disoit-il, j'en aurai plus de droits sur le vôtre. Hélas! il n'en avoit pas besoin; une inclination naturelle, que loin de combattre je

cherchois même à fortifier, lui donnoit ces droits qu'il vouloit acquérir. Quel temps heureux que celui que je passois alors! J'étois contente de ce que j'aimois; et, ce qui me flattoit encore plus, il l'étoit de moi.

Notre bonheur se soutint pendant quelques mois; mais il étoit trop parfait pour pouvoir durer. La fortune commença à se déclarer contre moi par la grossesse de ma mère. J'allois tenir par là à la famille de mon beau-père. Il ne convenoit pas de me laisser maîtresse de ma destinée. Mon bien, tout médiocre qu'il étoit, excitoit ses désirs; il reviendroit aux enfans de ma mère, supposé que je pusse rester fille. Il falloit pour cela éloigner tous les mariages, et sur-tout celui de Barbasan.

Le commandeur de Piennes, qui avoit pris beaucoup d'amitié pour moi, vint m'avertir qu'on me préparoit des traverses. M. le duc de N...., me dit-il, sait vos liaisons avec Barbasan; il s'en autorisera, pour exercer son pouvoir. Ne vous y trompez pas, ajouta-t-il; il peut très-bien obtenir un ordre qui vous sépareroit de votre amant, peut-être pour jamais.

Ce discours, qui me glaçoit de crainte, me fit voir tout possible. Je résolus, par le conseil du commandeur, que je ne verrois Barbasan que ra-

rement. La difficulté fut de l'y déterminer ; il se moquoit de ma prudence ; c'étoit se donner, disoit-il, le malheur qu'on me faisoit appréhender ; il étoit, d'ailleurs, si indigné contre mon beau-père, que j'eus besoin de toute mon autorité, pour l'empêcher de faire quelque folie.

Il me dit, à quelque temps de là, que la nécessité de terminer une affaire qui lui importoit, l'obligeroit de faire un petit voyage du côté de Chartres. La veille du jour où il avoit fixé son départ, nous eûmes une peine extrême à nous quitter. Barbasan revint deux ou trois fois de la porte ; il lui restoit toujours quelque chose à me dire.

Un valet de chambre, qui étoit auprès de lui, depuis son enfance, m'apportoit tous les matins une lettre ; je ne devois pas douter qu'il ne vînt le lendemain à l'heure ordinaire, puisque son maître devoit attendre son retour, pour monter à cheval ; je lui répétai, cependant, une infinité de fois, de ne pas manquer à me l'envoyer. Je me levai plus matin qu'à l'ordinaire. J'allai chercher Eugénie, uniquement pour lui parler du chagrin où j'étois de ce que Barbasan seroit quelques jours absent.

L'heure où j'avois accoutumé d'attendre son homme n'étoit pas encore venue, que je m'im-

patientois de ce qu'il ne paroissoit point. Ce fut bien autre chose, quand cette heure et plusieurs autres furent passées. Mon laquais, que j'envoyai aux nouvelles, après s'être fait attendre deux autres heures, qui me parurent deux années, vint me dire qu'il n'avoit trouvé personne.

Je passai, de cette sorte, dans une agitation qui ne me permettoit pas d'être un moment dans la même place, une grande partie de la journée. Quelqu'un vint alors avertir Eugénie qu'on la demandoit à mon parloir; cette nouveauté acheva de m'alarmer; j'y courus; j'y trouvai le vieux valet de chambre. Où est votre maître, lui dis-je, d'une voix tremblante? Ah! s'écria-t-il, tout est perdu.....

Ces paroles, qui me portèrent dans l'esprit les idées les plus funestes, furent les seules que j'entendis. Je me laissai tomber sur ma chaise, sans aucun sentiment. Eugénie vint à mon secours, et me fit porter dans ma chambre. Elle apprit de ce garçon, que Barbasan n'avoit point paru le soir; qu'après l'avoir attendu toute la nuit, il avoit été le chercher dans les endroits où il pouvoit en apprendre des nouvelles; qu'à son retour dans la maison, il avoit trouvé un de ses amis qui venoit l'avertir que son maître s'étoit battu contre le marquis du Fresnoi; qu'il l'avoit tué sur la pla-

ce, et qu'on ne savoit où il s'étoit réfugié. Les soins que Beauvais (c'est le nom du valet de chambre) s'étoit donnés pour en savoir davantage, avoient été inutiles.

Ces nouvelles, tout affligeantes qu'elles étoient, ne laissèrent pas, quand je les appris, de me donner de la consolation. La mort de Barbasan, qui m'étoit d'abord venue dans l'esprit, et qui avoit fait une telle impression sur moi que je fus plusieurs heures sans connoissance, me fit regarder un moindre mal comme un bien; mais, lorsque revenue de ma première impression, je réfléchis sur cette aventure, je fus dans un état peu différent de celui où j'avois été d'abord.

J'eus recours au commandeur de Piennes, pour avoir quelqu'éclaircissement. Il revint le même jour; et, malgré les ménagemens qu'il tâcha d'employer, il me perça le cœur par son récit.

Barbasan s'étoit retiré dans une maison de sa connoissance, et comptoit en sortir la nuit, pour prendre la poste; mais il avoit été arrêté dans le moment qu'il se disposoit à partir. Le commandeur de Piennes ajouta, qu'il alloit mettre tout en usage pour faire disparoître les témoins.

Que l'on juge, s'il est possible, quelle nuit je passai : tout ce qu'il y a de plus noir, de plus tragique, se présentoit à mon imagination. Eugé-

nie ne me quitta point ; elle avoit trop d'esprit et de sentiment pour chercher à adoucir ma peine par de mauvaises raisons ; elle s'affligeoit avec moi, et me donnoit par là la seule consolation dont j'étois susceptible.

Le commandeur vint, comme il me l'avoit promis ; son visage triste et son air consterné portèrent la terreur dans mon âme. On avoit plus de preuves qu'il n'en falloit ; les témoins venoient de toutes parts. Le nombre, ajouta le commandeur, est trop grand, pour qu'il puisse être vrai ; leurs dépositions seront contestées, et nous gagnerons du temps.

Quoique j'eusse pleuré tout le temps que le commandeur avoit été avec moi, sa présence, ses discours m'avoient cependant un peu soutenue ; dès que je ne le vis plus, loin de conserver quelqu'espérance, je ne comprenois pas même que j'eusse pu en concevoir.

Cette nuit fut mille fois plus affreuse que toutes les précédentes ; je tressaillois d'horreur de ce qui pouvoit arriver. Cette idée faisoit une telle impression sur moi, que je ne pouvois même en parler à Eugénie. Je crois que je serois morte, de prononcer les mots terribles d'échafaud et de bourreau ; ce que je sentois alors a laissé de si profondes traces dans mon esprit, qu'après quarante

ans, je ne puis le penser et l'écrire sans émotion.

J'avois appris, par le commandeur de Piennes, que de mauvais discours, tenus sur mon compte par le marquis du Fresnoi, avoient engagé Barbasan à l'appeler en duel. Cette circonstance n'ajoutoit cependant rien à ma douleur. Est-il besoin, pour sentir les malheurs de ce qu'on aime, de les avoir causés ?

N'étois-je pas assez malheureuse! non, il falloit que j'eusse encore à trembler pour un danger plus prochain.

J'appris que Barbasan étoit malade à l'extrémité, et qu'il refusoit tous les secours. Que faire? aller lui dire moi-même qu'il me donnoit la mort? Le commandeur et Eugénie s'opposèrent de toutes leurs forces à cette résolution : mais ils me virent dans un si grand désespoir, qu'ils se trouvèrent forcés d'y consentir, et même de m'aider.

Le commandeur engagea une dame de ses amies, qui avoit soin des prisonniers, de me mener avec elle. Il m'annonça sous un faux nom, et me supposa proche parente de Barbasan. On devoit me venir prendre le lendemain matin. Jamais nuit ne me parut si longue; j'en comptois les minutes; et, comme si ma diligence eût avan-

cé le jour, j'étois prête plusieurs heures avant que le commandeur fût venu.

Nous allâmes ensemble : ma tristesse paroissoit si profonde ; il y avoit en ma personne une langueur si tendre, que la dame fut d'abord au fait des motifs de ma démarche. Elle n'en fut que plus disposée à me servir. Les femmes en général ont toujours de l'indulgence pour tout ce qui porte le caractère de tendresse, et les dévotes en sont encore plus touchées que les autres. Celle-ci avoit de plus, pour prendre part à mes peines, le souvenir d'un amant que la mort lui avoit enlevé.

Je parvins, bien cachée dans mes coiffes, jusqu'à une chambre, ou plutôt un cachot, qui ne recevoit qu'une foible lumière d'une petite fenêtre très-haute, et grillée avec des barreaux de fer qui achevoient d'intercepter le jour. Barbasan étoit couché dans un mauvais lit, et avoit la tête tournée du côté du mur. La dame s'assit sur une chaise de paille, qui composoit tous les meubles de cette affreuse demeure.

Après quelques momens et quelques mots de consolation au malade, elle se leva pour aller visiter d'autres prisonniers, et me laissa seule auprès de lui. Il s'étoit mis sur son séant, pour remercier la personne qui lui parloit. J'étois de-

bout devant son lit, tremblante, éperdue, abîmée dans mes larmes, et n'ayant pas la force de prononcer une parole. Barbasan fixa un moment les yeux sur moi, et me reconnut. Ah! mademoiselle, que faites-vous, s'écria-t-il?

Les larmes, qu'il voulut en vain retenir, ne lui permirent pas d'en dire davantage. Les moindres choses touchent de la part de ce qu'on aime, et l'on est encore plus sensible dans les temps de malheur. Ce titre de *mademoiselle*, qui étoit banni d'entre nous, me frappa d'un sentiment douloureux. Je ne suis donc plus votre Pauline, lui dis-je en lui prenant la main, et la lui serrant entre les miennes? vous voulez mourir, vous voulez m'abandonner?

Sans me répondre, il baisoit ma main et la mouilloit de ses larmes. A quel bonheur, dit-il enfin, faut-il que je renonce! oubliez-moi, poursuivit-il en poussant un profond soupir; oui, je vous aime trop pour vous demander un souvenir qui troubleroit votre repos. Ah! m'écriai-je à travers mille sanglots, par pitié pour moi, mon cher Barbasan, conservez votre vie; c'est la mienne que je vous demande. Hélas! ma chère Pauline, répliqua-t-il, songez-vous à la destinée qui m'attend? songez-vous que je vous perds, vous que j'adore, vous qui seule m'attachez à la

vie? Qu'importe après tout, continua-t-il après s'être tû quelques momens, de quelle façon je la finisse! je vous aurai du moins obéi jusqu'au dernier moment.

La dame avec qui j'étois venue rentra : elle avoit fait apporter un bouillon ; je le présentai à Barbasan ; il le prit en me serrant la main : nous n'étions ni l'un ni l'autre en état de parler ; nos larmes nous suffoquoient. Hélas! je pensai dans ce moment que nous nous voyions peut-être pour la dernière fois.

Ma dévote, à qui je faisois pitié, baissa elle-même mes coiffes, me prit sous le bras, m'entraîna hors de cette chambre, et me fit monter dans son carrosse. Nous fîmes en silence le chemin jusque chez elle, où le commandeur de Piennes et ma femme de chambre m'attendoient. La fièvre me prit dès la même nuit avec beaucoup de violence. Je fus à mon tour pendant plusieurs jours entre la vie et la mort : mon mal, tout grand qu'il étoit, ne prit rien sur le sentiment dominant. Uniquement occupée de Barbasan, j'en demandois des nouvelles à chaque instant.

Eugénie ne quittoit le chevet de mon lit que pour s'en informer : elle ne me disoit que ce qui lui paroissoit propre à calmer mes inquiétudes, et elle ne les calmoit point : je me faisois des

sujets d'alarmes d'un geste, d'un mot, d'un air un peu plus triste que j'apercevois sur son visage: enfin après quinze jours j'eus la certitude de la guérison de Barbasan. La mienne en dépendoit. Mais, dès que je n'eus plus à craindre les suites de sa maladie, je repris toutes mes alarmes sur sa malheureuse affaire. La prison où je l'avois vu, augmentoit encore ma sensibilité et mon attendrissement.

Le commandeur de Piennes y mit le comble par ce qu'il vint m'apprendre. La procédure étoit poussée avec une vivacité qui décéloit un ennemi secret; cet ennemi étoit mon indigne beau-père. On comprend, sans que je le dise, les raisons qu'il avoit de haïr Barbasan. Je m'étonne encore comment je ne mourus pas sur-le-champ, quand le commandeur m'annonça cette affreuse nouvelle. Il n'y a d'autre ressource, me dit-il, que de gagner le geolier et de faire sauver Barbasan.

L'argent en étoit le seul moyen. Celui que mon père m'avoit laissé pouvoit-il être mieux employé? Je remis au commandeur une somme très-considérable; et, quoiqu'il ne cessât de me répéter qu'il y en avoit beaucoup plus qu'il ne falloit, je voulus à toute force y ajouter encore. Je croyois m'assurer mieux par là de la liberté de Barbasan, et au milieu de mes douleurs je sentois une secrète

satisfaction de ce que je faisois pour lui. J'attendois le succès de la négociation, comme l'arrêt de ma vie ou de ma mort.

Un petit billet du commandeur m'apprit que tout se disposoit selon mes souhaits ; il vint me l'apprendre lui-même : le geolier étoit gagné ; mais il exigeoit que ses enfans aussi bien que lui suivissent le prisonnier, et qu'on leur assurât de quoi vivre dans les pays étrangers. Cet article étoit aisé : non-seulement j'aurois vidé mon porte-feuille ; mais j'aurois donné tout ce que j'avois au monde.

Barbasan ne savoit encore rien des mesures que l'on prenoit ; le fils du geolier, qui lui portoit à manger, se chargea de les lui apprendre. Ce n'étoit point assez d'assurer sa liberté : il falloit lui préparer des secours dans le lieu où il se retireroit. Nous nous étions déterminés pour Francfort ; un moindre éloignement n'eût pas suffi pour calmer mon imagination. Le commandeur de Piennes prit des lettres de change sur un fameux banquier de cette ville. Je les enfermai dans un paquet qui devoit être rendu à Barbasan à son arrivée ; je voulois, s'il étoit possible, qu'il ignorât qu'elles vinssent de moi, et attendre pour le lui apprendre, un temps plus heureux.

Tous les arrangemens étoient faits, et le jour

marqué pour la fuite, qui devoit s'exécuter sur le minuit. J'attendis toute la nuit, avec une impatience et un saisissement que je laisse à imaginer, le signal dont le commandeur et moi étions convenus : le jour vint sans que j'eusse rien appris. Le commandeur, chez qui j'avois envoyé plusieurs fois, vint enfin me dire que le fils du geolier étoit absent pour deux fois vingt-quatre heures; que son père vouloit absolument l'attendre.

Voilà donc encore ma vie attachée au retour de ce fils. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Le jugement devoit être prononcé dans trois jours. Quoique le commandeur ne me dît que ce qu'il ne pouvoit s'empêcher de me dire, je ne voyois que trop de quoi il étoit question : j'étois moi-même sur l'échafaud, et je ne crois pas possible que ceux qui y sont effectivement, soient dans un état plus déplorable que celui où je passai la nuit.

La joie succéda à tant de douleurs, quand j'appris à sept heures du matin, par un billet, que tout avoit réussi, et que Barbasan étoit en sûreté. Je baisois ce cher billet; j'embrassois Eugénie; je me jetois à genoux pour remercier Dieu avec des larmes aussi douces, que celles que j'avois répandues auparavant étoient amères. Barbasan m'écrivit de la route. Quelle lettre! que d'amour!

que de reconnoissance! que de protestations! Elle m'eût payé de mille fois plus que de ce que j'avois fait.

J'avois un cœur avec lequel je ne pouvois être long-temps tranquille. Je commençai à m'affliger de ce que nous étions séparés peut-être pour toujours : il ne pouvoit revenir dans le royaume : le projet d'aller le joindre me paroissoit aussi difficile qu'il m'avoit paru aisé, quand j'en avois formé d'abord la résolution : il falloit, pour l'exécuter, que j'eusse atteint mes vingt-cinq ans. Que savois-je si je ne trouverois point de nouveaux obstacles?

Ces différentes pensées m'occupoient sans cesse, et me jetoient dans une tristesse dont l'amitié d'Eugénie s'alarmoit. Quel cœur que le sien! jamais de dégoût, jamais d'impatience; elle écoutoit avec la même attention, avec le même intérêt, ce que je lui avois déjà dit mille fois; de grands services coûtent moins à rendre et prouvent moins qu'une pareille conduite : on est payé par l'éclat qui les accompagne ordinairement; mais cette tendresse compatissante n'a de récompense que le sentiment qui la produit.

Divers prétextes, dont je m'étois servie depuis la malheureuse aventure de Barbasan, m'avoient laissé la liberté de rester dans mon couvent. Ma

mère n'y étoit point venue; j'envoyois régulièrement savoir de ses nouvelles; on répondoit qu'elle se portoit bien, et que sa grossesse ne lui permettoit pas de sortir. Comme elle ne me faisoit point dire d'aller chez elle, je jugeai que mon beau-père ne vouloit pas qu'elle me vît: on vint un matin m'avertir qu'elle étoit près d'accoucher; on ajouta qu'elle me demandoit; je sortis au plus vite; je trouvai en arrivant les domestiques en larmes: sans oser les questionner, je m'acheminois vers son appartement, quand une femme de chambre vint à moi en poussant de grands cris. Ah! mademoiselle, me dit-elle, où allez-vous? vous n'avez plus de mère.

Je ne puis exprimer ce que je sentis dans ce moment et la révolution qui se fit en moi; tous les torts que j'avois trouvés à ma mère, tout ce que mon père m'avoit laissé penser, tout ce que sa conduite à mon égard avoit eu de reprochable, tout cela disparut, et ne me laissa que le souvenir des tendresses qu'elle m'avoit marquées dans mon enfance. Je fus véritablement touchée; mon tuteur, qui étoit dans la maison, m'emporta malgré moi dans le carrosse qui m'avoit amenée, et me remit entre les mains d'Eugénie. Ce nouveau malheur renouvela toutes mes douleurs; c'est un aliment pour un cœur qui en est

déjà rempli ; il semble qu'on trouve une espèce de soulagement à voir croître ses peines.

Mon beau-père, dans l'intention de s'assurer des biens considérables, avoit sacrifié la vie de ma mère pour sauver l'enfant dont elle étoit grosse, et y avoit réussi ; son fils vécut ; il fallut régler nos partages. Je n'aurois pas dû faire de grâce ; mais, par respect pour la mémoire de ma mère, je cédai tout ce qu'il voulut.

Le temps, il faut l'avouer, et un temps assez court, sécha mes larmes. Ma tendresse pour Barbasan, qui dominoit sur tous mes sentimens, me fit bientôt trouver la consolation dans la pensée que j'étois devenue libre et en état de disposer de ma main ; j'eus d'ailleurs une persécution à essuyer, qui produisit naturellement de la distraction.

Le marquis de Crevant avoit perdu son père peu de jours avant la mort de ma mère ; il m'aimoit de bonne foi ; son amour avoit tenu bon contre mes rigueurs, et avoit produit en lui ce qu'il produit toujours quand il est véritable ; il lui avoit donné des mœurs, et l'avoit corrigé des airs et des ridicules attachés à la qualité de petit-maître. Dès que la mort de son père le laissa libre, il vint m'offrir sa fortune et sa main. Eugénie et le commandeur vouloient que je l'acceptasse.

Crevant étoit précisément dans le cas que mon père m'avoit marqué, pour choisir un mari. Il le falloit, disoient-ils, pour me sauver de ma propre foiblesse, et pour me mettre à couvert de la folie, et presque de la honte d'aller épouser un homme comme Barbasan, banni de son pays, et retranché de la société.

Il ne lui reste donc que moi, m'écriai-je, et vous me pressez de l'abandonner! Que m'a-t-il fait? Est-il coupable, parce qu'il est malheureux? J'irai, s'il le faut, vivre avec lui dans un désert.

Cette idée, qui flattoit la tendresse de mon cœur, s'affermissoit encore dans mon esprit, par le plaisir de me trouver capable d'une action qui se peignoit à moi comme généreuse. Dès ce moment je formai une ferme résolution d'aller le joindre. Les représentations du commandeur et d'Eugénie furent inutiles. Le marquis de Crevant fut congédié.

Cependant il y avoit plus d'un mois que je n'avois eu de nouvelles de Barbasan : j'allai me mettre dans la tête qu'il avoit eu connoissance du dessein du marquis de Crevant, et qu'il en étoit jaloux ; l'impatience de me justifier vint encore accroître celle que j'avois de partir. Les apprêts de mon voyage furent bientôt faits. Je dis que j'allois avec mon tuteur, que j'avois d'avance mis

dans mes intérêts, voir une terre qui composoit tout le bien qu'on me connoissoit.

Nous eûmes des passeports sous le nom d'un seigneur allemand. Dès que je fus au premier gîte, Fanchon (c'étoit le nom de ma femme de chambre) et moi, prîmes des habits d'homme. Comme j'étois grande et bien faite, ce déguisement me convenoit; j'étois encore plus belle qu'avec mes habits ordinaires; mais je paroissois si jeune, que ma beauté, la délicatesse de mon teint et la finesse de mes traits ne blessoient point la vraisemblance.

Après dix jours de marche, et plusieurs petites aventures qui ne méritent pas d'être dites, nous arrivâmes à Francfort à huit heures du soir. Nos postillons, qui j'avois fait dire que je ne voulois point aller dans un cabaret, nous menèrent chez une Françoise qui louoit des appartemens. A peine étois-je dans le mien, que je m'informai à elle de Barbasan. J'avois forcé les postes pour le voir dès ce soir-là. Vraiment, me dit-elle! je viens de le rencontrer qui rentroit chez lui avec madame; et tout de suite : C'est celui-là qui est un bon mari!

Suivant l'usage de ces sortes de gens, elle me conta, sans que je le lui demandasse, tout ce que l'on disoit des aventures de Barbasan. Hélas! j'é-

tois bien éloignée de pouvoir lui faire des questions ; les noms de *mari* et de *femme* m'avoient frappée comme un coup de foudre, dès qu'elle les eut prononcés. Mon tuteur et ma femme de chambre, plus tranquilles que moi, prirent ce triste soin. Elle leur dit que M. Barbasan avoit fait connoissance avec sa femme dans le temps qu'il étoit prisonnier ; qu'elle avoit exposé la vie de son père, qui étoit le geolier, celle d'un frère et la sienne propre pour le sauver ; que pour payer tant d'obligations, M. de Barbasan l'avoit épousée, et qu'elle étoit grosse.

J'étois, pendant ce terrible récit, dans un état plus aisé à imaginer qu'à décrire. Fanchon, qui voyoit, par les changemens de mon visage, ce qui se passoit en moi, congédia notre hôtesse ; et, pour me donner plus de liberté, renvoya aussi mon tuteur.

Il ne m'aime donc plus, disois-je en répandant un torrent de larmes ! que lui ai-je fait pour n'être plus aimée ? J'expose ma réputation, j'abandonne ma patrie, et tout cela pour un ingrat ! Mais, Fanchon, crois-tu qu'il le soit ? crois-tu que je sois effacée de son souvenir ? Voilà donc pourquoi je ne recevois plus de ses lettres ! Hélas ! je le croyois jaloux. Ce sentiment n'est plus pour moi.

Toute la nuit se passa dans de pareils discours : je voulois le voir, lui reprocher son ingratitude, l'attendrir par mes larmes, et l'abandonner pour jamais. Il me passoit aussi dans la tête de lui faire remettre le bien que j'avois apporté. Je voulois, à quelque prix que ce fût, me faire regretter. C'étoit la seule vengeance dont j'étois capable contre mon ingrat. Mon tuteur, qui n'entendoit rien à toutes ces délicatesses, s'opposa à ce projet et me conserva, malgré moi, ce qui me restoit du porte-feuille de mon père.

Il n'y avoit pas à hésiter sur le parti que j'avois à prendre. Je pouvois, en me montrant promptement à Paris, dérober la connoissance de la folle démarche que j'avois faite. Mon tuteur, qui s'étoit repenti plus d'une fois de sa complaisance, me représentoit la nécessité de ce prompt retour : je la sentois comme lui; mais il falloit m'éloigner pour jamais de Barbasan, de ce Barbasan que j'avois tant aimé, qu'au mépris de toutes sortes de bienséances j'étois venu chercher si loin. Comment partir sans le voir, ne fût-ce même que de loin? Comment résister à la curiosité de voir ma rivale, et renoncer à l'espérance de ne la pas trouver telle qu'on me l'avoit dépeinte ?

Mon hôtesse, sans s'informer des motifs de ma curiosité, me mena à une église où tout le beau

monde alloit à la messe. Je me plaçai de manière que je pouvois voir ceux qui entroient.

Me voilà dans mon poste avec une palpitation qui ne me quitta point, et qui augmentoit toutes les fois que j'entendois arriver quelqu'un. Celle qui me causoit tant de trouble parut enfin : je ne la trouvai que trop propre à faire un infidèle. Loin que la jalousie dont j'étois animée diminuât ses agrémens, il sembloit que, pour augmenter mon supplice, elle y ajoutoit encore. Je n'ai jamais vu de physionomie plus intéressante, tant de grâces, tant de beauté, jointes à la fraîcheur de la première jeunesse et à l'air le plus doux et le plus modeste. Elle tournoit la tête à tout moment pour voir, à ce que je jugeai, si Barbasan la suivoit; il ne tarda pas : elle lui dit quelque chose à l'oreille; il répondit par un souris qui acheva de me désespérer.

Comme je n'étois pas éloignée du lieu où ils étoient, il m'aperçut : ses yeux restèrent assez longtemps attachés sur mon visage; il les baissa ensuite, et je crus m'apercevoir qu'il soupiroit : il me regarda de nouveau avec plus d'attention. Après ce second examen, je le vis sortir de l'église; si j'en eusse eu la force, je l'aurois suivi dans mon premier mouvement; mais les jambes me trembloient au point que je fus contrainte de rester où j'étois.

Que de réflexions sur ce qui venoit de se passer ! Il m'avoit reconnue sans doute. Étoit-ce la honte de paroître devant moi après sa trahison? étoit-ce la crainte de mes justes reproches qui l'avoient déterminé à me fuir? cette crainte l'auroit-elle emporté, si quelque chose lui eût encore parlé pour moi? Je sentois dans ces momens que le plus foible repentir, le plus léger pardon m'eût tout fait oublier : peut-être l'aurois-je demandé moi-même. Je me croyois presque coupable de ce qu'il ne m'aimoit plus. L'effet que cette pensée produisit en moi, paroîtra incompréhensible à ceux qui n'ont jamais eu de véritable passion.

Ma réputation exposée, la trahison dont on payoit ma tendresse, ce mariage qui mettoit une barrière insurmontable entre nous, ne faisoient presque plus d'impression sur moi. Tout étoit couvert par cette douleur déchirante que je n'étois plus aimée. Je voulois du moins avoir la triste consolation de répandre des larmes devant lui.

Mon tuteur fut chargé de l'aller chercher, de ne rien oublier pour l'amener, de ne pas craindre d'employer les prières les plus capables de l'y engager : il ne le trouva point chez lui : il y retourna plusieurs fois; il apprit enfin qu'il étoit

monté à cheval au sortir de l'église, et qu'on ne savoit quelle route il avoit prise.

Dès que nous sommes malheureux, tous ceux qui nous environnent prennent de l'empire sur nous. Mon tuteur, ma femme de chambre même se croyoient en droit de me parler avec autorité. Sans m'écouter, sans égard aux prières que je leur faisois d'attendre encore quelques jours, ils m'obligèrent à partir sur le champ; et, pour rendre mon absence aussi courte qu'il étoit possible, on me fit faire la plus grande diligence.

Me voilà revenue à Paris et dans les bras de ma chère Eugénie. Ce prompt retour, la douleur où elle me vit plongée, mes larmes et mes sanglots lui firent juger que Barbasan étoit mort. Les consolations qu'elle cherchoit à me donner m'apprirent ce qu'elle pensoit : je n'avois pas la force de la désabuser; j'avois honte pour Barbasan et pour moi de dire qu'il m'avoit trahie, abandonnée; mon cœur répugnoit aussi à parler contre lui.

Je sentois une peine extrême à lui faire perdre l'estime d'Eugénie, à le lui montrer si différent de ce qu'elle l'avoit vu jusque-là. Malgré mes répugnances, il fallut tout avouer. Quelle fut la surprise et l'indignation de mon amie! quel mépris pour Barbasan! quelle pitié, mêlée de colè-

re de me trouver encore de la sensibilité pour un ingrat, pour un scélérat, pour le dernier des hommes !

Ménagez ma foiblesse, lui disois-je, puisque vous la connoissez : épargnez un malheureux : hélas ! peut-être a-t-il fait autant d'efforts pour m'être fidèle, que j'en fais pour cesser de l'aimer. Plus vous cherchez à diminuer son crime, répondoit Eugénie, plus vous me le rendez odieux : le dépit devroit vous guérir ; la raison le devroit encore mieux ; mais le dépit est un nouveau mal, et la raison est bien tardive : je voudrois que vous cherchassiez de la dissipation ; je voudrois que votre amour-propre trouvât des dédommagemens : vous ne le croyez pas, ajouta-t-elle ; mais comptez sur ma parole, qu'il fait une partie de votre douleur. J'étois effectivement bien éloignée de le penser. La terre entière à mes genoux ne m'auroit pas dédommagée du cœur que j'avois perdu.

Ces dissipations qu'on me conseilloit et que je n'aurois jamais cherchées, vinrent me trouver malgré moi. Mon beau-père, que sa prodigalité mettoit dans un besoin continuel d'argent, et qui n'étoit arrêté par aucun scrupule sur les moyens d'en acquérir, ne voulut point s'en tenir à l'accommodement que nous avions fait ; il

fallut entrer en procès : le sentiment dont j'étois animée contre lui (car je le regardois, avec raison, comme l'auteur de mes malheurs) me donna une vivacité et une suite que l'intérêt n'auroit jamais pu me donner. Je sus bientôt mon affaire mieux que les avocats.

La beauté ne produit pas toujours l'amour; mais elle nous rend toujours intéressantes pour les hommes, même les plus sages. La mienne me donnoit un accès facile auprès de mes juges, et ajoutoit un nouveau poids à mes raisons : elle fit encore plus d'impression sur M. le président d'Hacqueville, l'un des plus accrédités par sa naissance, par sa place, et sur-tout par l'estime qu'il s'étoit acquise; il me déclara, à la troisième ou quatrième visite que je lui rendis, qu'il ne pouvoit plus être de mes juges : Ne m'en demandez pas la raison, ajouta-t-il; je n'oserois vous la dire; je me borne à souhaiter que vous daigniez la deviner.

Mon embarras lui fit voir que je la devinois. Nous gardions tous deux le silence, quand mon avocat, qui s'étoit arrêté avec quelqu'un dans la chambre, entra dans le cabinet; sa présence fit également plaisir à M. d'Hacqueville et à moi; car son embarras étoit égal au mien; mais il se remit assez promptement. Je ne serai pas, lui dit-il, des

juges de mademoiselle ; je veux la servir plus utilement : venez demain au matin, et m'apportez ses papiers ; nous irons ensuite rendre compte à mademoiselle de ce que nous aurons fait.

Je sortis sans avoir prononcé une parole. Ne craignez point, me dit le président en me donnant la main, de recevoir des services dont je ne demande et dont je n'attends d'autre récompense que la satisfaction de vous les rendre.

Eugénie, à qui je contai mon aventure, ne la prit pas aussi sérieusement que je la prenois. Que voulez-vous, lui disois-je, que je fasse d'un amant ? Je veux, me répondit-elle, que vous en fassiez votre vengeur ; que vous vous amusiez de sa passion : que savez-vous ? il vous plaira peut-être : vous connoissez sa figure ; son esprit est bien au dessus ; c'est par son mérite, plus encore que par sa naissance, qu'il est parvenu à la charge de président à mortier, dans un âge où l'on est à peine connu dans les places subalternes : le cœur me dit qu'il est destiné pour mettre fin à votre roman.

Hélas ! elle étoit bien loin de deviner : on verra, au contraire, que je n'en fus que plus malheureuse. Sous prétexte de mes affaires, le président d'Hacqueville me voyoit presque tous les jours ; ses soins et son assiduité me parloient

seuls pour lui ; d'ailleurs, pas un mot dont je pusse prendre droit de lui défendre de me voir. Tant d'attention, tant de respect auroient dû faire sur moi une impression bien différente de celle qu'ils y faisoient : ils me rappeloient sans cesse le souvenir de Barbasan ; c'étoit ainsi qu'il m'avoit aimée : il ne m'aimoit plus, et je soupirois avec une extrême douleur.

Eugénie me reprochoit souvent ma foiblesse : comment, me disoit-elle, pouvez-vous conserver cette tendresse pour quelqu'un que vous ne sauriez estimer ? L'estime, répliquois-je, ne fait pas naître l'amour ; elle sert seulement à nous le justifier à nous-mêmes : j'avoue que je n'ai plus cette excuse à donner à ma foiblesse ; mais je n'en suis que plus malheureuse : ayez pitié de moi, ma chère Eugénie, ajoutois-je, Que voulez-vous! je ne puis être que comme je suis.

Après quelques mois, elle et le commandeur de Piennes me parlèrent plus clairement. Mes affaires étoient toutes terminées à mon avantage, et je devois aux soins du président d'Hacqueville la justice qu'on m'avoit rendue, et la tranquillité dont j'aurois pu jouir, si mon cœur avoit été autrement fait. Il n'y avoit plus moyen de recevoir assidument des visites dont les prétextes avoient cessé. J'étois embarrassée de le dire à M. le pré-

sident d'Hacqueville ; je voulois qu'Eugénie et le commandeur en prissent la commission. Il nous en a donné une bien différente, répondit le commandeur ; il veut vous épouser ; et, pour vous laisser la liberté de répondre sans aucune contrainte, il nous a priés de vous en faire la proposition ; et, tout de suite, ils me dirent l'un et l'autre que j'étois trop jeune et d'une figure qui m'exposoit à trop de périls pour rester fille. Mon beau-père, encore aigri par le mauvais succès de son procès, pouvoit m'attirer quelques nouvelles persécutions. Mon aventure n'étoit pas entièrement ignorée, et me faisoit une espèce de nécessité de changer d'état.

Eugénie ajouta, quand je fus seule avec elle, que je devois me craindre moi-même ; la tendresse que je conservois pour le comte de Barbasan la faisoit trembler. S'il revenoit, me disoit-elle, vous n'attendriez pas même, pour lui pardonner, qu'il vous demandât pardon. Eh bien ! lui dis-je, je prendrai le voile. Vous voulez donc, répondit-elle, parce que Barbasan est le plus indigne de tous les hommes, vous enterrer toute vive. Croyez-moi, ma chère fille, ces sortes de douleurs passent et laissent place à un ennui peut-être plus difficile à soutenir que la douleur. Je vous ai souvent promis de vous

conter les malheurs qui m'ont conduite ici. Il faut vous tenir parole. Peut-être en tirerez-vous quelqu'instruction : vous apprendrez du moins, par mon exemple, qu'il y a des malheurs bien plus grands que ceux que vous avez éprouvés.

Ce qu'elle m'apprit de ses aventures me fit tant d'impression que, pour avoir la satisfaction de les relire, je la priai de consentir que je les écrivisse ; et c'est ce que j'ai écrit que je donne ici.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE,

ET DU TOME QUATRIÈME.


MAR 10

